PALLI



LE CHEMIN DU PARADIS

DU MÊME AUTEUR

—

Le Piége aux Maris, 1 vol. avec gravure . . . 3 fr.

Les Débuts de la Forgeronne, 1 vol. avec gravure. 3 »

La Mexicaine, 1 vol. avec gravure. . . . . . 3 »

Sceaux, Impr. de E. Dépée.

MME URBAIN RATTAZZI
(MARIE DE SOLMS)

LE CHEMIN
DU PARADIS

— BICHEVILLE —

4e et dernière série du Piége aux Maris

2e EDITION.







PARIS
A. CADOT ET DEGORCE, ÉDITEURS
37, RUE SERPENTE, 37

I

Mathilde chez madame de Winzelles.

Avant d'introduire Gabriel et le petit Charles au bureau arabe, il est nécessaire de savoir de quelle façon Mathilde était entrée chez madame de Winzelles, et comment elle se trouvait sa compagne de voyage dans l'excursion de cette dernière en Afrique. Une fois *chassée,* — pourquoi ne pas employer le véritable mot? — une fois chassée de chez la Grue, Mathilde était restée deux ou trois jours dans un état d'atonie, de prostration qui ne lui permettait pas de prendre un parti ; et cependant, en ce moment comme dans beaucoup d'autres de sa vie, l'argent n'abondait pas dans la pauvre famille. — La mère de Mathilde n'osait lui rappeler que l'instant n'était pas éloigné où le

pain manquerait à la huche. Elle souffrait des souffrances de sa fille et, pour rien au monde, elle n'aurait voulu lui faire sentir l'horreur de leur détresse. Madame Houlot adorait Mathilde et eût volontiers tiré la corde si l'on avait pendu Hélène et les Daguet de compagnie; mais sa nature annihilée par la misère, abrutie, pour ainsi dire, par une vie de luttes, d'humiliations incessantes, ne lui permettait pas non plus de trouver des paroles de consolation suffisantes à l'immense douleur de Mathilde. Peut-être se repentait-elle au fond du cœur d'avoir refusé Gabriel pour gendre. — Mais, en tout cas, se disait-elle, il est trop tard maintenant! — Il est trop tard! mot nouveau pour bien des gens, mais qu'il est difficile de ne pas prononcer souvent dans cette vie de doute perpétuel et de déceptions sans fin!

Un matin, les deux femmes prenaient tristement un repas plus que modeste, quand leur portière leur monta, *elle-même*, une lettre pressée. Hâtons-nous de dire que la lettre était largement armoriée, qu'elle avait été apportée par un superbe chasseur en grande livrée, et qu'une pièce de vingt sous avait été remise au cerbère femelle pour la monter bien vite. — Lis, Mathilde! dit madame Houlot en passant

la lettre à sa fille. — Je ne connais pas cette personne, ou du moins je ne connais pas ces armoiries-là.

— Ah! chère mère, quel bonheur!... C'est de madame de Vinzelles.

Et Mathilde lut tout haut. La portière profita de l'émotion produite par l'arrivée de cette lettre, pour en écouter la lecture :

« Chère madame,

« Faites-moi donc le plaisir, si cela ne dé-
« range en rien vos habitudes, de venir dîner
« chez moi ce soir.. avec votre charmante
« fille... Si vous hésitez le moins du monde,
« j'ai un moyen de vous décider, et ce moyen
« est tout entier dans ces quatre mots : *J'ai be-*
« *soin de vous!* Vous n'avez plus maintenant
« aucune excuse à m'opposer. Embrassez vo-
« tre belle enfant pour moi et croyez à mes
« sentiments affectueux.

« JEANNE DE WINZELLES. »

« Je dîne à six heures... pas de toilette.
« Nous serons seules. Je vous attends, n'est-
« ce pas? »

— Eh vite! eh vite! dit Mathilde, faisons-nous bien belles... Quelle charmante femme,

et quel plaisir de pouvoir passer tout une soirée près d'elle!

— C'est peut-être la Providence qui vient frapper à notre porte.

Ce mot de providence rappela la portière à elle-même. Elle s'était d'abord laissée aller à un mouvement d'orgueil satisfait en voyant ses locataires si bien traitées par une grande dame; mais le ton dolent de la mère de Mathilde la fit descendre de la région d'admiration où elle avait un moment égaré ses ailes. Elle tira méthodiquement un autre papier de sa poche, et, le tendant à madame Houlot, elle laissa tomber le terrible mot trimestriel :

— La quittance!

Les dames Houlot se regardèrent consternées. Il n'y avait plus qu'une centaine de francs à la maison, et il s'agissait d'en extraire d'un seul coup 75. Sans hésiter néanmoins, la mère de Mathilde solda le terme et y joignit 40 sous de pourboire...

— Il y a encore trois ports de lettres, dit la portière redevenue souriante en voyant la monnaie blanche.

— Les voici, madame Prothay... Là, nous ne vous devons plus rien.

— Au contraire, c'est moi qui vous dois des

remercîments. Amusez-vous bien chez cette dame... Elle doit être riche... elle a un chasseur magnifique... Ça n'est pas M. Prothay qui serait taillé sur ce patron... du reste, j'ai jamais eu de chance... défunt mon premier avait une jambe de bois... Sans adieu, madame... Scusez si je descends si vite, mais j'ai mon café sur le feu et j'aime pas quand il a *bouillu!*

A six heures moins le quart, mesdames Houlot, simplement, mais convenablement vêtues, entraient chez madame de Winzelles, qui leur fit l'accueil le plus charmant. Un petit dîner coquet, arrosé d'un beaune authentique, invitait à la gaieté et poussait aux confidences. Pour la première fois depuis longtemps, Mathilde se sentait heureuse et l'esprit libre. Les trois ou quatre doigts de vin pur que madame de Vinzelles s'était amusée à lui verser avaient donné à ses joues un léger incarnat qui la rendait plus piquante et plus animée... Elle se laissa aller à babiller, et déploya sans contrainte toutes les grâces de son cœur et de son esprit. Madame de Winzelles était enchantée et l'encourageait à parler. Madame Houlot jouissait du succès de sa fille bien-aimée; madame de Winzelles possédait au suprême degré l'art si difficile de

mettre les gens à leur aise. Interrogées discrètement sur les causes probables de la scène qui avait eu lieu chez madame Legendre, ces dames racontèrent la vérité dans toute sa simplicité.

— Fi! le vilain bossu! murmura madame de Winzelles... Devait-il être laid en chemise!

Un éclat de fou rire accueillit cette réflexion, que la charmante femme avait faite avec une naïveté si convaincue, qu'il n'y avait réellement pas moyen de se formaliser du réalisme un peu cru de la phrase.

De confidence en confidence, madame de Winzelles finit par connaître dans toutes ses particularités l'histoire des dames Houlot. Le nom de Gabriel ne fut pas prononcé cependant, — une sorte de voile avait été jeté d'un accord tacite entre la fille et la mère sur ce souvenir, — mais madame de Winzelles ne toucha pas une seule fois la corde de l'amour. Sa nature exceptionnelle ne permettait pas à son esprit de s'arrêter à ce genre de préoccupation. Elle n'admettait pas que l'amour pût tenir une place importante dans la vie; son activité dévorante remplaçait pour elle toutes les autres sensations. Elle vivait vite et beaucoup à la fois.

— Écoutez, dit-elle à mesdames Houlot...

Je ne puis pas vous dire à quel point je m'intéresse à vous ; et si je vous ai priées de venir me voir, ce n'était pas seulement pour passer une soirée à babiller... J'ai une proposition sérieuse à vous faire. Chère Mathilde, je sais que vous êtes sans place, et, sans être méchante, ma pauvre sœur est, Dieu me pardonne le mot, assez *bébête* pour vous faire du tort par sa manie de parler de tout à tort et à travers ; elle est en ce moment fort liée avec madame Daguet, et si mon coup d'œil ne me trompe pas, je crois que cette liaison ne la rendra pas meilleure. — Au contraire, Hélène n'a pas d'idées réellement à elle... C'est un petit révolver à cancans que chacun charge et pointe à sa volonté. Or, j'ai jugé madame Daguet, et cette jeune femme, quelque agréable qu'elle puisse être, me paraît destinée à jouer un assez vilain rôle dans le monde. Elle vous déteste d'instinct, non pas parce qu'elle est jalouse, — elle sait probablement à quoi s'en tenir au sujet de l'escapade de son mari, — mais elle vous redoute comme sa rivale en talent et en beauté... Allons ! ne rougissez pas !... Je n'ai pas l'habitude de cacher ma pensée... vous êtes jolie et vous avez des talents, je le sais et je vous le dis... Si vous étiez laide et idiote, je vous le dirais...

mais je ne vous le dirais qu'une fois... car je ne puis pas voir les gens bêtes et laids... C'est plus fort que moi, il me semble que les défauts du corps se répercutent au moral... On dit qu'il y a des gens très-beaux et très-méchants... je n'en sais rien ; mais tous les méchants que j'ai connus étaient affreux ! Donc, Hélène et la femme du bossu chercheront à vous nuire et vous trouverez difficilement une bonne place.

— Mais qu'est-ce nous avons donc fait au monde pour mériter de pareils traitements? Nous ne nous mêlons jamais de rien...

— Vous êtes pauvres et honnêtes, en voilà assez pour que tous vous crient : haro !

— Mais pardon ! vous nous disiez que vous aviez une proposition à nous faire, madame ; quelle est-elle?

— La voici... Voulez-vous, chère Mathilde, vous attacher à moi, non pas comme dame de compagnie... mais comme amie dévouée, comme secrétaire intelligent et sûr? J'ai un grand voyage à faire, et j'ai l'intention de publier le résultat de mes recherches... Or, le contact perpétuel d'un homme me serait fort désagréable...Nous autres femmes, nous avons mille choses à nous dire auxquelles ces messieurs ne comprennent rien, et puis, vous, ma

chère amie, ma belle savante, vous me serez très-utile, vous m'aiderez dans mes travaux et vous acquerrez des connaissances spéciales qui vous seront peut-être utiles plus tard... Acceptez-vous?

— Mais... et maman? dit timidement Mathilde.

— Comment avez-vous pu penser que je vous séparerais de votre mère, même en idée?... Non... Madame Houlot est et sera toujours mon amie... Et puis, si je n'entends rien à certaines mièvreries que l'on appelle les sentiments de l'âme, les élans du cœur, les transports de la passion, je comprends et j'apprécie fortement l'amour maternel. La seule chose qui fasse excuser l'amour à mon sens, c'est la maternité. Cela doit être si bon d'être mère !

Jeanne resta un moment silencieuse. Elle s'était renversée sur le dossier de son fauteuil... ses yeux s'étaient fermés comme pour cacher des pleurs, et, quand elle revint de cette sorte de spasme passager, deux larmes tombèrent lentement de ses beaux cils.

— Pardonnez-moi cette faiblesse! dit-elle en essayant de sourire... J'ai beaucoup aimé ma mère, et il me semble que j'aurais adoré mes enfants! Revenons à notre *affaire*, comme

disent les hommes de loi. Il est donc bien entendu que votre chère maman ne vous quittera point.

— Oh! alors, madame... je suis toute à vous.

— Attendez! vous ne savez pas à quoi vous vous engagez... Je ne vous parlerai pas de nos caractères... Je les crois sympathiques l'un à l'autre... Vous avez souffert et moi aussi...

— Vous... si riche... si belle... si aimée de tous!...

— Oui... oui... aimée!... Enfin, ne parlons pas de cela... nous nous convenons, je le crois... mais le voyage que je vais tenter sera long et présentera peut-être quelquefois un certain danger...

— Des dangers! interrompit madame Houlot effrayée.

— Qu'importent les dangers, si je les partage avec vous! s'écria Mathilde avec enthousiasme.

— Laissez-moi vous dire quel est mon plan. Sans être une femme excentrique, j'aime assez les entreprises hasardeuses... et puis j'ai la manie des collections... Je vous montrerai mon petit musée. J'ai des échantillons de pres-

que tous les pays du monde et j'ai des cartons pleins de notes... Nous dépouillerons tout cela ensemble dans nos loisirs... cet hiver, par exemple, à notre retour d'Afrique... car c'est en Afrique que j'ai l'intention d'aller faire quelques nouvelles études... Je ne connais pas cette partie du monde, et je crois qu'il y a là mille découvertes qui nous attendent, et puis ma collection est incomplète de ce côté... Je manque de flèches barbelées, de lances. Je n'ai pas l'arc des chefs du centre de l'Afrique, cet arc singulier qui a pour ornement une peau argentée de lézard. Je n'ai pas la lyre nigrisienne faite d'une écaille de tortue et de quatre cordes. Ils ont toute une musique dans ce singulier pays. Les flûtes sont des conques, — les trompettes sont creusées dans des dents d'éléphants... Je rêve de sabres recourbés en bois dur, coupant la tête comme je coupe cette poire; je veux une corne de rhinocéros, des dents d'hippopotame dont l'ivoire reste éternellement blanc... Mais surtout je veux étudier les mœurs curieuses de ces pays presque inconnus, tels que le Darfour, le Sennaar, l'Abyssinie, la Nubie, je veux me baigner dans le Nil Bleu, me désaltérer au fleuve Blanc et prendre au lacet l'antilope des montagnes de

la Lune... Nous irons saluer le dieu Bar-el-Abiad au beau milieu de ses domaines... Puis nous visiterons l'Égypte, le Caire et Boulak... Nous nous asseoirons comme Manlius sur les ruines de Carthage... et nous reviendrons nous reposer à Paris... et mettre en ordre toutes nos richesses... tous nos instruments de parure, de travail, de toilette, de cuisine, nos boucliers et nos gamelles, et nous ferons un beau livre avec des images... Ce sera charmant... Je veux acheter deux ou trois esclaves... Je leur donnerai la liberté, si ça leur fait plaisir... mais je les veux le plus noir possible... Tous les nègres que j'ai vus jusqu'à présent ne sont que des domestiques plus ou moins passés au jus de réglisse... Il me faut des guerriers couleur d'encre, zébrés, tatoués, qui aient tous été au moins de grands chefs, sinon des rois... Je leur ferai faire des costumes tout dorés et je les nourrirai avec des confitures... Ça les changera, ces braves anthropophages!...

Madame de Winzelles avait raconté ses projets avec la vivacité qu'elle apportait dans tout ce qu'elle entreprenait. Le nuage de tristesse qui avait assombri ses traits quelques moments auparavant avait disparu et ses yeux brillaient

d'un éclat magnétique en déroulant son panorama de fantaisie. Mathilde était sous le charme. La sympathie qu'elle avait vouée instinctivement à madame de Winzelles s'était encore accrue au contact de cette nature ardente et décidée. Quant à madame Houlot, tout en comprenant l'entraînement de sa fille pour Jeanne, elle n'en était pas moins effrayée des périls qui devaient attendre les voyageuses dans ces pays dont elle n'avait qu'une vague idée, mais que son imagination lui représentait comme effroyables. La bonne dame avait toujours mené une vie retirée et la pensée de semblables excursions ne lui était jamais venue. Les conditions que leur faisait madame de Winzelles, d'un autre côté, étaient trop inespérées pour qu'elle ne réfléchît pas longtemps avant de se prononcer. En effet, madame de Winzelles avait terminé en offrant cinq mille francs par an à Mathilde ; de plus elle s'engageait à la nourrir, à l'habiller et à la loger ainsi que sa mère... enfin à les défrayer toutes deux entièrement pendant les voyages. C'était, comme on le voit, une véritable fortune pour elles. Et puis, madame Houlot, qui sentait bien que Mathilde avait un chagrin réel au fond du cœur depuis la demande de Gabriel, se disait que cette vie

active, en compagnie d'une femme aussi accomplie que madame de Winzelles, serait une grande distraction pour sa fille. Mathilde, éblouie, fascinée, par la perspective d'un voyage d'une année, était toute prête à accepter. L'image de Gabriel n'était pas effacée de son cœur; au contraire, c'était encore son amour pour le jeune Dugarril qui la poussait à accompagner madame de Winzelles en Afrique. Sa position actuelle était déplorable, et la profonde misère dans laquelle elle allait se retrouver plongée en refusant les offres qu'on lui faisait, creusait encore davantage le fossé qui la séparait de Gabriel. Tandis qu'en revenant au bout d'un an riche de 5,000 francs déjà, et protégée par madame de Winzelles, tout pourrait sans doute s'arranger... Sa mère changerait peut-être d'idées et, au besoin, elle s'appliquerait à la faire conseiller dans le sens de son amour par sa *bonne amie*, — c'était le nom que madame de Winzelles avait voulu qu'elle lui donnât désormais. Cette grande dame si bonne, si perspicace, compatirait sans aucun doute à ses chagrins et ne lui refuserait pas son appui. Mais Gabriel? Serait-il assez constant pour attendre un an? Mathilde, dans l'héroïque confiance d'un premier amour, n'en

doutait pas le moins du monde, et puis, en définitive, c'était le seul parti à prendre. Entre perdre tout à fait l'espérance d'épouser celui qu'elle aimait, ou attendre une année encore, il n'y avait pas à hésiter. D'ailleurs elle se promettait un vif plaisir dans son voyage à travers l'Afrique, et, en outre, il fallait dire *oui* ou *non* sans délai, car madame de Winzelles partait dans huit jours et elle ne pouvait remettre son départ. Jeanne employa donc toutes ses séductions pour décider les dames Houlot, et l'on se sépara, à minuit, sans avoir dit formellement : C'est convenu ! mais, en s'embrassant bien tendrement, toutes les trois prononcèrent à la fois et le plus gaiement du monde : A demain.

II

Départ. — Arrivée.

— Ma *bonne amie*, je vous assure que je n'oserai jamais mettre ces grandes bottes-là !

— Parce que vous êtes une coquette qui voulez faire petit pied comme Cendrillon... ma chère Mathilde... Mais je vous réponds qu'elles vous vont parfaitement..... Songez que nous allons là-bas pour marcher dans le sable et les ronces, et que le simple bas de soie est un mauvais préservatif contre la piqûre des énormes scorpions qui pullulent dans ces doux pays, ou contre la morsure des délicieux *taboucs*, ces serpents verts et jaunes, dont les plus petits ont toujours un mètre de long. Il faut souffrir pour vivre vieille ! Eh

bien, ma bonne madame Houlot, comment nous trouvez-vous?

Cette dernière était tout bonnement en extase. Le costume des deux femmes exactement pareil était en effet ravissant, et en même temps d'une simplicité extrême. — Il y avait un peu de tout dans cet accoutrement inventé par madame de Winzelles, mais il n'y avait rien d'inutile, rien de ridicule surtout. Voici en quoi il consistait.

D'abord de longs bas de toile écrue, mais fine et souple, attachés au-dessus du genou, — des bottes molles grises, avec entonnoir servant de vase au bas d'une culotte en nankin à la zouave finissant au-dessous du genou et y étant fixée par un simple élastique; pas de bretelles, mais une ceinture en buffle noir, portant deux gaînes à gauche pour le poignard et le révolver, et deux crochets à droite pour la grande gourde d'eau et la petite de vinaigre... Une belle chemise de flanelle blanche aux larges manches attachées aux poignets par des élastiques... Un grand chapeau de paille dans le genre de ceux que portent les Italiennes des environs de Florence; sous ce chapeau un grand voile de gaze verte protégeant le devant du visage, et un

autre voile de toile blanche descendant par derrière et protégeant le cou et les oreilles. Par-dessus tout cela jetez un immense manteau de mousseline blanche et vous aurez le costume exact de nos deux voyageuses.

A les voir ainsi vêtues toutes deux, le grand chapeau de paille rejeté en arrière, le voile vert flottant sur l'épaule, la tête et le cou dégagés, le manteau blanc négligemment entr'ouvert, la main gauche sur le poignard et la main droite appuyée sur une charmante carabine Devismes, tout le monde aurait battu des mains.

Madame Houlot ne put donc que répondre :

— Vous êtes délicieuses! Mais quels sont ces affreux serpents jaunes et verts dont vous nous parliez tout à l'heure ?

— Bah ! ne craignez rien... tous les serpents ne sont pas si gros et si méchants qu'on veut bien le dire ! ce ne sont pas ceux du désert qui sont les plus dangereux. Allons, puisque le costume est adopté, dépouillons la livrée du désert,et redevenons femmes et Françaises... Il ne nous faut pas trente-six malles... Je ne veux rien emporter; au contraire... nous allons dévaliser l'Afrique !...

D'après ces quelques phrases, il est facile

de voir que les dames Houlot avaient accepté les offres de madame de Winzelles. Jeanne se proposait de visiter d'abord l'Algérie. Aussi, munie d'une quantité de lettres de recommandation pour toutes les autorités de notre colonie, elle s'embarqua avec sa nouvelle amie, madame Houlot et deux domestiques seulement, — deux athlètes savoyards, qui l'avaient déjà escortée dans ses voyages précédents.

Madame de Winzelles prit congé de sa sœur en une petite visite du matin. La Grue, stylée par Sophie, essaya de décocher un trait malicieux contre Mathilde, mais elle arrivait un peu tard, l'opinion de madame de Winzelles était faite sur le compte de sa protégée, et elle ne changeait pas facilement d'opinion. Aussi, quand Hélène lui dit d'un ton qu'elle cherchait à rendre piquant :

— Vous emmenez mon ancienne demoiselle de compagnie, m'a-t-on dit... chère sœur.

— Mais oui, répondit-elle, et je suis bien contente que la chère enfant ait consenti à venir avec moi.

— Elle a été au contraire bien heureuse de vous trouver, car certainement, elle n'eût jamais trouvé à se replacer dans mon monde...

— Et pourquoi donc?

— Mais vous ne savez donc pas l'histoire de Limoges?

— Au contraire, et c'est parce que la pauvre enfant a été horriblement calomniée que je me suis attachée à elle.

— Pauvre chère sœur, toujours bonne! vous vous êtes encore une fois laissé attraper.

— Pas possible! Est-ce que l'histoire de Limoges était vraie?

— Certainement, c'est une rouée de premier ordre... Elle m'a emporté deux chemises de toile...

— Hélène, vous ne savez pas combien vous vous faites tort dans mon esprit, en parlant comme vous le faites d'une jeune personne digne de l'estime de tout le monde...

— Croyez... croyez! moi, je suis comme saint *Nicolas*, je ne crois que ce que je vois... C'est une fille de rien.

— Oh! oh! qui est-ce qui dit cela?

— C'est moi donc! dit hardiment la Grue. Au moment où madame Legendre prononçait ces paroles, madame de Winzelles, qu'elle avait reconduite jusqu'à sa voiture, et qui lui disait un dernier adieu par la portière, sentit

la colère lui monter au visage. Elle lui répondit donc fort vertement :

— Eh bien, vous avez tort de croire *ces gens-là*, ce *sont* des imbéciles.

Et, levant vivement la glace, elle s'enfonça dans les coussins du coupé, qui partit comme un trait. Hélène resta stupéfaite sur le perron.

— Elle n'a pas compris, bien sûr ! « Vous avez tort de croire ces gens-là, ce sont des imbéciles... » Evidemment, elle n'a pas compris, je ne suis pas *ces gens-là*, c'est clair. Du reste, elle a toujours des mots à double *soupente*... ces femmes d'esprit, ça fait suer !... Après tout j'en ai plus qu'elle... d'esprit ; je parle bien plus longtemps sans m'arrêter et je sais toujours trouver un compliment à faire.

Et elle rentra en fredonnant :

« Hélas! elle a fui comme un *nombre !* »

— C'est égal, dit Zaïra, qui écoutait derrière une persienne du rez-de-chaussée en compagnie de l'inévitable Lantimèche, c'est égal, elle lui a rudement rivé son clou... Elle fera son chemin c'te p'tite Houlot... j'irais bien aussi moi, en Afrique ! Je raffole du militaire ?... Ah ! peut-on pincer comme çà !

— Pourquoi que tu raffoles du militaire?... Dis un mot et je m'engage...

— Toi?

— Oui, je m'engage... à t'aimer toute la vie, et même davantage.

Ce fut trois jours après ces événements que Roger apprit le départ de Mathilde à Gabriel... On se rappelle, sans doute, que Loustal venait de déclarer son intention de *minotauriser* le bossu Jules Daguet. Gabriel ne perdit pas une minute, et, après avoir envoyé à ses parents la dépêche télégraphique suivante :

Femme partie, cours après. — J'attends mille francs à Marseille, — pars pour Afrique, — respects, baisers, cœur triste, — santé bonne. »

Il se rendit chez le vicomte de Chatenay, qu'il trouva rêveur, lisant ou plutôt faisant semblant de lire la *Gazette des étrangers*...

— Bonjour, mon cher; quelle nouvelle?

— Je vais en Afrique...

— Comment! comme ça, tout de suite?...

— Oui! je suis en retard... j'ai retrouvé Mathilde...

— Ah! permettez-moi de vous féliciter... et où l'avez-vous vue?...

— Je ne l'ai pas vue, puisque je vais la chercher...

— En Afrique ?

— Justement.

— Elle vous a écrit...

— Pas du tout, c'est Roger qui m'a averti qu'elle était partie avec sa mère et madame de Winzelles...

— Pour Oran ? Alger?...

— Je n'en sais rien...

— Alors, vous ne la trouverez pas?

— Oh ! pardon... pardon ! J'ai un renseignement... Ces dames ont le projet de traverser le désert.

— Diable ! c'est long.

— Bah ! Ça ne fait rien; je parcourrai le désert et je m'informerai partout... Maintenant... voici mon plan... j'emmène Charles.

— Où çà... dans le désert ?

— Soyez tranquille... C'est mon frère... Je le soignerai... Il a besoin de voyager, de changer d'air... La mort de sa mère, son enlèvement, le nouveau procès, tout cela a frappé l'imagination du petit. — Ça lui fera du bien... ça le distraira, et puis, enfin, je ne suis pas fâché de le présenter le plus tôt possible à sa

nouvelle famille... ça nous rapprochera encore davantage... Qu'en pensez-vous?

— Faites à votre aise, mon ami... Je n'ai pas l'égoïsme de vouloir accaparer Charles, et je suis peu propre à le distraire dans ce moment-ci.

— Vous avez du chagrin?

— Oui, un peu?

— Votre mariage?

— Mon mariage est manqué... J'ai donné ma démission pour cause de décolletage excessif... Je suis même enchanté de ce que j'ai fait là!

— Eh bien, riez alors.

— Non! je crois que je suis amoureux...

— Bah! quelque millionnaire sans doute.

— Non; pas du tout... Loin d'être millionnaire... je crois qu'ils n'ont pas le sou dans cette maison... mais elle est si douce, si aimable... Vous connaissez les Daguet?

— Oui! Est-ce que vous seriez amoureux de la femme de Jules?... Ah! ça serait drôle!

— Non! pas le moins du monde, — je vous le jure... mais je voudrais leur être présenté...

— Malheureusement, moi, je ne peux pas vous être utile pour cela; d'abord, parce que je pars, et puis ensuite, parce que je ne peux pas sentir cette famille-là...

— Diable! c'est fâcheux. — Mais vous connaissez bien la maison et tout ce qui en dépendu?...

— Nous sommes compatriotes...

— Qu'est-ce que c'est que M. Hilarion?...

— Hilarion, c'est un quatrième au whist... voilà tout!

— Et sa fille?

— Émélia... Oh! c'est autre chose! c'est un petit ange, mademoiselle Houlot l'adore...

— Eh bien! c'est d'elle que je suis amoureux.

— Bravo! Elle le mérite... Je ne peux pas vous présenter... mais Loustal est l'ami de la maison.

— Ah! il ne me l'avait pas dit.

— Il a ses raisons pour cela, — mais dites-lui ce que vous venez de me raconter et il vous présentera sur-le-champ... Du reste, ils vont chez les Legendre... allez-y... on est toujours assez présenté chez la sœur de madame de Winzelles.

— Oh! je la connais... quelle sotte!... Merci, cher ami... me voilà gai comme un pinson, maintenant! Ça m'est venu tout de suite, un soir au spectacle... et depuis ce temps-là, je cours partout où je puis la ren-

contrer... mes yeux lui ont parlé bien souvent... mais je crois que j'avancerai davantage mes affaires en parlant de vive voix.

— Et elle... ses yeux vous ont-ils parlé?

— Non... elle rougit quand elle me voit... c'est tout.

— C'est déjà beaucoup... Alors, puisque vous voilà plus gai, — allons prendre Charles... nous irons dîner chez Bignon... nous lui ferons part de mon projet, et, si cela lui fait plaisir, je l'emmène.

— Allons dîner.

Le lendemain Charles et Gabriel roulaient sur ce chemin de fer de Lyon qui rappelait tant de tristes souvenirs au jeune Moronval : Ils étaient en première classe, mais en descendant à la gare de Chalon sur Saône, pour entrer au buffet, un cri fit retourner Gabriel.

— Tiens ferme! Un mousquetaire en rupture de ban! Bonjour, monsieur Dugarril.

— Fanfan le Mâconnais... en soldat du train. Et où allez-vous?

— A Mostaganem... et vous?

— Et moi aussi...

— Comme ça se trouve... Je vous ferai voir mon ami Pierre... un gaillard qui est officier.

— Oh! j'en ai entendu parler par quelqu'un qui l'aime beaucoup.

— Compris! suffit! je lui porte de quoi lui mettre un velours sur l'estomac.

— De sa part! elle ne m'a pas dit...

— Suffit! Compris! Tiens ferme! c'est de ce matin... elle a ruminé ça cette nuit. Quel est ce charmant garçon?

— Comment, vous ne me reconnaissez pas, monsieur Fanfan, vous qui avez arrêté l'assassin de maman Suzanne... et que j'ai regardé si longtemps taper sur du fer rouge, dans la rue Lamartine.

Fanfan était devenu pâle et ne répondait pas. Gabriel lui prit la main et lui dit tout bas :

— L'enfant ne sait pas le fond de la chose, ne craignez rien... nous lui avons caché ce qui vous regardait.

— Merci... ça m'ôte un fier poids.

Il y avait déjà huit jours que madame de Winzelles avait quitté Alger pour faire une *petite tournée*, comme elle appelait ses excursions, quand Gabriel, Charles et Fanfan touchèrent le sol africain.

III

Les deux rivaux.

Ainsi que Pierre l'avait dit, il n'y avait plus que quinze jours à attendre pour Antoinette, et les *Araignées de la Forge,* avec l'instinct particulier aux coureurs de dot, semblaient avoir deviné qu'il était temps de frapper un grand coup. On se souvient que les deux compétiteurs les plus sérieux étaient l'un le fils de madame Antoine, le congréganiste cauteleux, et l'autre M. Ducoudray, le valet de cœur ignoble. Tous deux avaient fait leur demande, et tous deux avaient été ajournés par madame Baldy. Chacun de son côté cherchait à miner le terrain sous les pieds de son adversaire, et, pour cela, tous les moyens leur semblaient bons... médisances, calomnies adroitement semées, let-

tres anonymes, rien ne fut épargné par ces deux forbans de la société. Mais, en apparence, ils semblaient, sinon les meilleurs amis du monde, du moins dans les termes les plus convenables. Cependant une catastrophe était imminente. Chacun avait sa police, chacun cherchait à deviner le mystère de la vie de l'autre, et, entre gens de cette trempe, la vérité devait à la fin être découverte par l'un ou par l'autre. Elle le fut par tous les deux à la fois! Chacun, maître du secret de l'autre et se croyant à l'abri du talion, s'empressa d'user de ce qu'il avait appris, et, preuves en mains, il fut démontré à madame Baldy qu'elle avait reçu chez elle depuis six mois un honteux mouchard et un personnage plus honteux encore, s'il est possible... Madame Baldy fut stupéfaite et le forgeron furieux. Quant à Antoinette, elle ne dit rien de peur d'affliger ses parents; mais le soir elle écrivit sur son *nouveau* cahier de notes :

« Quand je serai la femme de Pierre, nous ne verrons que des amis connus de nous depuis longtemps... Les deux hommes qui paraissaient les plus distingués et les plus recherchés dans le singulier monde que j'ai traversé pendant ces six derniers mois, sont deux in-

fâmes et deux misérables ; que sont donc les autres? Ce monde où l'on rencontre des Othon du Triquet et des gens comme ces deux êtres dont le nom ne salira pas les pages où se trouve celui de mon bien-aimé, ce monde-là est-il bien le vrai monde? En ce cas fuyons loin de lui... Pauvre mère! Reviens à ta vie paisible. Tu vieilliras entourée de la tendresse de tes enfants, je ne serai ni vicomtesse de contrebande peut-être, ni baronne d'aventure peut-être encore, mais j'aurai un intérieur où je ne trouverai que des visages francs et loyaux, et je pourrai sans crainte toucher toutes les mains qui m'entoureront, car s'il s'en trouve quelques-unes noircies par le travail, il ne s'en trouvera aucune souillée par l'infamie. Voilà une grande phrase que mon mari trouvera prétentieuse; — qu'il soit tranquille, mon bon Pierre... quand il sera près de moi, je n'écrirai plus avec tant de peine ce que je pense, je le lui dirai à lui toujours, et il me semble qu'alors les mots viendront tout seuls! C'est égal, c'est un bien singulier monde! »

Cette double délation eut pour résultat immédiat un double renvoi. M. Anatole de la Cerisaie et M. Ducoudray furent *chassés*, le mot est doux, par madame Baldy, qui, pour la

première fois de sa vie, entra dans une véritable colère ; elle assaisonna sa mercuriale d'expressions tellement colorées, que le père Baldy, qui se faisait tranquillement la barbe dans une pièce à côté, se fit deux ou trois estafilades en entendant les épithètes *véhémentes* dont sa femme accablait les deux *Araignées*, qui, pour comble de honte, s'étaient présentés tous les deux ensemble le lendemain de leur dénonciation réciproque.

— Diable ! murmura Baldy, je ne la savais pas si bavarde... Ah ! ah ! mes deux gaillards ! comme elle leur a rivé leur clou... Je leur pardonne mes estafilades en l'honneur de leur départ... Bon voyage, messieurs du Mollet ! ajouta-t-il en manière de péroraison, et en appliquant deux morceaux de taffetas d'Angleterre sur ses blessures.

Le sang du brave forgeron n'était pas le seul qui dût couler par suite de cette scène. Anatole et Ducoudray étaient sortis en même temps, et, une fois dans la rue, ils s'attaquèrent à l'envi.

— Vous êtes un misérable, murmurait l'un.

— Vous êtes un polisson ! répliquait l'autre.

— Un gredin...

— Un lâche...

Ce fut Ducoudray qui lança cette dernière épithète : elle ne lui réussit guère, car en ce moment passait près d'eux le vaudevilliste Loustal, qui les connaissait. Au mot « *lâche!* » prononcé près de lui, il s'arrêta... Anatole comprit qu'une pareille expression ne pouvait passer sans une réponse énergique, devant un homme aussi railleur et aussi répandu que l'était le vaudevilliste; il y répliqua sur-le-champ par un vigoureux soufflet.

On a beau être dénué d'orgueil, on a beau vivre d'un honteux trafic, il est impossible à qui que ce soit de se laisser souffleter imperturbablement. Loustal s'était approché en s'écriant :

— Eh! quoi, messieurs, dans la rue!

Ducoudray, sans mot dire, tant la colère le suffoquait, tendit sa carte à la Cerisaie, qui lui donna la sienne à son tour, et s'éloigna, en disant :

— A demain... J'attendrai vos témoins.

— Mon cher Loustal, vous avez été témoin de l'insulte, vous devez être témoin de la réparation... Voulez-vous m'assister?

— Soit... mais je désire savoir le motif de la querelle; car il faut que je connaisse les causes, si je dois en régler les effets.

— La Cerisaie est un infâme drôle!... voilà tout ce que je peux vous dire... Il m'a souffleté, vous l'avez vu... il n'y a pas d'autres explications... S'il désire plus ample explication, je suis à ses ordres; mais je crois qu'il préférera que le motif de notre querelle reste un mystère.

— Cependant le rôle d'un témoin...

— Je vais vaincre vos répugnances... Demandez des détails au témoin que va choisir cet homme... je m'en rapporterai à ce que vous aurez décidé... Il y a une femme sous jeu, et la discrétion...

— La discrétion... la discrétion... Mais s'il refuse de se battre?

— Il me fera des excuses publiques, en ce cas.

— Diable! mais s'il ne voulait pas faire d'excuses?

— Alors, dites à son témoin que, s'il ne veut ni se battre ni faire des excuses, je le suivrai partout et l'insulterai tous les jours et dans tous les endroits où je le rencontrerai, jusqu'à ce que je l'aie au bout de mon épée ou en face de mon pistolet.

Le lendemain, à six heures, Loustal rece-

vait un billet de Ducoudray contenant ces mots :

« Le témoin de la Cerisaie est M. Tourtille;
« il sera chez vous. Vous savez mes condi-
« tions : des excuses, — sans quoi le duel aura
« lieu... Je suis l'offensé, je choisis l'épée;
« mais, en cas de refus, j'accepterais le pis-
« tolet... Venez déjeuner avec moi, à onze
« heures, à la Maison-d'Or, nous causerons.
« Bien à vous. » « DUCOUDRAY. »

— Attendons M. Tourtille, dit le vaudevilliste, et il se retourna philosophiquement du côté du mur.

A huit heures, le jeune Tourtille, le pianiste que nous avons vu dans le *musée de la Grue*, fut introduit dans la chambre à coucher de Loustal, qui s'empressa de passer un pantalon à pied et une robe de chambre; puis, offrant un fauteuil du geste à Tourtille, il lui demanda des nouvelles de sa dernière composition : la *Chanson de Bergeronnette*... Tourtille lui répondit en lui rappelant son dernier succès au théâtre : les *Femmes de l'usine Tronchon*, et la conversation, par un détour adroit, en arriva bientôt à la transition.

— Belle chose que les arts, monsieur Tourtille!

— Mais carrière pénible, mon cher monsieur Loustal.

— C'est une lutte perpétuelle contre la chance.

— C'est un véritable duel avec la fortune.

— Ah ! à propos de duel...

Et on commença à s'occuper de l'affaire en question.

— Je vous remercie d'être venu ce matin... car *je suis* l'offensé, et c'était à moi...

— Je le sais bien ; mais Anatole désire que ça s'arrange le plus vite possible... Voyons... *vous* avez reçu un soufflet...

— Un soufflet authentique... Ah ! *vous* tapez bien ; aussi *je* vous demanderai des excuses ou l'épée...

— Très-bien ! *je* ne *vous* ferai aucune excuse, et je désire le pistolet.

Mais que dites-*vous* de vos procédés à *mon* égard ?

— Ils sont justifiés par votre *ignoble* conduite.

— Mais en quoi *ai-je* été ignoble ?... je vous avoue que je désirerais savoir ce que *je* vous ai fait... Tout ce que je sais de *vous*, moi, c'est que *vous* êtes un infâme drôle... pas autre

chose... Cela vous paraît-il suffisant pour un duel?...

— *Nous* avons sans doute nos petites raisons tous les deux pour être discrets.

— Comme *vous* dites... nous sommes probablement, au fond, aussi *canailles* l'un que l'autre.

— Ça se pourrait bien... Dépêchons-nous, je déjeune à onze heures, à la Maison-d'Or, avec la Cerisaie.

— Oh! comme c'est drôle, moi je déjeune au même endroit, et à la même heure, avec Ducoudray.

— Hé bien... il va être neuf heures, habillez-vous pendant que je lirai vos journaux.

— Joseph... mes bottes .. mon linge et un vêtement sombre... un vêtement couleur de circonstance...

En disant cela, Loustal préparait tout pour sa toilette du matin... Quant à Tourtille, il s'était couché sur une ottomane et fumait un havane en parcourant un feuilleton de Gustave Chadeuil.

— A propos, dit Loustal en sortant sa tête d'une cuvette pleine d'eau odoriférante, à propos, c'est au pistolet définitivement?

— Oui, Anatole y tient... Mais à quelle

heure? Il ne faudrait pas remettre ça à demain, ça s'ébruiterait, et la police nous gênerait.

— C'est juste !... Connaissez-vous un bon endroit?... — Bon! cet imbécile de Joseph qui me laisse sans poudre de riz!

— Je n'en mets jamais, moi... ça fait des trous dans la peau... — Je ne vois guère que le bois de Boulogne.

— Fi donc! c'est *brûlé!* mon cher... J'ai mieux que ça.

— Bah ! où donc?... — C'est un Greuze, ça?

— Un vrai Greuze, mon bon... C'est signé et vérifié... Un cadeau de femme pour ma fête! — Bon! ce Joseph stupide... C'est un vrai Calino que ce garçon-là.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait?

— Oh ! le crétin... Joseph ! Joseph !

— Monsieur...

— Je vous ai demandé du savon à la guimauve... Pourquoi m'apportez-vous du savon de Marseille?

— Monsieur, le parfumeur d'en face n'a plus de savon à la guimauve... Alors j'ai acheté ce morceau-là, et pour dix sous de pâte de guimauve que j'ai mise à côté... il n'y a plus qu'à les mêler.

— Joseph, je vous fais cadeau de la pâte de guimauve... Vous porterez le savon chez Fifine, en témoignage de ma satisfaction.

— Mais cet endroit que vous connaissez?...

— Ah! oui... je ne pensais plus à mon duel. C'est un peu loin; mais avec deux bonnes voitures de remise...

— Et où cela perche-t-il?

— Derrière le fort de Noisy-le-Sec. — Il n'y a pas de police, et les soldats se moquent pas mal d'un duel de pékins...

— Va pour Noisy-le-Sec!

— Là... je suis prêt... Nous trouverons bien deux autres témoins aux Variétés.

— Parbleu... Pourvu que je sois à Paris à sept heures, c'est tout ce que je demande.

— Ils se manqueront tous les deux... Anatole ne paraît pas être fort au pistolet.

— Passe pour Anatole... mais Ducoudray est adroit à tous les jeux... il me rend quinze de soixante au billard.

— Diable! vous êtes pourtant de seconde force.

— Après cela... c'est leur affaire.

— Comme vous dites.

. . . .

La scène qui précède paraîtra outrée à beaucoup de personnes. Elle n'est cependant que trop véritable. Tous les jours, de gaieté de cœur, avec une insouciance qui n'est égalée que par leur égoïsme, quatre hommes pris au hasard vont assister bénévolement deux autres individus qu'ils connaissent à peine et dont ils ignorent et la véritable profession et le véritable état civil. Quel est le motif de la querelle? ils n'en savent rien. Qui a tort ou raison? que leur importe! Ils servent de témoins à un duel, comme ces gens qu'on invite à la porte de toutes les mairies à servir de témoins pour les naissances. Singulière manière de comprendre les devoirs qu'impose le titre de citoyen! Pauvres gens, pauvre monde! A la vue de tant de dédain pour la vie de ses semblables, ne se sent-on pas prêt à se joindre au troupeau ricaneur qui raille sans cesse les pauvres savants, dont l'existence s'use à chercher les moyens d'améliorer le sort des nations. Que voulez-vous qu'on fasse jamais de grand et de sérieux en faveur d'une société dont les membres se dévorent entre eux! On a trop parlé sur le duel pour que nous nous risquions même à effleurer cette matière ardue... Contentons-nous de déplo-

rer la facilité avec laquelle les témoins se prêtent à laisser aller à l'extrême des discussions qui, traitées de sang-froid, pourraient avoir une solution plus pacifique.

IV

Le Duel.

Toi qui ne crois à rien, tu crois donc en ta mère?
(*Doute et croyance.*)

Trois heures sonnaient au clocher de Noisy quand les deux voitures de remise qui contenaient Ducoudray, la Cerisaie et leurs témoins firent leur entrée dans ce petit village si triste en hiver et si gai pendant l'été... Ce jour-là, un temps nébuleux, un temps de voleurs, comme disent les gendarmes, étendait un immense voile couleur d'ardoise sur Romainville et ses environs. Il ne pleuvait pas, mais l'air *sentait* la pluie, et après avoir mis pied à terre devant le café dont avait parlé Loustal, et qui se trouve au pied de la

route qui conduit au fort, nos six personnages prirent un petit sentier situé derrière ce restaurant et ne tardèrent pas à se trouver sur une route complétement déserte en ce moment, route abandonnée depuis la construction des forts et qui est presque entièrement encaissée dans les terres... L'endroit était on ne peut plus favorable pour un duel... La pluie, qui n'était que suspendue à ses mystérieux canaux aériens, empêchait les rares bourgeois de Noisy de se livrer aux douceurs de la promenade et l'on n'avait rien à craindre du voisinage du fort d'où, si l'on pouvait peut-être entendre les détonnations, on ne pouvait rien voir de ce qui allait se passer.

Les pistolets furent chargés par les témoins, qui placèrent ensuite les adversaires à vingt-cinq pas l'un de l'autre... Ceux-ci devaient échanger chacun une seule balle... et les témoins se mirent à l'écart, tout en murmurant :

— S'ils se touchent à cette distance-là, ils seront bien malins !

Loustal donna le signal et deux détonnations retentirent en même temps.

Ducoudray, sain et sauf, essuyait avec son mouchoir son front baigné d'une sueur froide

et semblait hébété. Son courage factice était à bout et ce fut sans savoir ce qu'il faisait qu'il se laissa entraîner par ses témoins.

— Allons, murmura Tourtille en lui faisant prendre le pas gymnastique... plus vite que cela... Il en tient !

Il est tombé en avant... mauvais signe.

— Il est donc mort ? demanda tout bas Ducoudray, dont le cœur battait à lui rompre la poitrine.

— Oui... il est mort... je le crois...

On était arrivé aux voitures... Ducoudray sauta dans la sienne :

— Aux *Frères provençaux*, dit-il au cocher... Nous allons boire à sa santé, ajouta-t-il d'un ton diabolique.

— Soit... répliqua Tourtille... mais pas aux *Frères provençaux*... Nous aurions l'air de narguer le défunt...

— C'est juste ! Je connais un bon endroit à Saint-Cloud... et le chemin de fer nous y emportera tous les six...

. . . .

Une scène d'un autre genre se passait dans le quartier Montmartre... Une femme veillait seule, auprès d'un lit de sangle où gisait le corps inanimé d'un homme jeune encore. La

femme, c'était madame Antoine ; l'homme mort, c'était son fils Anatole de la Cerisaie, le congréganiste, qu'avait tué Ducoudray, le proxénète. Ainsi que l'avait dit Tourtille, Anatole était tombé la face contre terre ; mais il n'était pas mort sur le coup... La balle lui avait traversé la poitrine de part en part ; il eut cependant le temps de serrer la main de Loustal, en murmurant : « — Dans mon gilet... l'adresse... Oh ! ma mère, ma mère ! » — Et il expira.

La dernière pensée de cet homme abject avait été pour sa mère... C'est qu'au milieu de toutes les mauvaises passions, il reste toujours au cœur de l'homme un sentiment humain. Il n'y a point de grand criminel qui n'ait dans quelque repli de sa conscience un tout petit coin où sommeille une honnête pensée. La fable de Pandore a toujours son application... Nous laissons déborder en partie nos vices, nos défauts et nos mauvais instincts, mais il nous reste toujours quelque chose au fond de la boîte... seulement nous méprisons, nous dédaignons cette étincelle que chacun de nous reçoit en naissant ; nous la laissons, sans aliment, s'obscurcir peu à peu en nous... Elle ne meurt jamais, car c'est elle

qui représente la part de notre âme dans notre singulière conformation. A qui la faute?.. Souvent à nous-mêmes, mais le plus souvent aussi à ceux qui dirigent nos premiers pas dans la vie. Il n'y avait de bon dans Anatole que l'amour réel et profond qu'il portait à sa mère : si madame Antoine avait dirigé Anatole vers le bien, il eût peut-être été bon. Il eût peut-être vécu, simple artisan, dans un milieu obscur, mais honorable ; peut-être, au lieu de pleurer auprès du cadavre d'un fils méprisable sous tant de rapports, madame Antoine serait-elle en ce moment assise au foyer d'un jeune ménage laborieux, entourée de deux ou trois petits anges qui l'appelleraient « grand'mère ! »

Et la malheureuse se disait : « C'est ma faute, c'est ma faute ! » car Loustal en lui ramenant le corps de son fils, selon sa recommandation suprême, lui avait dit :

« — Ses derniers mots ont été pour vous... Il a dit deux fois... Oh ! ma mère, ma mère !.. puis il m'a tendu une ligne sur laquelle se trouvait votre adresse.

« — Ma mère ! ma mère ! » murmurait-elle... C'est cela ! en mourant il m'accusait et ses dernières paroles sont comme une malé-

diction !... C'est moi qui l'ai élevé à douter de tout, à fouler aux pieds tous les devoirs. « Sois égoïste ! lui disais-je !... » Le pauvre enfant n'a que trop bien suivi mes conseils... et voilà où cela l'a conduit. Qui l'a poussé à ce mariage ? moi... toujours, moi ? Mon enfant, mon enfant... pardonne-moi, pardonne-moi ! Je te voulais heureux, riche... voilà mon crime ! Oh ! toi, ma seule joie en ce monde, tu as tout emporté... avec toi... Je n'ai plus d'ambition, plus de désirs... Mon fils est mort, mon fils est mort ! mais que faut-il faire pour racheter ma vie perdue... Si j'osais *croire !* Les dévotes disent qu'on se retrouve au ciel... est-ce vrai ? Oh ! si je savais te revoir un jour, mon Anatole... Si je pouvais espérer t'entendre me dire : Mère, je te pardonne... rien ne me coûterait pour payer cette félicité. Mais je ne crois à rien, moi...je suis une créature perverse... J'ai fait le mal pour le plaisir de faire le mal. Que faire pour racheter le passé ? Que faire pour retrouver un peu de foi ? Que faire pour sauver ton âme et la mienne ?

— Prier, dit une voix douce et triste derrière madame Antoine.

C'était Antoinette, accompagnée de sa mère. Loustal avait raconté la triste aventure à Geor-

ges Sainte-Hélène, et celui-ci en avait instruit Antoinette. La bonne et noble enfant, cause involontaire de ce duel, s'était jetée dans les bras de madame Baldy en pleurant.

— Quoi, disait celle-ci, cet homme était le fils de madame Antoine! De quel réseau de fourberies étions-nous donc entourées... cette madame Antoine...

— Qu'importe, ma mère! Elle souffre... Elle n'a peut-être personne pour la consoler... veux-tu y venir avec moi?

— Chère enfant... que lui dirons-nous?

— Nous pleurerons avec elle... et nous prierons ensemble pour la pauvre âme fourvoyée que Dieu a rappelée de ce monde aujourd'hui.

V

Histoire de madame Antoine.

Le bien et le mal ! Lutte éternelle de deux principes opposés ! Le bien et le mal se sont toujours partagé le monde ! L'expression *partagé* n'est peut-être pas tout à fait juste, car, dans la balance humaine, le mal l'a presque toujours emporté sur le bien et c'est ce triomphe presque continuel qui a conduit tant d'âmes faibles au mépris souverain des lois de la justice et de la vérité. Quand on a vu longtemps sa conscience vaincue par le savoir faire, quand on a trop souffert pour avoir voulu aimer le bien, le juste et le vrai, alors naissent des doutes d'abord, puis, viennent les révoltes et les rages indicibles. Alors on se fait fatalement une philosophie terrible.

On tire de l'expérience du monde des conséquences forcées, inévitables... on ne sait plus où est le vrai, et l'on se jette à corps perdu dans les routes toutes grandes ouvertes du faux et de l'injuste.

Qui pourra jamais calculer l'influence de la douleur et des infortunes imméritées sur certains tempéraments?

Le malheur épure les uns, les laisse sans force, mais résignés. D'autres trouvent dans leur conscience de suprêmes joies. Il y a en effet de ces natures vaillantes, natures tout d'une pièce que le mal ne peut ni changer, ni corrompre. Ce sont les exceptions!

D'autres, au contraire, et de ce nombre était madame Antoine, sentent une perturbation affreuse s'opérer en eux à la vue de ce triomphe patent, constant, éternel du mal sur le bien, du faux sur le vrai, de l'injuste sur le juste, du vice sur la vertu. Ils se prennent la tête dans leurs mains et deviennent fous ou méchants. Ils laissent pénétrer au fond de leurs cœurs ulcérés des idées de représailles terribles... Ils arrivent à se persuader que le genre humain tout entier est ligué contre eux, et ils le prennent en haine... Alors naissent ces monstres que les tribu-

naux envoient au bagne ou à l'échafaud, où que l'histoire accroche au pilori de l'infamie éternelle. Quelquefois pourtant, souvent même, ces fléaux de la société, effroi du genre humain, étaient nés tendres et bons, — c'est parce qu'ils ont souffert qu'ils sont devenus d'abord durs, sarcastiques, puis cruels, infâmes, sanguinaires et sans pitié... Ivres d'injustices, de mécomptes, d'espoirs trompés et d'humiliations, pourquoi s'étonner qu'à un jour donné ils trempent avec fureur leurs mains dans la honte et dans le sang? Nous ne parlons ici que des natures mixtes... Les âmes d'élite, et elles sont bien rares, hélas! surmontent les mesquines attaques de la vie, leurs yeux sont fixés sur l'éternelle magnificence, et les spéculations du génie dominent les embarras de l'existence. Mais chez certaines natures moins fortes, la haine du genre humain s'incruste... Cette haine devient inhérente à leur individu... ce n'est plus un sentiment, c'est une passion... Oui, quand on a été bafoué, foulé aux pieds... quand, doué de qualités nobles et généreuses et que l'on croyait fécondes, on a été lapidé, crucifié par la multitude inepte... quand, lion blessé dans l'arène, on a reçu les lâches coups de pieds des ânes

qui font tourner l'étrange meule qui nous broie tous, quand publicains et pharisiens nous ont battu, outragé et torturé... oh! alors, si l'on n'est pas un fils de Dieu, un héros ou un saint, on éprouve une amère mais immense joie à faire le mal à son tour, à le voir triompher, à le faire triompher au besoin. On a souffert, on veut voir souffrir; on a trébuché sur la route, on y veut voir trébucher les autres à leur tour. On a été volé, on vole; — trompé, on trompe; — trahi, on trahit; votre cœur a distillé des larmes de sang, on veut torturer aussi à son tour. Telle est la conséquence du mal pour certaines natures fières, faibles et sensibles. Nous l'avons dit, il y a des âmes supérieures, des âmes religieuses surtout, qui se sentent renforcées et comme réconfortées par le triomphe du mal, qu'elles se plaisent à croire passager. Mettant toute leur confiance, tout leur bonheur dans l'accomplissement de leurs devoirs, elles rendent le bien pour le mal et attendent leur récompense dans un monde autre que celui où elles vivent. Bien rares sont ces âmes véritablement chrétiennes qui trouvent la félicité dans la foi et la pratique de préceptes trop divins pour la plupart de nous tous. —

D'autres encore traversent l'existence insouciants et indifférents... Prenant la vie comme une comédie jouée par eux au profit d'un spectateur inconnu, ils accomplissent leur rôle complaisamment, sans emploi marqué, sans spécialité... Ils passent de la tragédie au drame, de la comédie au vaudeville, avec la plus grande facilité... Ils n'aiment et ne haïssent rien... Ils ne demandent rien de plus à la vie que ce qu'elle peut leur donner, acceptent le sort comme il se présente, haussent les épaules quelquefois; les courbent à l'occasion...s'accommodent de tout...saluent tous les drapeaux, arborent toutes les cocardes, saisissent le plaisir quand ils le peuvent et s'en vont, sans trop crier, à l'hôpital quand ils ont reçu une éclaboussure dans les luttes qui se passent autour d'eux. Ceux-ci, ce sont les indifférents, les parasites de la société... Ils n'ont ni grandes voluptés, ni grandes tortures... Ils ne *vivent* pas, ils se meuvent; mais existent-ils réellement ?... le *cognito ergo sum* de Descartes semblerait affirmer le contraire ! car ces gens-là ne pensent pas... ils passent ! Ils se croient philosophes ! ils sont lâches, voilà tout.

Parfois c'est un peuple entier qui, énervé,

fatigué par un abrutissement systématique et séculaire, ainsi que par des exactions sans nombre... un peuple brisé, torturé, avili... qui aspirant toujours à la liberté, s'est vu sans cesse acculé derrière des montagnes de droits arbitraires, de lois draconiennes et de préjugés ridicules... c'est un peuple entier, dis-je, qui, las d'interroger le ciel d'où il espérait voir tomber la manne du salut, se dresse tout à coup comme un seul homme! Déchiré, révolté, il s'abandonne à toute l'ivresse d'une furie longtemps comprimée... Ses vengeances sont d'autant plus épouvantables qu'il a plus longtemps souffert... Alors se révèlent ces redoutables *citoyens du talion*, qui dressent les échafauds, massacrent à tort et à travers, et remplissent tous les cœurs de terreur et d'épouvante. Mais tout ce sang qui coule dans les ruisseaux, tous ces cadavres qui se balancent aux lanternes, que les fleuves charrient et que le feu dévore, tout cela c'est la quittance d'une vieille et douloureuse dette... Ainsi se paient, en un seul coup, toutes les larmes d'un long passé, larmes bien amères puisqu'elles inspirent une pareille apothéose de la vengeance... Oui, certes, quand nous voyons, quand nous lisons plutôt, les actes de cruauté qu'ont com-

mis certains individus, nous frémissons d'horreur... Tout d'abord, certains raffinements nous paraissent impossibles. Mais, en remontant le cours des événements et des temps, nous trouvons à ces cruautés une logique que nous réprouvons sans doute, mais qui n'en est pas moins évidente. Oui, Marat, Carrier et tant d'autres voués à l'exécration publique, ont dû passer par de terribles épreuves, pour en arriver à cette haine du genre humain qu'on leur reproche! Nous ne saurions excuser aucun crime, mais ils sont presque toujours les fils de crimes précédents. Le sang appelle le sang, la trahison sème la trahison; les orgies de la régence, les tortures de l'inquisition, ont amené la Terreur. Le père de Marat s'appelle Torquemada, et le Parc aux cerfs a servi d'antichambre à la triste chambre du Temple. Il y a eu des *seigneurs* qui ont fait dévorer leurs serfs par des chiens, qui ont fait pendre leurs vassaux pour un lapin. Le droit du seigneur a fait rougir plus d'un noble cœur de paysan, et les mariages républicains de Carrier ont peut-être eu pour base quelque fait de ce genre. C'est le premier criminel qui a fait surgir le premier bourreau.

Les natures faibles ne peuvent dominer la

situation, elles cèdent peu à peu à la lassitude, au dégoût, et enfin à la haine des humains poussée jusqu'à la déraison, jusqu'au délire.

Il en avait été ainsi de madame Antoine. Elle appartenait à une famille de bourgeois aisés de province, qui l'envoyèrent de bonne heure dans une pension assez considérée dans le pays... On payait près de 500 fr. par an; tant que l'on paya pour elle dans l'institution... Somme énorme pour le petit pays où elle était née. Madame Antoine, jeune fille, était piquante, intelligente et surtout douée d'un grand sentiment de la justice et de l'équité. Elle avait déjà dans l'âge le plus tendre une certaine tendance à la révolte, et cette tendance avait pris sa source dans les petites injustices dont elle était tous les jours témoin à sa pension. Ainsi les petites camarades qui apportaient tous les quinze jours, en rentrant de la *sortie*, un cadeau à la sous-maîtresse ou à la directrice, étaient l'objet de préférences marquées, dont les autres élèves, étourdies et joueuses, ne s'apercevaient pas, mais qui n'échappaient point à l'œil investigateur de la petite Marthe, — c'était le prénom de madame Antoine. Ainsi en échange des cadeaux faits à

la directrice, Marthe remarquait que les tasses des *donatrices* étaient toujours plus pleines de café au lait que celles des autres, et que leurs tartines grillées étaient beurrées plus grassement... tandis que sur les autres on voyait bien que le couteau pointu de la cuisinière en avait soigneusement fouillé les trous... S'agissait-il de cadeaux à la sous-maîtresse, c'était encore pis! Car si l'on entendait parler en classe, et cela arrive quelquefois dans les pensionnats de jeunes filles, jamais une *donatrice*, puisque nous avons adopté ce terme, jamais une donatrice n'était punie; mais les petites camarades payaient pour les coupables, et cela aigrissait le caractère de Marthe. Cependant elle avait bon cœur, elle ne se vengea pas; mais comme elle était franche, elle osa demander à la directrice de la maison, de quel droit, — oui, cette bambine osait parler de *ses droits!* — plusieurs de ses petites amies avaient des tartines *rembeurrées*, tandis que les siennes affectaient des airs d'écumoir désolants. « Pourquoi, ajoutait-elle encore, les pensionnaires qui apportent du tabac à priser à mademoiselle Simplicia, sont-elles toujours dans les premières aux compositions avec 40 fautes, tandis que moi, qui en ai beaucoup moins fait

qu'elles, je suis toujours à l'arrière-banc de la classe? »

Le résultat de ses récriminations fut une punition de huit déjeuners au pain sec... On poussa même la cruauté jusqu'à lui faire garder son bonnet de nuit sur la tête pendant ces huit fatals déjeuners!

Cependant le fond était bon... elle résista et ne se laissa pas entraîner à des pensées mauvaises... elle ne forma point de noirs projets... seulement, elle se tint pour avertie, elle ne parla plus. Son premier début dans la vie lui apprenait qu'il n'est pas toujours bon de dire la vérité.

Pendant qu'elle était en pension, un grand changement s'opéra dans la maison paternelle. Son père et sa mère vivaient depuis longtemps en fort mauvaise intelligence... ils se séparèrent de corps et de biens... Au procès, il fut prouvé que les torts étaient réciproques... Quand elle sortit de pension, à 14 ou 15 ans environ, elle apprit qu'elle demeurerait chez sa mère; mais qu'elle passerait la journée entière du dimanche avec son père... La première idée de l'enfant fut de chercher à réconcilier ce ménage désuni; mais grand fut son désappointement, quand, la première fois

qu'elle hasarda quelques paroles à ce sujet chez son père, elle reçut sur la joue un soufflet bien appliqué. Ce soufflet partait de la main d'une grosse cuisinière qui servait l'auteur de ses jours.

— Quoi, mon père, on me frappe chez vous !

— Allons, tais-toi, Marthe... dit le père, et ne parle jamais de ta mère ici... ou sans ça, tu sais comment tu seras reçue.

Chez sa mère, elle ne fut pas plus heureuse dans ses projets de conciliation... Un jeune employé de la mairie qui y prenait ses repas, lui coupa net la parole en disant : « Ma petite Marthe, si tu prononces le nom de ton père ici, tu auras affaire à moi, et tu verras que toute grande que tu es maintenant, je te gifflerai si bien que tes joues enfleront comme des ballons !

La pauvre Marthe se contenta de pleurer en silence. Les années s'écoulèrent ; des bâtards naquirent des deux côtés et tous les soins étaient pour eux. La cuisinière de son père lui fit interdire cette maison où elle allait pieusement tous les dimanches, et sa mère la fit la servante de deux frères qu'elle lui avait donnés en trois ans. La vie lui était devenue

insupportable, quand l'amour vint soudainement éclairer son cœur souffrant et endolori. Elle se crut sauvée. Elle aima, de l'amour le plus ardent, le plus tendre et le plus dévoué, le fils d'un de leurs voisins de campagne, et elle l'épousa, en lui apportant vingt mille francs, fruit de l'héritage d'une de ses tantes qui l'avait *avantagée* au détriment de son père et de sa mère dont la conduite scandalisait toute la famille.

Son mari paraissait l'aimer, et Marthe, qui jusqu'alors n'avait reçu que des rebuffades, se contenta, que dis-je? se délecta de ce semblant d'amour qui lui paraissait le *nec plus ultrà* de la félicité humaine. Sur ces entrefaites, une de ses amies de pension, une de celles dont les tartines lui avaient si souvent fait envie, arriva tout en larmes chez les époux Antoine... Son mari venait de s'enfuir, Dieu seul savait où, en emportant tout l'argent de la maison, et ses meubles étaient saisis par des créanciers dont elle avait ignoré l'existence jusque-là.

—Reste avec nous, dit Marthe simplement, quand il y a pour deux il y a pour trois, —je dépenserai moitié moins pour moi, voilà tout.

— Ah ! que tu es bonne, dit l'amie en l'embrassant.

L'amie était gentille et un peu plus âgée que Marthe... Elle eut bientôt pris ses aises dans la maison, — mais rien n'annonçait une catastrophe, quand un matin, Antoine, le mari de Marthe, lui dit :

— Écoute, Marthe... Tu es enceinte de trois mois... Il faut que l'enfant qui va venir soit riche... j'ai trouvé une occasion de doubler tes vingt mille francs en peu de temps... mais il me faudrait la somme entière... n'en parle pas chez toi... Ta mère est si bavarde... si on devinait mon secret, on me couperait l'herbe sous le pied... Si tu veux nous irons chez le notaire pour ta procuration qu'il me faut et dans trois mois nous serons riches... car je retire aussi tous mes fonds... Cinquante mille francs à peu près... nous signerons tout cela ensemble... Hein ! Marthe ! 70,000 francs doublés en trois mois... 140,000 francs pour le petit... Embrasse-moi !

— Mon ami, fais ce que tu voudras... Tu es le maître et tout ce que tu feras sera bien fait.

Et elle l'embrassa de tout son cœur. On partit pour la ville le jour même; l'acte qui mettait Antoine en position de réaliser leurs petits capitaux une fois signé, ne fut pas long

à légaliser et l'on revint plus gai que jamais à la petite habitation du village. Le souper fut tellement animé, que Marthe pour la première fois de sa vie se sentit troublée... avant le dessert elle sentit sa tête s'alourdir, ses paupières ne pouvaient plus se soulever, elle éprouvait tous les symptômes d'une forte migraine, elle ne voyait que confusément les objets, elle n'entendait presque plus et cependant, dans une lueur fugitive, elle crut voir son amie de pension dans les bras de son mari... elle voulut s'élancer, mais elle était clouée sur son fauteuil ; elle voulut parler ; sa langue était comme paralysée... elle voulut rouvrir les yeux, elle ne le put pas, et tombant la tête sur le dossier elle s'endormit profondément, non pas toutefois avant qu'elle eût distinctement entendu le bruit d'un baiser et ces deux mots prononcés tout bas :

— « Elle dort... ça n'est pas malheureux. Il n'y a pas de temps à perdre! »

Le lendemain le soleil lui frappant dans les yeux la rappela à elle-même... Elle avait la tête affreusement lourde et sembla tout étonnée de se trouver seule, dans un fauteuil, devant une table encore servie et où charbonnait une lampe à bout d'huile.

— Ah! çà, dit-elle en rappelant ses souvenirs, ils sont gentils, ils m'ont laissée dormir toute la nuit sur ce fauteuil... en voilà une farce! Je suis gelée, moi... Quelle heure est-il donc?

Elle porta la main à sa montre... rien! Elle n'avait plus ni sa chaîne, ni sa montre... à ses doigts plus de bagues, plus d'alliance! à ses oreilles, plus de boucles!... Elle se crut l'objet d'un cauchemar. Une horrible pensée lui traversa l'esprit... quelque voleur avait pu s'introduire dans la maison... S'ils avaient tué Antoine et son amie... mais pourquoi l'avoir épargnée, elle? Et elle courait de chambre en chambre appelant son mari et son amie... Leurs chambres étaient vides et les armoires dégarnies!... La pauvre Marthe errait en insensée dans cette maison naguère si pleine de vie et de joie pour elle... Rien! rien! le silence seul répondait à ses cris... Elle se laissa tomber sur un siége et ses yeux se portant machinalement sur une commode, elle aperçut une petite fiole sur laquelle elle lut: *Laudanum.*

Elle se rappela son lourd sommeil, elle revit cette apparition qui l'avait bouleversée un moment avant qu'elle s'endormît et elle

comprit subitement tout. Son mari l'avait dépouillée, avait volé sa dot pour s'enfuir avec l'amie qu'elle avait accueillie comme une sœur... Il n'y avait pas à douter et elle ne chercha pas de preuves; elle était convaincue... La vérité venait de traverser son âme, sans réfléchir longuement. Marthe, pâle comme la statue du Commandeur, se leva automatiquement, saisit le flacon de laudanum, avala d'un trait ce qu'il contenait encore et se jetant sur son lit attendit l'effet du poison. En ce moment, elle ne pensait plus à rien... Elle mourait sans s'en douter, quand un voisin la trouvant dans cet état alla en toute hâte chercher le médecin, qui parvint à la sauver.

Mais il fallait vivre! Et son père? il n'y fallait pas songer. Sa mère? pas davantage!

L'héritage des vingt mille francs avait mis entre elle et sa famille une barrière infranchissable.

Que faire?

VI

Au bout du fossé.

Madame Antoine était jeune, elle reçut beaucoup de déclarations; comme bien d'autres, elle aurait pu trafiquer de sa jeunesse et de ses charmes, mais elle avait un orgueil natif qui devait la préserver de certains écarts de conduite.

— Mon mari m'a abandonnée, je ne veux pas donner au monde le moindre prétexte de dire que j'avais mérité mon sort.

Elle se fit couturière, travailla comme quatre. Comme elle avait beaucoup de goût, elle se trouva bientôt en position de monter un petit atelier, puis un plus grand et, enfin, l'aisance rentra dans cette maison dont le mari, le chef de famille, avait tout emporté. Le petit

Anatole, placé chez une bonne nourrice, grandissait à vue d'œil, et madame Antoine espérait conquérir, avec le temps, sinon l'oubli complet de son bonheur perdu, du moins le repos matériel, le calme de la vie journalière; sans espérer de ne plus souffrir de son immense douleur, elle comptait pouvoir l'endormir tout doucement, mais elle avait compté sans *le monde*, cet hôte terrible, même au village, que l'on ne parvient jamais à satisfaire. Madame Antoine vivait seule, elle n'avait point de confident, point d'amie! Les cancans, les commérages de sa petite ville, se donnèrent pleine carrière, et les antipathies, les hostilités, commencèrent à se dessiner, à se former autour de sa vie. Sa conduite honnête et droite devint la cible où se dirigèrent les traits empoisonnés de ses compatriotes. Cela se comprend, du reste; car elle jurait avec cette société corrompue. — Son père et sa mère, en dépit de leur séparation publique et du scandale patent de leur conduite, recevaient et étaient reçus dans le pays. — Ils avaient chacun sa coterie, où l'on dénigrait Marthe à qui mieux mieux. La pauvre femme avait commis le crime énorme de s'apercevoir qu'elle était un peu trop exploitée par ses dignes parents, et de mettre

un léger frein à leurs envahissements successifs! Elle n'était choyée par sa famille qu'à la condition d'être *utile*. On l'avait pressurée comme une orange, et maintenant qu'elle commençait à se douter qu'elle avait joué le rôle de dupe, on la reniait de part et d'autre, on l'abandonnait, — on faisait plus encore, on cherchait à l'isoler. — Si Marthe trouvait une relation agréable, un gracieux accueil, ou une bonne pratique quelque part, ses tristes parents se liguaient traîtreusement pour lui voler la sympathie qui venait à elle. — Ils cherchèrent et ils parvinrent à la brouiller avec toutes ses connaissances, qu'ils séparèrent d'elle à grand renfort de médisance et de calomnie. — Elle, laborieuse, honnête, intelligente et dévouée, fut complètement vaincue dans cette petite guerre par des gens vicieux, corrompus et inférieurs à tous les points de vue. Un exemple entre cent donnera une idée de la tactique de sa famille. Elle était en très-bons rapports avec un des parents de sa mère, qui pouvait être plus tard fort utile à Anatole et qui lui avait promis sa protection pour le moment où l'enfant commencerait à chercher sa case dans le grand échiquier social. — A force d'instances, elle vint à bout de réconcilier ce parent avec son

père, dont il ne voulait pas entendre parler depuis la séparation. Elle insista, pria, pleura même et eut enfin la joie de porter à son père une invitation à dîner chez le parent en question. La bonne âme ne fut pas un mois avant de comprendre l'énorme sottise qu'elle avait faite. Le père finit par prendre un tel pied dans cette maison dont sa fille lui avait rouvert les portes, qu'il en devint l'oracle; — ses petits bâtards y furent choyés, tandis que, de jour en jour, Marthe vit décroître l'intérêt qu'on portait auparavant à son cher Anatole. Un beau jour, enfin, on lui refusa l'entrée de la maison. C'était dur, et son cœur en fut vivement atteint... ce soir-là, pour la première fois de sa vie, elle eut un accès de désespoir nerveux et se reprocha amèrement le bien qu'elle avait fait. C'était son premier pas sur le chemin de l'expérience, chemin qui devait lui être si fatal par la suite.

Ce congé, brutalement signifié par le grand parent, donna lieu à mille conjectures.—Quoiqu'il fût impossible de rien préciser, on inventa, on supposa, on *cancana;* tant et si bien qu'il fût établi d'une façon définitive, que madame Antoine était une femme à ne pas fréquenter! — On lui supposa de nombreux

amants, et son père avança un jour, en absorbant le café du parent réconcilié, qu'il croyait savoir le motif du départ du mari de Marthe.

— Anatole n'est pas plus le fils de mon gendre que le curé de Saint-François n'est mon père... Voilà tout le secret, parbleu ! Sans ça, monsieur mon gendre n'aurait pas abandonné sa femme enceinte.

Et tout le monde de répéter en chœur :

— C'est juste ! Il n'aurait pas abandonné sa femme enceinte !

— C'est une créature sans principes !

— Une coureuse d'aventures !

— Une misérable !

— C'est pis qu'une prostituée !

— Quant à moi, je ne lui parlerais certainement pas dans la rue !

Tout cela se dit d'abord en petit comité, puis on le répéta à droite, à gauche, dans les boutiques, dans les rues, au café de la place et à l'hôtel du *Cheval-Blanc*. — Madame Antoine ne se douta d'abord de rien; bonne, droite, bienveillante et dévouée, elle possédait les germes des plus nobles qualités... mais il était réservé à l'esprit bas et méchant de ceux qui l'entouraient, d'étouffer ces sentiments de bonté et de générosité, et si nous la trouvons,

à quarante ans, déjà telle que nous l'avons esquissée plus haut, c'est qu'elle avait horriblement souffert dans sa jeunesse. Jeune fille et jeune femme, les sentiments les plus droits réglaient sa conduite. — Elle cherchait toujours à faire briller les autres à ses dépens. — Elle rendait service à tous et se serait privée du nécessaire pour venir en aide à une infortunée! Eh bien! elle s'aperçut tout d'un coup qu'elle n'avait récolté que le mépris et l'abandon, en semant à pleines mains le dévouement, l'intelligence et la bonté! Tout ce qu'elle faisait de bien lui était compté pour mal. Secourait-elle ou soignait-elle un pauvre diable en détresse, c'était un amant ou le complice de quelque infamie ignorée; renvoyait-elle une de ses ouvrières, c'était parce que celle-ci n'avait pas voulu se laisser vendre par sa patronne! — Et mille absurdités de ce genre! — Elle lutta longtemps contre le dégoût qui envahissait peu à peu son âme, elle essaya de sauver son cœur qu'elle sentait se pétrifier peu à peu dans sa poitrine. — Elle fut longtemps martyre... mais elle ne put échapper à sa destinée. Tout le monde était ligué contre elle, et elle n'était ni flatteuse, ni souple! Il fallait céder. — Mais un travail lent se fit dans la tête de Marthe avant

d'adopter sa philosophie terrible! Elle jugea la société qui l'entourait, elle étudia, compara, et le résultat de cette étude la jeta dans la voie où nous l'avons rencontrée... Ah! c'est que les comparaisons ont une logique terrible; — ainsi, elle, qui aurait tout donné pour ses parents, se voyait reniée et honnie par eux, tandis que la femme du maire ou de l'adjoint, qui laissait mourir de faim son vieux père infirme, était reçue à bras ouvert par tout le monde et cela grâce à une centaine de francs adroitement offerts à la société de Saint-Vincent de Paul! — Une de ses ouvrières avait commis un des crimes les plus horribles de la terre, — elle avait fait violemment disparaître les suites d'une faute, — Marthe le savait, toute la ville le savait, — et cette malheureuse avait été une des premières à la diffamer et avait poussé l'audace jusqu'à l'accuser d'un forfait pareil au sien! — Marthe était méprisée, et l'ouvrière qui venait d'épouser un riche vigneron trônait à l'église et chez le maire!

Pauvre femme! chaque pas qu'elle faisait dans le pays des désillusions l'entraînait vers le fatal abîme! Quand elle s'aperçut que la vertu, la bonté, la justice et la probité, la loyauté, la franchise et le dévouement de-

vaient, en toute occasion, céder le pas au mensonge, à l'hypocrisie, au vice et à la débauche... quand elle fut convaincue que toujours et partout le *savoir-faire* était triomphant... que la *réclame* est reine, et le puff, roi de ce monde... elle sentit le découragement l'envahir peu à peu. — Un fait, assez banal par lui-même, augmenta encore la somme de son mépris pour les jugements de la masse. Elle avait beaucoup lu et avait le sentiment de la littérature. Un jour, elle vit représenter sur le petit théâtre de sa ville une comédie qui obtint un succès fou... Toutes les autorités battirent la grosse caisse pour cette pièce, les journaux de la localité la portèrent aux nues... C'était un chef-d'œuvre; un nouveau Molière venait de naître... il fallait tirer l'échelle! Or, la pièce était d'une médiocrité incontestable et madame Antoine n'y avait vu aucun prétexte à tant d'exclamations... Le mystère ne tarda pas à lui être dévoilé. — L'auteur, qui connaissait plusieurs gros bonnets de la ville, avait donné coup sur coup trois excellents dîners aux journalistes, aux notables, et avait fait espérer la croix d'honneur au maire, la députation au pharmacien, la direction du *Constitutionnel* au directeur de la *feuille de chou* du pays, un bu-

reau de tabac au tambour de la garde nationale et une carte d'invitation pour le souper d'une Rigolboche en renom, au fils du sous-préfet.

Réclame ! savoir-faire !

Une autre fois, on jouait une pièce ravissante... un de ces petits bijoux comme savent les ciseler les Musset, les Octave Feuillet, les Banville et autres Froment Meurice de la plume.

L'auteur n'avait même pas envoyé sa carte à M. le maire, il n'avait point fait de visite au journaliste, n'avait rien promis au pharmacien, au tambour de la garde nationale et au fils du sous-préfet ! L'imprudent fit un fiasco complet... sa pièce fut sifflée et le journal proclama que cette pasquinade annonçait la décadence de l'art dramatique en France !... Seule, ou presque seule, madame Antoine essaya de protester... Elle applaudit, parce qu'elle trouvait charmant ce qu'on sifflait, et elle perdit ce soir-là la pratique de la femme du greffier, qui ne revenait pas de l'audace de cette couturière, applaudissant une pièce que le maire avait condamnée !

— Ainsi, se disait Marthe... tout n'est que réclame et que charlatanisme dans ce bas

monde! Cela a toujours été, cela sera toujours...

Et elle se sentit tout oppressée; elle étouffait, elle pleurait en secret et il lui semblait que la nuit envahissait tout autour d'elle... Elle eut peur de devenir folle! Anatole était trop jeune pour qu'elle pût lui confier ses idées, elle chercha autour d'elle... Elle avait besoin d'épancher sa tristesse... mais elle ne rencontra ni ami, ni amie! *L'âme sœur* est un mot, mais un mot de poète! Notre monde est trop prosaïque pour qu'on y puisse trouver une *âme* réellement sœur d'une autre. Il y a des relations, des rapports sociaux... mais où trouver la véritable amitié? — Peut-être entre un homme et une femme pourrait-elle exister quelque temps; mais l'essai est dangereux pour tous les deux, et madame Antoine ne voulait pas courir la chance de cette épreuve. Elle ne voulait pas d'amant et elle s'était bien vite aperçue que tous ceux qui avaient recherché sa conversation, qui lui avaient offert leurs services ou leur amitié, n'étaient pas de bonne foi... Les hommes sont tous les mêmes et cela me rappelle une certaine litographie coloriée où je vois encore un zouave, une poule, un bâton et du millet. — « Viens, pe-

tite poule, dit le zouave en lui montrant sa main pleine de grain, viens, n'aie pas peur! » — La poule avance la tête, le bâton est levé... il y aura un bon bouillon ce soir dans la gamelle... Le zouave, c'est l'homme; le grain, c'est l'amitié, et le bâton, c'est l'amour! Or, madame Antoine, la *poule* en question, avait peur du bâton... Voilà pourquoi elle ne trouva pas *d'ami*. — Pour une *amie*, c'était bien différent! Elle s'aperçut bien vite que l'amitié d'une femme pour une autre femme est loin d'être *un bienfait des dieux!* Si l'histoire nous donne comme exemple d'amis parfaits Damon et Pythias, Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Brueys et Palaprat; — si Alexandre Dumas a inventé les *mousquetaires*, et l'abbé Prévost, Tiberge et Desgrieux, les romans et l'histoire n'ont pas de types à nous donner d'amitiés féminines qui n'aient pas fini par une trahison, une perfidie ou une infamie... Je n'ai connu que deux vieilles bossues qui aient gardé longtemps l'apparence de vraies amies... Eh bien, elles ont fait naufrage au moment d'arriver au port... Le griffon de l'une mordit le carlin de l'autre... Et les deux amies de la veille, devenues subitement deux furies du lendemain, en sont venues aux coups... Elles se

sont jeté mutuellement leur bosse à la tête et se sont séparées pour jamais !...

La douleur, quand elle est obligée de se concentrer, de se renfermer en elle-même, est deux fois plus amère, plus poignante. Pour fuir le désespoir qui commençait à l'envahir, Marthe, endolorie, énervée, se jeta dans la dévotion et révéla l'état de son âme à un prêtre. — Ce confesseur, excellent homme du reste, ne comprit absolument rien à son tourment. Les consolations qu'il lui offrit l'irritèrent encore plus s'il est possible... En effet, les malheureux de l'âme n'ont pour médecins généralement que de pauvres prêtres, docteurs en égoïsme, insensibles aux émotions immatérielles... lesquels, en essayant de vous guérir, ils irritent votre douleur. Ils ne peuvent comprendre que l'on puisse s'affliger des *sottises humaines;* et, gros et pansus, ils n'ont que des mots banals à vous offrir. Vivant plus par le ventre que par le cerveau, ils vous renvoient à votre *conscience :* « C'est là qu'il faut chercher la paix, mon enfant... Que vous importent les tribulations, les mauvais traitements, si vous êtes sûre de ne pas les mériter... Les hostilités prouvent la valeur de ceux qui en sont l'objet. Méprisez les propos

« d'une petite ville; qu'est-ce qu'une petite « ville?.. un atome dans le monde... Qu'est-ce « que le monde? un point dans l'univers... « Qu'est-ce que l'univers? un grain de sable « échappé de la main de Dieu... Le monde « n'est rien... Dieu est le bien éternel, et la « souffrance est la clef du ciel, etc., etc. » Et le prêtre s'en va dévorer un succulent dîner, convaincu qu'il a sauvé une âme! Hélas! pour madame Antoine, comme pour la plupart des malheureux, les mots du prêtre étaient de l'hébreu. Ces phrases décousues, sans suite, récitées avec un son de voix indifférent par des gens dont l'état est d'être à l'abri de toutes les épreuves de la vie, ne peuvent être un baume pour les cœurs souffrants. Un prêtre, *un vrai*, n'est pas à proprement parler un homme... Il sert Dieu; mais il ne sert que lui. Il n'est ni père, ni soldat. L'amour lui est interdit et l'amitié pour lui s'arrête à la sacristie. Hors de l'église, il n'est rien. Il ne devrait avoir de commerce qu'avec les anges et les saints et ne s'occuper que des *choses qui concernent son état*. Figurez-vous un général qui n'a jamais vu la bataille, un chirurgien qui ne sait pas l'anatomie, un gardien du sérail qui commente Faublas, un critique sourd et aveugle, et vous

arriverez à conclure avec moi que la position du prêtre catholique, dans la société, comme consolateur et censeur d'actes et d'événements auxquels il n'a jamais dû ou ne devrait jamais avoir participé, est quelque chose d'assez anormal.

Madame Antoine, sans faire toutes ces réflexions, se sentait encore plus irritée après ses conférences avec son confesseur. Quand elle lui racontait qu'elle, pauvre femme innocente de tout mal, on la traitait comme une fille perdue; quand elle lui disait : « Mais, mon père, on m'évite comme la peste à la promenade, on me toise partout du haut en bas... à la messe, vous l'avez vu, on évite, dans le temple même du Dieu de justice, de prendre une chaise à côté de moi ! » — A cela le ministre du Dieu de justice répondait invariablement : « Mon enfant, les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers... ne vous occupez pas des jugements du monde; le monde n'est que de la boue; c'est sans importance; cela passe, que vous importe, vous n'êtes pas coupable, etc., etc. » — Toujours mêmes mots, sublimes dans la bouche d'un Christ prêchant une nouvelle thèse à un monde corrompu; mais au moins déplacés dans celle

d'un petit curé ou vicaire d'une bourgade inconnue. Nous ne prétendons ni *épiloguer*, ni chercher la *petite bête* au dix-neuvième siècle à propos de l'influence du clergé. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'adresser cette question aux apôtres tonsurés du plus grand philosophe qui ait existé : Il y a bientôt deux mille ans que ces mots ont été prononcés... quel a été leur effet depuis un si long espace de temps, si les prêtres en sont aujourd'hui à les adresser à une pauvre petite couturière?... Jésus parlait au peuple, aux grands, aux pharisiens, aux riches de ce monde... c'est à eux seuls qu'il conseillait la mansuétude et non à un être isolé. Il ne disait pas aux malheureux : *Tout est pour le mieux!* il disait aux princes de la terre : « *Soyez bons pour les petits!* » Il n'a pas dit à la femme adultère : Souffrez, ma fille, et ne vous plaignez pas... Non! il a dit à la foule ignorante : « *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* » Il ne disait pas au peuple : « *Souffrez!* » Il disait aux grands : « *Donnez!* »

Donc, Marthe *souffrait* et ne comprenait pas qu'aucune voix ne s'élevât en sa faveur... Au contraire, les prétendues paroles de con-

solation étaient pour elle de nouveaux coups d'épingles qui la déchiraient à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde. Elle broyait du fiel pour ainsi dire... elle rugissait sourdement... et lorsqu'elle se trouvait chez elle, le soir, dans son lit, la nuit, seule, sans appui, voyant avec chagrin que la journée avait été encore plus irritante, plus mauvaise que la veille, elle se prenait la tête à deux mains, pleurait et grinçait des dents.

— Je n'ai rien fait. Je n'ai rien fait cependant ! s'écriait-elle dans un paroxysme de rage.

Six ans, six siècles, se passèrent ainsi à lutter contre la calomnie, le parti pris... à lutter de toutes les forces de sa nature vertueuse, loyale et intelligente... Elle espérait tuer le serpent, écraser la tête du reptile, se faire enfin reconnaître pour ce qu'elle était, c'est-à-dire pour une honnête femme et une ouvrière de talent. Vains efforts ! elle n'avait pas de *savoir-faire*. Ah ! ce qu'elle but de larmes de sang pendant ces six années, nul ne pourrait le dire. Peu à peu, une transformation s'était opérée en elle. Elle était devenue nerveuse, irritable, méchante. Ses mains tremblaient, ses jambes fléchissaient, quand elle

se trouvait face à face avec l'une ou l'un de ceux qui l'avaient fait souffrir. Son cœur battait à tout rompre, ses tempes se gonflaient, une main invisible la prenait à la gorge, elle râlait, elle avait le vertige, un vertige sans nom ; elle se sentait devenir folle, et un nuage de sang, pareil au nuage qui obscurcissait parfois la vue du chourineur des *Mystères de Paris*, venait se placer entre elle et ses lâches persécuteurs. *Elle voyait rouge*, comme l'a dit Eugène Sue, et alors elle prenait la fuite, rentrait chez elle, s'enfermait à double tour. ELLE AVAIT PEUR D'ELLE-MÊME !

Qu'on ne traite pas ces effets terribles de sensibleries, qu'on ne dise pas qu'elle jouait la comédie ! — Il n'y a pas que les liqueurs fortes qui grisent, et sur les natures trop bien trempées, trop fortement construites, la douleur, la haine, d'un monde méchant et cruel, peuvent parfois engendrer des phénomènes épouvantables. Le *delirium tremens* de la colère trop longtemps contenue, de la rage trop longtemps concentrée, n'est quelquefois pas moins redoutable que le *delirium tremens*, résultant des abus de spiritueux ou des excès des passions.

Un jour, c'était un dimanche, Marthe assis-

tait à la messe paroissiale et s'était modestement placée sur une chaise prie-Dieu devant un pilier de l'église. Un groupe de femmes passa près d'elle et s'assit sur les siéges les plus en vue du chœur... L'une était cette femme du maire ou de l'adjoint, dont nous vous avons parlé au commencement de ce chapitre, cette *bonne* créature qui laissait son père mourir de faim ; l'autre était publiquement affichée par un des hommes les plus riches de la ville, qui l'y avait intrônisée après l'avoir retirée d'un mauvais lieu de Paris... c'était su, c'était prouvé !... Eh bien, ces deux femmes saluées, encensées de tous, s'installèrent si bruyamment à leurs places d'honneur, elles échangèrent des sourires si gracieux avec plusieurs membres de la fabrique et reçurent le pain béni d'une façon si outrecuidante, que la tête tourna tout à coup à Marthe. Trop éloignée de ces deux indignes, et obéissant à un vertige subit, elle se précipita sur une charmante femme, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait même jamais vue et qui se trouvait à quelques pas à sa gauche.

— « Elle m'a regardée de travers ! » s'écria-t-elle.

Et tirant un canif de sa poche avec la ra-

pidité de l'éclair, suivie d'un accès de rage indescriptible, elle enfonça la lame dans la gorge de cette femme, innocente de ce qui se passait. La victime fut grièvement blessée, madame Antoine arrêtée, au milieu d'un tumulte sans précédent dans la ville.

Son procès eut lieu, et donna lieu à mille interprétations diverses. On cherche toujours une cause première à un délit ou à un crime, et les interrogatoires de Marthe déconcertèrent la sagacité des juges.

— Pourquoi avez-vous voulu tuer cette jeune femme?

— Je ne puis le dire... je ne l'ai jamais vue!

— C'est impossible... vous aviez une raison, un motif...

— Aucun, je vous assure. *J'ai vu rouge !* Elle s'est trouvée là et elle a porté le poids d'une rage inassouvie, que je couvais depuis six années.

— A d'autres... il y a une cause, puisqu'il y a un effet!

— Je vous répète que je n'ai jamais vu cette femme.

— Allons donc... vous avez voulu assassiner madame X., probablement parce que vous étiez jalouse, soit d'un mari, soit d'un

amant. Évidemment, ce n'est pas l'idée d'un vol qui a dirigé votre bras, à moins qu'un complice ignoré... car enfin, il faut bien... Voyons, soyez franche!... Dites-nous qui vous a poussée à cette lâche agression?

— Six ans de tortures, six ans de mépris et d'outrages reçus et dévorés, six ans d'une vie épouvantable.

— Cela est inadmissible!

— Cela est!

On ne pouvait rien tirer de plus de Marthe. Après une instruction fort longue, il fut établi cependant, que jamais madame Antoine n'avait vu madame X. avant le jour de l'événement. Les médecins, appelés à constater l'état mental de l'accusée, firent un rapport tendant à prouver qu'il y avait chez cette femme une certaine perturbation dans le système nerveux, mais que rien ne démontrait au point de vue de la science qu'elle fût atteinte de folie. C'était un cas spécial; mais, après mûr examen, ils s'accordèrent à reconnaître chez Marthe une tendance à la mélancolie noire, à l'hypocondrie, à la misanthropie, sans pouvoir cependant déduire de leurs observations qu'elle fût le moins du monde aliénée!

La victime n'était pas morte, et, à l'audience, elle déclara qu'elle n'avait jamais entendu parler de l'existence de *cette femme*, et que, par conséquent, elle ne pouvait donner aucune raison de l'action qui amenait la malheureuse sur les bancs des assises.

Madame Antoine fut condamnée à deux ans de prison seulement, malgré les efforts du procureur général et les déclarations des témoins à charge, qui la représentèrent comme une femme d'une réputation détestable, honnie et méprisée de tous, mise au ban de la société. L'un d'eux laissa même entendre que la disparition subite de son mari avait donné beaucoup à penser et qu'une femme, capable d'assassiner son semblable au milieu d'une église, était bien de force à se débarrasser en secret d'un mari qui la gênait probablement dans le cours de ses nombreux débordements !

Deux ans de prison ! C'était peu, disait la voix publique. Ce fut trop pour Marthe... car nous qui savons pourquoi nous avons présenté madame Antoine au public, nous croyons que cette condamnation fut le véritable signal de sa déchéance morale et pu-

blique. Pendant ce temps, son cœur se gangréna tout à fait. Ce qu'elle apprit en prison, qui l'oserait dire? Elle y fit une étude des causes principales de la mauvaise conduite, des vices et des crimes des femmes qui composent le personnel des maisons de force. Toutes, toutes sans exception, avaient été poussées dans l'ornière par la faute *des autres*. La cruauté de parents indignes, les exemples d'une famille divisée par l'infamie de ses membres, les conseils perfides *d'amies* dépravées et les privations de toute sorte qu'impose à la femme un ordre de choses qui ne lui laisse que deux moyens d'existence : l'esclavage ou la prostitution; enfin, la tactique sempiternelle du vice contre la vertu, la vengeance du mal contre le bien, et le dégoût d'une existence avilie par les mépris et les calomnies : tels sont les degrés qui conduisent les femmes à la prison, au bagne et à l'échafaud (1) !

En sortant de prison, elle était méconnaissable... Laide, vieillie, jaunie, elle n'avait plus aucun des bons sentiments qu'elle avait

(1) C'est ici l'opinion de madame Antoine que nous exprimons et non la nôtre. — Il ne faut pas rendre un auteur responsable de tout ce que disent les personnages de son œuvre. « Chacun pour soi, Dieu pour tous. »

nourris si longtemps. — Elle était encore forte et résolue ; mais forte contre les illusions et résolue à tirer vengeance de tout ce qu'elle avait souffert jusque-là.

Une seule corde vibrait encore en elle, c'était son amour profond, son idolâtrie, disons le mot, pour le petit Anatole, son fils, qui lui sauta au cou en la revoyant après cette longue séparation en lui criant : « Oh ! les méchants ! Je te vengerai, va ! »

Toute la ville redoubla de mépris pour elle, et d'insolence naturellement... elle fut obligée de vendre son fonds. Le vide s'était complétement fait autour d'elle. Elle s'en consolait en embrassant son fils et en se préparant, par une liquidation prudemment menée, les moyens de quitter un pays où elle n'avait plus rien à espérer comme ouvrière ou comme patronne. Mais, un jour, Anatole revint en pleurant de l'école. Ses petits camarades l'avaient roué de coups en le traitant de fils de voleuse et de meurtrière ! Cette fois la coupe déborda. On avait touché à son fils ! La lionne poussa un rugissement et, s'enfermant dans sa tanière, elle fit un retour complet sur elle-même et toute sa vie lui revint en mémoire. Elle fit sa confession générale et se donna

une absolution complète. En effet, madame Antoine arrivée à trente ans, n'ayant jamais eu d'amant, ayant toujours été laborieuse, honnête et bonne, se voyait, par la force des choses, honnie, méprisée, calomniée, reniée, rejetée de sa famille, trahie par sa meilleure amie, ayant été abandonnée, volée par l'homme à qui elle avait voulu consacrer toute sa vie ! Et son fils, son Anatole, que l'on rendait responsable d'une faute commise dans un accès de folie et que l'on maltraitait publiquement ! Ce dernier coup la transforma. Elle avait vu se tourner contre elle toutes ses qualités, toutes ses vertus, tous ses élans ; et chez les autres, les vices les plus avoués, les infamies les plus claires, l'improbité flagrante, la méchanceté et l'inconduite, honorés, salués, aimés, respectés et craints ! Un profond dégoût s'empara d'elle. Une rage sauvage, féroce, d'autant plus indomptable qu'elle avait été plus longtemps concentrée, remplaça sa placidité habituelle. Malheureusement pour elle, elle n'était plus *religieuse :* le prêtre qu'elle avait choisi d'abord pour confident, l'avait désorientée au lieu de la persuader ; elle ne croyait plus guère, pour ne pas dire plus du tout, à une vie de compensation ! Elle



n'avait pas ce consolant refuge des âmes brisées qu'on appelle la foi. — Elle n'avait plus de cœur que pour son fils, elle n'avait pas de sens et elle se fit une philosophie à elle sur des bases inspirées par la haine et le mépris de tout ce qui était convenances sociales ou principes reçus. — Mon corps est mort, dit-elle; tant mieux! Je vais m'appliquer à tuer mon âme, si tant est qu'il m'en reste encore une parcelle, — amour, probité, dévouement, tendresse, compassion... voilà ce qui devrait vous régir, gens du siècle présent! Et je n'ai vu réussir que la méchanceté, la perfidie, le vice, le vol et l'improbité! Il n'y a pas de vertu, il y a du savoir-faire. Il n'y a pas de conscience, il n'y a que de l'intelligence... Oui l'intelligence seule ici-bas sert à quelque chose. Approuvez donc l'intelligence. Toi, mon Anatole, toi seul profiteras des bénéfices de mon expérience... Tu seras mon louveteau... cher petit! on t'a maltraité ; tu les battras à ton tour, tous ces lâches qui ont osé toucher à mon trésor. — On m'a humiliée, décriée, calomniée; j'humilierai les autres! On a dit que j'étais une meurtrière, une fille perdue, une infâme! Je perdrai vos fils, entendez-vous, misérables! J'apprendrai le vol, le meurtre et

la honte à vos fils, je déshonorerai vos femmes, je ruinerai vos maris! C'est décidé! J'ai trouvé ma nouvelle profession... Je la choisis infâme pour vous humilier davantage; elle est ignoble, donc je réussirai, je ferai fortune, et Anatole, stylé par moi, finira par écraser tous ceux qui ont osé insulter sa mère et l'insulter en même temps!

Madame Antoine mit à exécution son projet... Elle voulait faire le mal, et vivre du *mal*, puisqu'elle n'avait pu parvenir à vivre du *bien*... elle avait donc choisi l'état le plus propre à ses desseins; si elle avait été homme elle aurait pris la profession de bourreau!

Après avoir vendu son fonds 4,000 francs, elle émigra à Paris et se plaça, en fournissant mille francs comme apport, chez une des marchandes à la toilette les plus connues du quartier Bréda... Au bout de six mois elle savait *son métier*, comme elle le disait, et avec les débris de ses économies, elle *fonda* l'établissement que nous lui connaissons. Là, cette femme à l'intelligence supérieure, mais faussée par un parti pris de haine sans rémission pour tout ce qui n'était pas elle ou son fils, put réaliser ses projets de fortune et de vengeance. Rendant beaucoup de services à la po-

lice, elle put librement exercer ses deux véritables professions de procureuse et d'usurière, dont son titre de marchande à la toilette n'était que le paravant.

Quels services pouvait-elle rendre à la police? nous demanderont quelques lecteurs.

Voici notre réponse.

Il existe à Paris une quantité innombrable de maisons de jeu clandestines où vont s'engouffrer des sommes immenses, que d'adroits escrocs savent faire passer des poches de naïfs *pigeons* voyageurs dans leurs goussets de Danaïdes, toujours prêts à absorber l'or de l'*étranger!*

Or, lorsqu'on opère une descente dans un de ces salons prohibés, les enjeux, c'est-à-dire tout ce qui se trouve sur la table ou au chandelier, de billets de banque, d'or ou d'argent, tout cela est confisqué, et l'officier de paix chargé de l'opération reçoit, comme prime, la moitié nette de la somme saisie! Joli bénéfice, n'est-ce pas? Tel officier de paix que nous pourrions nommer, entré à la préfecture de police avec 1,200 francs d'appointements, a aujourd'hui quatre maisons à Paris, une autre à la campagne!

Eh bien, madame Antoine, aidée par les

lorettes à qui elle faisait quelques crédits intéressés, tenait la Préfecture de police au courant, non pas des maisons où l'on jouait... mais des *jours* et de *l'heure* auxquels une descente inopinée pouvait faire *saisir* la plus forte somme !

On comprendra que c'étaient de grands titres à la bienveillance ou du moins à une certaine tolérance de l'administration ! Une femme qui fait entrer quelque chose comme 10,000 francs par mois dans une caisse... peut se permettre bien des choses ! Et madame Antoine usait largement de la permission. C'était avec passion qu'elle exerçait son honteux trafic. C'était aussi avec bonheur qu'elle aidait à la perte des plus nobles et des plus grandes. Plus d'une duchesse, plus d'une marquise se sont vendues chez elle ! Une de ces aventures échoua et elle en fut désolée... Voici l'histoire en quelques lignes :

Un jour, une jeune femme qui avait eu la faiblesse de contracter chez Marthe une de ces dettes que les maris doivent ignorer quand ils n'ont que de minces appointements, était sur le point de céder au démon tentateur... Un ami du mari était le complice de cette comédie toujours la même, toujours triste et cependant

si souvent jouée sur l'ignoble scène de tous les mondes. Un hasard providentiel sauva l'imprudente des griffes de madame Antoine.

Le mari surprit le secret de sa femme dans une nuit d'amour... une nuit où, cherchant à s'étourdir, la jeune femme avait résolu de faire ses adieux au véritable amour!... Mais au milieu des doux baisers échangés comme à l'heureux temps de la lune de miel, le cœur parla plus haut que l'intérêt...La conscience réveillée, au souvenir des jours heureux du passé, ne put garder le silence, et, tombant aux genoux de son mari, elle avoua sa faute en fondant en larmes...

Elle dit tout, sans restriction... et le mari touché, pardonna à la belle éplorée dont les yeux langoureusement fixés sur les siens brillaient d'un éclat humide et dont le visage un peu pâli, mais plein de séduction, resplendissait au milieu d'une forêt de cheveux noirs dénoués et flottant au caprice de sa pose voluptueuse.

Le mari paya, souffleta l'ami qui déclara l'honneur satisfait! L'affaire était manquée!

C'était encore pour madame Antoine une joie ineffable que d'indiquer à un jeune provincial, nouvellement débarqué, la maison de jeu où le

soir même, les 20 ou 30,000 francs qu'il apportait à Paris seraient engloutis. Elle devinait, avec un instinct méphistophélétique, que cet argent n'était pas tout au jeune novice, que ces fonds devaient être placés dans quelque entreprise au nom du père ou des amis de l'imprudent coureur d'aventures, et elle en riait, car elle se trouvait ainsi la cause première de deux vols et de deux infamies... Que dis-je, de deux? — Le soir même, prévenu par elle, l'officier de paix des jeux se présentait inopinément dans *l'honorable* salon où se pratiquaient chaque jour le *chemin le fer,* le *baccarat,* le *lansquenet* et toutes les machines à ruine qui font les délices des Grecs de Paris..

Et les Grecs les plus grecs ne viennent pas dAthènes !

Malheureux pigeons, a dit Méry à l'Odéon ; heureux grecs, mais plus heureux encore *délateurs!* — Les 30,000 francs et les mises des joueurs et des joueuses furent confiqués sans plus d'explications... Le jeune homme s'est tué ! — Mais madame Antoine ne s'occupait pas de ces menus détails.

Quand elle vantait, à de petites ouvrières ou à de jeunes domestiques sans place, les avantages de la vie accidentée de la femme en

tretenue, elle avait des accès d'éloquence digne d'une meilleure cause...

— Voyez, leur disait-elle, la plupart des ouvrières... Quelle est leur vie! le travail, la peine et jamais de plaisir! Elles se marient, à qui? à des ouvriers comme elles qui leur font un enfant tous les ans et les battent quand ils sont ivres. Jolie perspective! Tant qu'à avoir un homme, autant en prendre un gentil, riche et généreux! Vous me direz: les ouvrières s'amusent à leur manière, elles ont la crèmerie tous les jours, le bal le dimanche et le lundi chez Favié ou chez Desnoyers... Brillants plaisirs! Au lieu de la crèmerie je vous aurai la Maison-d'Or, Vachette, le café Anglais, Bonvallet, Madrid, etc.; au lieu de Favié et de Desnoyers, ces bals ignobles à 50 centimes l'entrée, je vous offre Mabille l'été, Markowski, Cellarius, et l'Opéra l'hiver... Bade et son Cursaal, les bals du Jockey club l'été; au lieu de Montparnasse, de Batignolles, de Bobino ou du Petit-Lazary, je vous donne une loge aux Bouffes, aux Variétés, au Gymnase, au Palais-Royal. Au lieu de vos cheveux châtains qui ne seront jamais assez longs, je vous offre des filets garnis de chignons touffus... de la poudre d'or pour les blondes, d'argent pour

les brunes... Au lieu de *l'ordinaire,* des œufs sur le plat et de *la salade pour un* des gargottes, vous aurez la truffe à la serviette, les aspics de faisans en mayonnaise et les puddings d'ananas; le petit blanc à 16 sous le litre sera remplacé par le marsala, le johannisberg, le château-laffitte, le crémant impérial et mille autres. Le petit noir de trois sous cédera le pas au fin moka du Gourmet, au petit verre d'anisette surfine, de liqueur d'amour couleur rosée ou de cognac de vingt ans... Plus de bonnets, de socques, de châles impossibles, d'engelures et de nez rouge l'hiver... Une bonne petite voiture matelassée avec des boules d'eau chaudes sous de jolis petits pieds chaussés de bottes à la Souvarow... Plus de bas bleus, ou de coton écru; jolis maillots de soie couleur chair... Bon manchon... Et puisqu'il faut toujours avoir un amant ou un mari... autant vaut-il prendre les riches que les pauvres! Que celles qui veulent des maris se sauvent... je ne tiens pas ce genre-là... mais que celles qui consentent à prendre un amant, — *une connaissance* comme disent MM. les militaires, — un *sentiment,* comme disent les perruquiers... que celles-là lèvent la main. Je me charge de leur avenir... Une fois casée, une

femme peut être heureuse si elle veut... les hommes sont tous des imbéciles ; il ne s'agit que de savoir les prendre. C'est la rage de changer qui perd les grisettes... Sur cent, il n'y en a pas moins de 80 qui ont trouvé deux ou trois fois l'occasion de faire leur fortune. Si elles l'ont *ratée*... c'est leur faute... ça n'est pas la mienne. Moi je vous mets *le pain* à la main... arrangez-vous, je ne réponds pas de la casse... Veillez à vos bibelots... vous serez heureuses et bien vues partout dans votre monde, si vous voulez ! — Et vous pourrez vous payer un ou deux amants de cœur, qui croqueront l'argent de ces messieurs avec vous dans le *silence du mystère !*

Quelquefois elle parvenait à faire épouser une lorette à un jeune homme de famille !... Plus la famille était respectable, plus elle était dans la consternation, et plus aussi jouissait madame Antoine... On rougissait, on pleurait de honte dans une noble maison.

— Tant mieux ! disait-elle...Oh ! ces êtres-là, je les voudrais tous sur la paille... J'ai été honnête, moi ! qu'est-ce que ça m'a rapporté? — Il n'y a pas d'honnêtes gens, il n'y a que des dupes et des fripons. — Tant pis pour les

dupes...ELLES PAYENT POUR LES AUTRES ! Affreuse philosophie des cœurs faussés par la misère et par l'injustice.

Telles étaient les épouvantables théories de madame Antoine. Théories d'autant plus dangereuses dans sa bouche, qu'elle possédait le don de convaincre ses auditeurs, car elle apportait elle-même une réelle conviction à tout ce qu'elle disait dans ce sens.

Elle croyait fermement que la vertu est vouée à la raillerie, au malheur et à la pauvreté... Pour elle, la prostitution dans le mariage était la même que celle des filles des rues. Seulement, disait-elle, ces prostituées *de la haute... les lorettes en pied,* s'amuseront toujours cent fois plus que ne s'amuseront jamais la cuisinière qui s'est fait épouser par un vieil idiot... millionnaire ou la jeune vierge qu'on a vendue à quelque satyre capitaliste.

Elle avait, à quarante ans, la même soif de vengeance que dix ans auparavant... A cela près, qu'ayant beaucoup pratiqué, elle avait acquis une grande habileté dans son épouvantable trafic. Elle savait attendre le moment précis d'une crise ou d'une faiblesse et elle en profitait sans scrupules. Un jour une ouvrière de la maison Christophe, qui avait entendu

parler d'elle... vint lui acheter une petite robe d'occasion en gaz de Chambéry, ce luxe des grisettes de tous pays... Madame Antoine la lui *passa* à 8 francs, et lui parla d'un dîner friand à Enghien, après une partie de bateau sur le lac.

« J'en serai, ma petite, ajouta-t-elle... Vous n'avez donc rien à craindre.

— Merci, dit l'ouvrière en emportant sa robe, je ne dîne pas comme ça à Enghien...

Une fois partie, un des habitués de madame Antoine lui dit en riant :

— En voilà une que vous n'attraperez pas.

— Allons donc, je connais ça... elle est venue tâter le terrain... aujourd'hui une robe... dans huit jours un petit chapeau... je l'attends à la montre *avec la chaîne*. La montre et la chaîne ! il n'y a pas de vertu de polisseuse qui résiste à cet argument. J'en ai placé plus de cinq cents comme ça !

Nous ne pouvons pas suivre madame Antoine dans toutes les phases de son abominable trafic. Elle y apportait une ardeur *convaincue*. Elle se vengeait à la manière des sauvages, et, ne pouvant pas boire le sang de ceux qu'elle appelait ses ennemis, dans leurs propres crânes, elle se grisait de leurs hontes, de leurs

désespoirs, de leurs fautes, de leurs faiblesses, de leurs infamies, dans sa petite arrière-boutique, en vidant une tasse de café avec cet Anatole, que nous avons connu enfant et qui maintenant... mais vous en savez autant que nous à ce sujet.

Cette femme, devenue le génie du mal, avait semé sur ses pas tous les malheurs qui peuvent affliger l'humanité. Elle était venue à bout de déshonorer des femmes jusque-là irréprochables... et elle avait été heureuse... heureuse jusqu'au moment fatal où elle perdit d'un seul coup tout courage et toute énergie.

VII

Les remords tardifs.

Madame Antoine avait élevé Anatole dans ses principes, et nous avons vu comment elle avait réussi à faire de cet homme un monstre à double face.

— Il fera fortune, disait-elle... il est dans la bonne voie!...

Et en empilant ses écus, elle murmurait souvent :

— Voilà de l'or bien gagné!... et qui est-ce qui a payé tout cela? Le vice et la délation! Si j'étais restée honnête femme, je serais peut-être morte à l'hôpital, ou bien l'on m'aurait accusée de quelques vols et condamnée à la prison! Anatole serait quelque chose comme Fanfan, l'ouvrier de Baldy! Au lieu de cela...

je fais un métier ignoble, il se joue de tout le monde ou raille Dieu et les hommes... Comme deux araignées nous tendons nos toiles chacun de notre côté ; et nous récolterons plus tard le prix de toutes ces infamies... Va ! nous serons riches et honorés, parce que nous aurons ri des préjugés vulgaires. Nous serons riches et honorés, parce que nous sommes méchants et fourbes. Tartuffe est un imbécile, il s'est laissé prendre ! Nous sommes plus malins que ça !

Voilà ce que pensait cette femme autrefois... Et maintenant, à genoux près du cadavre de ce fils qu'elle avait tant aimé, elle se frappe la poitrine et pleure son aveuglement. A ce lit funèbre elle s'avoue vaincue... Le mal a produit le mal ! son fils est mort misérablement assassiné par un être aussi infâme que lui ! Quelles réflexions amères succèdent à sa première douleur... Quel retour subit vers ses premières aspirations... Ah! vaudrait cent fois mieux, sans doute, souffrir encore les humiliations qu'elle éprouva jadis quand, laborieuse ouvrière, à défaut du bonheur, elle avait la conscience de son honnêteté et de sa loyauté. Mieux valait une fois encore qu'Anatole eût été pareil à Fanfan ! Il ne serait pas

mort... en maudissant sa mère, peut-être ! car si son nom avait été le dernier que son fils eût prononcé, quel sens fallait-il donner à cette suprême invocation. « Oh ! ma mère !.. » avait-il dit... que signifiait ce dernier cri du mourant?.. cela voulait-il dire : Oh ! ma mère, je t'aime, ou bien : je te maudis ! Au moment où l'âme s'échappe du corps, toute la vie apparaît d'un seul coup aux yeux de celui qui va expirer. Peut-être Anatole, avant de mourir, avait-il eu un avertissement céleste, peut-être avait-il entrevu l'horreur de son passé et compris que la mort qui le frappait était la conséquence de la criminelle éducation qu'il avait reçue de madame Antoine. En ce cas, c'était un cri de malédiction qu'il avait jeté et non un élan suprême d'espérance et d'amour ! Toutes ces pensées torturaient le cœur de madame Antoine, et si indigne qu'elle fût de pitié, nous ne pouvons nous empêcher de la plaindre, toute méprisable qu'elle fût devenue. Le monde et l'amour maternel avaient ensuite causé tout le mal. C'est en voyant que la malveillance universelle et imméritée qui l'entourait rejaillissait sur son enfant, que cette malheureuse créature avait formé le projet de se venger, en faisant le mal sans rémission,

sans pitié, de tous les tourments dont on l'avait abreuvée en échange de sa loyauté et de sa vertu. C'était sur une petite tête épouvantée, sur un visage enfantin, meurtri des coups que lui avaient portés ses camarades en l'appelant : *Fils de voleuse !* qu'elle avait juré une haine implacable au monde qui n'avait eu pour elle que des insultes et des mépris !

Si jusqu'au bout elle avait triomphé, si ses plans se fussent réalisés et que nous eussions vu la Cerisaie et madame Antoine arrivés tous les deux au bout de leurs désirs... nous n'aurions eu que des paroles de réprobation et de dégoût. Mais à présent que tout l'échafaudage de leur ambition est écroulé, que la mort est venue arrêter court les projets des deux complices, nous n'avons plus la force de jeter la pierre à la revendeuse à la toilette. Nous ne voyons plus en elle la procureuse et la stipendiée de la rue de Jérusalem, nous ne considérons plus qu'une mère qui pleure auprès du cadavre de son fils et qui s'accuse de sa mort, en se meurtrissant la poitrine et en s'arrachant les cheveux.

Que va-t-elle devenir?

Cette femme hier si vigoureuse encore, si alerte, n'est déjà plus que l'ombre d'elle-même. Aussi pâle que son fils, ses yeux se sont

subitement cerclés d'une auréole noire et ses joues se sont creusées. Elle ne se tient plus droite comme jadis... sa taille est penchée, son dos voûté et ses mains tremblantes, qui ne peuvent se détacher du cadavre de son fils, ont la couleur de la cire. Tout ce qui lui restait de force a disparu. Ce n'est plus la femme de cinquante-cinq ans, qui semblait défier la vieillesse... c'est la vieillesse elle-même, la vieillesse décrépite... Sa santé, sa force, sa vie, en un mot, tout était dans Anatole, et sa mort lui enlève d'un seul coup tout ce qui soutenait encore son existence! Elle est là comme une idiote. Madame Baldy et Antoinette veulent l'arracher au spectacle douloureux de ce corps sans mouvement... Elles lui parlent; mais elle ne répond pas... Du reste, depuis l'entrée d'Antoinette elle ne pleure plus... l'apparition d'étrangers dans une situation si poignante, a bouleversé cette pauvre tête... Antoinette s'est mise à genoux et récite un *De profundis*... Madame Baldy fait respirer des sels à madame Antoine, et lui frotte les tempes avec du vinaigre... Rien n'y fait... Statue de l'hébétement, elle reste debout, la main d'Anatole dans la sienne, les yeux rivés sur son visage, insensible à toute chose extérieure. La nuit

est venue peu à peu... et elle est toujours dans la même position... On la croirait morte également, si l'on n'entendait sa poitrine râler... Madame Baldy a renoncé à l'entraîner loin du lit funèbre... Antoinette se tient serrée contre sa mère... Toutes deux ont peur... Un silence effrayant, troublé seulement par la respiration pénible de la mère, règne dans la chambre, que l'obscurité envahit peu à peu... Le froid tombe sur les épaules comme un manteau de marbre... L'atmosphère est *moite* et répand une odeur de caveau... cela sent déjà la mort dans la maison... Madame Baldy et sa fille gagnent lentement la porte... Marthe ne s'en aperçoit pas.

Une fois dehors, les deux femmes respirent plus librement. Leur première idée est de prévenir un médecin; mais déjà un commissaire de police s'avance, car on a vu apporter le corps dans la maison, et il vient procéder à l'autopsie. Une église se présente, Antoinette et sa mère s'agenouillent dans le chœur et adressent au ciel une pieuse et fervente prière pour l'âme du malheureux qui a succombé dans le duel de la matinée.

— Allons dîner, ma fille, dit madame Baldy... ce soir nous retournerons chez madame

Antoine... elle aura peut-être repris connaissance et nous tâcherons de lui faire prendre un peu de nourriture.

Cependant le commissaire de police et le médecin accomplissent leur devoir... Anatole est mort, bien mort, d'une balle en pleine poitrine... mais son identité n'est pas établie, car il n'avait dans ses vêtements aucun papier de nature à le faire reconnaître. Ils interrogent madame Antoine pour avoir des détails sur l'*accident;* mais la mère d'Anatole ne les entend pas plus qu'elle n'a entendu les consolations des dames Baldy...

— Il faut faire transporter ce cadavre à la Morgue... dit le commissaire de police...

Le mot de Morgue fait tressaillir madame Antoine ; mais ce n'est qu'un éclair... elle étend la main sur le cadavre et murmure automatiquement ces deux mots :

— Mon fils !

Le commissaire et le médecin se regardent surpris... Ils connaissent l'un et l'autre madame Antoine ; mais ils ne lui avaient jamais soupçonné un enfant... Néanmoins, il n'y a pas à douter, la voix de Marthe, voix sèche et rauque, est trop nette, trop affirmative pour

qu'on puisse douter de la sincérité de ses paroles.

— En tout cas, dit le médecin, il n'y a aucun inconvénient à laisser les choses ainsi, jusqu'à demain.

— Soit, dit le commissaire, attendons à demain matin pour les recherches... Ce doit être un duel... Je vais tâcher de faire retrouver le fiacre qui a amené le corps... Vous viendrez avec moi, docteur, s'ils se sont battus hors Paris.

— Avec plaisir... une *vacation* est toujours bonne à prendre.

— Une et même plusieurs *vacations*, mon petit père!... répond en riant le commissaire.

Et ils disparaissent.

Mais le lendemain rien n'était changé dans la situation de madame Antoine; toujours immobile, elle n'avait pas quitté la main de son fils. Un prêtre lisait les prières des morts et quatre cierges brûlaient aux quatre coins du lit... Quand il fallut ensevelir le corps, elle se laissa détacher la main du cadavre et ne manifesta aucune émotion; mais quand arriva le moment où on le coucha dans la bière et où le croquemort referma le couvercle de la si-

nistre boîte... madame Antoine poussa un cri horrible. Elle se précipita furieuse sur l'homme qui devait enfoncer les clous du cercueil, lui arracha son marteau et, à genoux, la main sur le drap mortuaire, le marteau levé, elle murmura : — Non ! non ! je vais le défendre... Ils l'ont enseveli vivant... malheur !

Tout en respectant sa douleur, on fut obligé d'employer la violence pour terminer l'opération funèbre. Mais des cris sans nom, des hurlements insensés, accompagnèrent le sinistre bruit du marteau... Il fallut l'emmener... et six hommes vigoureux ne parvinrent pas sans peine à la maintenir dans une chambre voisine. Là, elle se calma peu à peu, et quand le corbillard se mit en marche, elle s'élança à la fenêtre et, le saluant d'un éclat de rire, elle dit familièrement à l'un des hommes préposés à sa garde :

— Vois-tu, Titi, un de perdu, dix de retrouvés ! Faut pas que ça te désole, je te trouverai mieux que ça !

Elle était folle.

. . . .

A la suite d'une enquête, Loustal, Ducoudray, Tourtille et les deux autres témoins fu-

rent cités en police correctionnelle... Ducoudray fut condamné à trois mois de prison, Loustal, Tourtille et les autres en furent quittes chacun pour 100 francs d'amende.

VIII

Encore une tentative.

Fanfan est à Mostaganem; Gabriel et Charles parcourent l'Algérie à la poursuite de madame de Winzelles, mais à la manière des demoiselles d'un dévidoir, arrivant toujours le lendemain ou le surlendemain du départ de nos voyageuses intrépides.

Pendant ce temps les quinze jours se sont écoulés. Pierre a calculé son temps de manière qu'une lettre qu'il a préparée arrive à partir le lendemain même de l'échéance, et la lettre en effet est remise le matin où commence le septième mois de la convention stipulée chez Tonnellier... Ce jour devait être marqué par plusieurs événements qui serviront de jalons à notre histoire. Ainsi, à pareil jour, le

vicomte de Chatenay était présenté par Loustal à la famille Daguet et dansait pour la première fois avec la charmante Eméla, pendant que tout en minaudant, le prince de Libstein glissait un billet dans la main de la Mexicaine, qui le cachait dans son corsage en murmurant un « imprudent! » qui n'avait rien de bien effrayant.

Le même jour encore, Othon du Triquet se présentait chez la Baldy et était reçue par Quoniam qui, seul cette fois, était en train de poser un grand tableau nouvellement acheté par madame Baldy, lequel représentait le Christ aux Oliviers, copie peu réussie du fameux tableau de Saint-Roch. Il était seul à la maison, les Baldy dînant chez le petit père Courtois et la bonne étant allée se divertir avec une de ses amies au *Salon de Mars* de la barrière de l'Ecole, où les pantalons garance et les bottes à éperons sont toujours en majorité. On lui avait fait la leçon au cas où Othon viendrait à la maison, et Quoniam avait ses phrases toutes prêtes. Quand la petite Dutriquet lui demanda des nouvelles de sa maîtresse :

— Madame est sortie, dit-il.

— Ah! ah! Elle est au sermon... bien, je vais attendre...

— C'est inutile. Ces dames ne rentreront pas ce soir.

— Comment? Tu es fou, mon ami. Elles découchent.

— Huit ou dix fois par semaine, ma chère petite dame... — ajouta gracieusement Quoniam.

— Voyons, vous plaisantez...

— Non, madame, vous voyez que je cloue ce portrait pour embellir cet appartement qu'ils ont loué à la princesse Tige-de-Bottaskof qui arrive ce soir entre chien et loup... Si vous en doutez, voilà un petit mot pour vous...C'est bien vous qui êtes mademoiselle Gothon Forniquet?

— Othon du Triquet, mon ami... voyons, donnez-moi ce mot.

Et elle lut à demi-voix le petit billet suivant :

« Mesdames Baldy regrettent de ne plus pou-
« voir dorénavant cultiver la connaissance de
« madame Othon du Triquet... mais elles ont
« pris le parti de se retirer d'un *certain* monde
« où elles ne se sentent pas à leur place...
« M. Roger qu'elles avaient chargé de cette
« commission étant parti à l'improviste, elles

« prient madame du Triquet de croire à leurs « regrets et à leur considération. »

— Bon! dit philosophiquement du Triquet, elles ont eu vent de ma liaison avec ce petit imbécile. C'est un congé! Bah! des bégueules!

— Dites donc, madame Margoton, est-ce que c'est pas M. Arthur des Folies, avec qui vous buviez de la bière l'autre soir au fond du jardin de la Reine-Blanche?

— Justement. Vous le connaissez?... n'est-ce pas qu'il joue bien les amoureux?

— Madame doit juger ça mieux que moi, riposta galamment Quoniam.

— Pas mal, petit bonhomme... C'est qu'il serait très-gentil s'il était débarbouillé. Adieu...

— Il n'y a pas de réponse.

— Si, tu diras à tes Baldy que *je m'en bats l'œil*.

— Oh! on voit que madame *fait dans le théâtre*, elle parle déjà comme une *funamb!*

— Vous aimez le théâtre, mon garçon?...

— C'est-à-dire que j'en raffole, et Bellotte donc!

— Eh! bien, j'ai justement deux entrées pour les Folies ce soir, les voulez-vous?

— Gratis?

— Est-il bête ! seulement, vous savez, vous n'abîmerez pas Arthur.

— Soyez tranquille, j'applaudirai.

— Et mademoiselle Bellotte aussi, j'espère!

— Je réponds d'elle... Avec un chausson aux prunaux, je lui ferais applaudir le grand Turc...

— Alors, au revoir.

Othon descendit en chantant, tandis que Quoniam exécutait deux ou trois sauts de carpe en signe de réjouissance.

De son côté Georges-Napoléon Sainte-Hélène faisait publier ses bans à Paris en même temps que Roger remportait à Lyon un succès sans conteste dans l'*Honneur et l'argent;* ce qui lui valut un baiser de Cécile.

— Je veux te le rendre, au moins, dit Roger.

— Si tu restes huit jours sans boire d'absinthe et sans toucher une carte, tu me le rendras deux fois.

— C'est dit.

Le fait est que Roger faisait des progrès réels et commençait déjà à perdre les anciennes habitudes d'estaminet qu'il avait contractées, quand il était en si *doux servage* chez Othon,

Dans un petit appartement de la rue Cadet, Titi, couchée, toussait à pierre fendre. Elle était en tête-à-tête avec une vieille bonne femme, garde-malade de son état, qui lui tirait les cartes.

—Toujours pas d'argent, murmura la vieille. Avez-vous écrit à votre Anglais?

— Oui, mais il ne m'a pas répondu... Dieu, que je souffre! passe-moi de la tisane.

— Tenez, c'est du tilleul. J'y ai mis une goutte de rhum, ça réchauffe. — Bon... l'as de pique et le huit de trèfle, fameux! Encore une cuillerée de rhum... allez donc!

— Oui, mais ça fait tousser. Qu'est-ce qu'il a donc dit que j'ai, le médecin?...

— Des bêtises! des *permonies*, des *purénies*, un tas de choses sans queue ni tête; vous avez un peu *nocé* ce temps-ci, v'là tout! Si on les écoutait! moi d'abord, ils disent que j'ai z'une inflammation générale : est-ce que ça m'empêche de boire ma petite goutte tous les matins... Ah! ça m'y fait penser; j'ai pus l'sou.

— Moi non plus. Tiens, prends cette bague, va la *ficher* au clou. C'est bête ces hommes! sitôt que vous êtes malades, ils vous plantent là!

— Dame, ces monsieurs sont justes... C'est pas amusant pour eux une femme malade.

— C'est vrai, dit Titi ; s'ils envoyaient de l'argent au moins !

— Ouiche ! ils sont passés ces temps-là, aujourd'hui quand on ne peut plus travailler, on vous lâche d'un cran.

— Va chez ma tante... Ah ! tu nous rapporteras de la galantine, une salade : il y a du vin.

— Du vin ! merci... eh ben, et cette nuit donc.

— J'ai bu du vin, cette nuit, moi !

— Pas vous, moi ! quand on ne ferme pas l'œil...

— Oui, joliment, tu as ronflé tout le temps comme Joseph Kelm, quand il se mouche dans Francboisy.

— J'vas apporter deux litres à 16...

— Oui, tiens, une idée... apporte de la canelle et du sucre, nous ferons un bichoff.

— Ça va, je prendrai trois litres alors, parce qu'au feu le vin, ça s'évapore comme de *l'arcani vonlatil.*

— Que je m'embête donc toute seule, dit Titi, la vieille une fois descendue, c'est que personne ne vient me voir... ni Pervenche, ni Bouche d'Acier. Ah ! bon, quand elles seront

malades, c'est moi que je te leur dirai des *cascades !*

Ainsi parle Titi, et, dans la rue Lamartine, courbée sur son aiguille, qui fait plus de cinq cents tours à la minute, sa sœur la Bise chantonne tout doucement :

C'est l'amour qui dore
D'un reflet joyeux
Le cœur jeune encore...

— Oui, l'amour ! dit la Bise en s'interrompant, j'ai bien le temps de penser à l'amour... Et papa qui ne rentre pas, ah ! c'est samedi... pourvu qu'il n'ait pas trop *écorné* sa semaine, Pierre n'a rien envoyé ce mois-ci, pauvre garçon ! C'est aujourd'hui qu'Antoinette finit *son temps*, comme elle dit. Est-il heureux ce monsieur Fanfan de courir le monde comme ça, il aurait bien dû m'emmener. Bon ! que je suis bête ! comme si une jeunesse pouvait... à moins d'être sa femme... mais il ne pense pas à se marier puisqu'il se fait soldat. C'est drôle, depuis la comédie de M. Roger, je pense plus à lui que d'habitude... m'en a-t-il bourré de ce chocolat.

C'est l'amour qui dore
D'un reflet joyeux, etc.

. . . .

— Babet, il manque un verre.

— Monsieur Courtois, il ne manque rien ; si au lieu de manger votre ongle, vous preniez des lunettes vous verriez bien qu'il y a le compte... d'abord votre timbale, ça fait un ; un verre ici à votre droite pour mademoiselle Antoinette, ça fait deux ; un à gauche pour madame Baldy, ça fait trois ; un autre en face pour M. Baldy, ça fait quatre.

— Je te dis qu'il manque un verre.

— Je vous dis que non.

— Babet, ne m'agace pas ; il manque un verre et un couvert : j'attends encore quelqu'un,

— Eh ! bon, voilà comme vous êtes, vous ! Vous me dites toujours ça au dernier moment. C'est une horreur. Il n'y aura pas assez et je n'ai acheté que pour nous cinq !... Il faut que je refasse un petit pot de crème. Ah ! au fait ! le pot de crème, j'ai l'affaire, je donnerai celui que je m'étais gardé. Mais la salade ! Il n'y aura jamais assez de salade. Cependant, pour une fois, je peux bien m'en passer. On se passe mieux de ça que de pain, mais c'est égal, au moment du dîner ! D'abord, je ne peux pas me mettre à refaire de la cuisine, vous avez voulu que je mette ma robe neuve, et je la tacherais.

— Va, il y aura assez! Tiens, on sonne; ce sont eux, va ouvrir.

En effet, Baldy, sa femme et sa fille font leur entrée dans le petit salon que nous connaissons déjà.

— A table! à table, retardataires! dit le père Courtois. Bonjour, belle enfant! A la bonne heure, voilà des couleurs comme je les aime. Parlez-moi de ça! ah! il y a une grande différence depuis six mois, et je vois que les *pénibles* épreuves ne vous ont point maigrie! A table! à table!

— Mais votre cinquième convive, vous ne l'attendez donc pas?

— Hé! c'est toi, grosse bête.

— Moi... moi! mais vous êtes fou!

— Pas du tout, mes amis sont prévenus et nous boirons à ta santé pour deux raisons. La première, c'est que c'est ta fête, et la seconde, c'est qu'il y a aujourd'hui quinze ans jour pour jour que tu as apporté dans mes nombreux appartements ton petit paquet que je me rappellerai toujours et qui aurait tenu dans mon chapeau.

— Ma fête! quinze ans! Ah! monsieur! monsieur! que je suis contente! Oui, madame Baldy, oui, monsieur Baldy, oui, mademoi-

selle Antoinette, mon paquet aurait tenu dans le chapeau de M. Courtois, et maintenant j'ai trois grandes armoires de linge et de robes.

— A table ! dit Baldy... nous allons dévorer le petit père Courtois.

— Apporte la soupe, Babet, et assieds-toi là, entre Baldy et sa femme. Tenez, mes amis, voilà les trois plus honnêtes têtes que j'ai vues rassemblées depuis bien longtemps.

Quand la première faim fut un peu apaisée et qu'on eut largement bu à la santé de Babet, du père Courtois, des Baldy et de bien d'autres encore, on causa d'affaires!

— Nous avons reçu une lettre de Pierre et nous allons voir ce que nous avons à faire le cas échéant.

— Une lettre de Pierre ! dit Antoinette soudain devenue pâle. — Est-il arrivé quelque chose et pourquoi m'avoir caché cette lettre ?

— Ma petite chatte, dit la mère Baldy, nous avions nos raisons pour cela ; et maintenant que nous voilà en petit comité... nous allons lire cette lettre, la peser, la discuter, et le père Courtois nous donnera son avis.

On voit que madame Baldy avait fêté le vin du docteur ; aussi Antoinette reprit-elle son gracieux enjouement, en entendant l'exclama-

tion du *petit père Courtois* sortir de la bouche de sa mère. Puisqu'on plaisantait, c'est qu'il n'y avait rien de triste à apprendre.

— *Allons! Babet, un peu de complaisance,* chantonnait le docteur. Le café et le cabaret, ça n'est pas tous les jours fête, là... Sucrez donc mieux que ça, chère enfant... Le sucre est l'ami des jolies filles... Là, comme ça, Babet, ma mie, vous m'avez trop mis de rhum, je serai obligé d'ajouter du café. Maintenant nous y sommes, procédons à l'autopsie de la lettre.

IX

Suite du précédent.

Madame Baldy lut lentement, posément, la missive qu'elle avait reçue le matin et dont voici la teneur :

« Ma bonne madame Baldy,

« Je pense que mon ancien patron, que le « meilleur de mes amis, ne se fâchera pas de « ce que ma lettre vous est adressée... Je sais « qu'il reste peu à la maison et que depuis le « départ de Fanfan, la forge lui prend tous « ses instants. C'est de votre fille, de made-« moiselle Antoinette que je veux vous par-« ler... Le jour même que vous recevrez pro-« bablement cette lettre, expire le délai de « six mois que vous lui aviez imposé. Fanfan

« m'a tout raconté... Je crois du fond de mon « âme que votre trésor est en bonnes mains, « dans les vôtres, et que vous êtes son guide « le plus sûr et le plus éclairé. Vous avez eu « de l'ambition pour elle, je comprends cela; « il est tout simple que vous fassiez passer ce « que vous croyez son intérêt avant toute « autre considération... Mais aujourd'hui que « l'épreuve est terminée, je me jette à vos ge- « noux pour vous demander la main de votre « Antoinette. C'est à vous que je la demande, « je n'ai pas le droit de lui écrire avant d'a- « voir eu une réponse de vous, et j'espère « qu'Antoinette ne mettra pas de trop grands « obstacles à mon bonheur. Ce n'est certes « pas la fatuité qui me fait parler ainsi, « vous me connaissez trop, j'espère, pour le « supposer; mais j'aime de toutes les forces « de mon âme, et l'amour rend crédule et « laisse toujours espérer. Je ne suis pas ri- « che, mais j'ai des épaulettes et la croix « d'honneur; l'avenir est à moi, et, de toutes « façons, je me crois sûr d'arriver à me ren- « dre digne d'Antoinette et à assurer notre « existence. Si je reste au service, je puis en- « trer dans l'administration, je suis bien vu « de mes supérieurs, et ma position d'homme

« marié me faciliterait l'obtention d'une
« place à Paris, soit au ministère de la guerre,
« soit à l'intendance, aux états-majors, etc.
« — D'un autre côté, si M. Baldy désirait
« prendre sa retraite, il pourrait me céder la
« forge. Je redeviendrais le Pierre d'autrefois
« et je m'acquitterais en peu de temps envers
« lui. Vous savez que M. Baldy a souvent dit
« que j'étais le meilleur de ses ouvriers : je
« pourrais donc le remplacer au besoin et
« nous vivrions toujours en famille... C'est
« à vous de décider, mon sort est dans vos
« mains... Quel que soit le résultat de vos
« réflexions, répondez-moi le plus vite possi-
« ble... Je meurs d'impatience... Je pars dans
« trois jours, non pas pour une expédi-
« tion, mais pour une reconnaissance... Il
« s'agit d'une route nouvelle à frayer, et
« comme je parle facilement l'arabe, on m'a
« désigné comme chef du détachement qui
« accompagnera les ingénieurs... On va met-
« tre mon bureau arabe en *intérim* pendant
« le temps que durera mon absence... j'ai
« peur qu'elle ne se prolonge au-delà de
« deux mois, terme fixé par les entrepreneurs,
« mais que l'on dépasse presque toujours
« dans de pareilles circonstances... Hélas ! le

« devoir commande, il faut obéir ! Pendant « ces deux ou trois mois ma pensée volera « toujours vers vous ; que je serais heureux « si une lettre me donnait un peu d'espoir ! « Le temps me semblerait moins long et je « supporterais plus facilement cette nouvelle « épreuve, si je pouvais espérer que le bon- « heur m'attend au bout. Permettez-moi donc, « en terminant, de vous embrasser de tout « mon cœur et de vous répéter que vous ne « trouverez jamais un *fils* aussi tendre et aussi « respectueux que moi. Assurez M. Baldy de « mon profond dévouement et mademoiselle « Antoinette de tout mon... mais non, je n'é- « crirai ce mot que quand vous m'y aurez « autorisé... Fanfan, que j'ai vu avant-hier, « me charge de mille compliments pour tout « le monde. Grande nouvelle, il apprend à « lire !

« Agréez, etc. »

La lecture de cette lettre fut écoutée dans le plus profond silence... Antoinette, de temps à autre, portait son mouchoir à ses yeux, le père Baldy lui tenait une main dans les siennes et le petit père Courtois, le coude en l'air, se rongeait l'ongle, tandis que Babet, toute fière

de son importance, se tenait droite comme un poteau et immobile comme un soldat à la parade. Je ne sais quel loustic a dit que « l'immobilité était le plus beau *mouvement* de l'exercice, » aussi Babet était vraiment à peindre.

— Qu'en pensez-vous ? dit madame Baldy en posant la lettre sur la table...

— Dame ! dit le père Baldy, ça me paraît simple comme bonjour... dans trois mois la noce !

— Et toi, Antoinette ?... demanda la mère en la regardant en souriant.

— Moi, dit Antoinette... je suis de l'avis de papa... dans trois mois la noce...

La jeune fille s'était animée pour dire cela... elle était charmante à prononcer ces mots : *dans trois mois la noce!* en imitant la voix de son père.

— Et vous, monsieur Courtois ?...

— Moi ?... mais...

— Parlez, dit madame Baldy... vous savez bien que c'est vous notre bon conseiller... Faut-il oui ou non donner Antoinette à Pierre, et faut-il que celui-ci reste officier ou prenne la forge ?

— A la bonne heure, dit le petit médecin,

vous me mettez à mon aise... La question est de savoir si Pierre restera officier ou reprendra son métier... et je me trouve embarrassé de vous donner mon opinion à ce sujet. S'il reste officier, il faudra vous séparer quelque temps d'Antoinette... on n'obtient pas si facilement d'entrer dans les administrations militaires à Paris... et puis il sait l'arabe, et les bons chefs de bureau arabe sont rares, très-rares... On ne le lâchera pas de si tôt... Il faudra donc qu'Antoinette aille en Afrique, et je ne crois pas que le climat soit bon pour elle.

— Alors, qu'il mette ses épaulettes sous globe et qu'il reprenne son état... Je lui cède ma forge et je me fais bourgeois... ou bien qu'il fasse autre chose, il ne manque pas de métiers dans la ville, si le marteau ne lui plaît plus. Je suis riche, moi!

— Mais vous connaissez Pierre... C'est un noble cœur qui pousse la délicatesse à sa plus extrême limite... Il n'acceptera jamais de ne pas subvenir, lui, à l'existence des siens. Donc, il prendra la forge.

— Qu'il prenne la forge, dit Antoinette, s'il faut qu'il renonce à l'état militaire...

— Qu'il prenne la forge qu'il prenne la

forge! c'est bientôt dit... Savez-vous d'abord si ça lui plaira. Il la prendra, certainement, pour avoir la femme! mais plus tard, s'il se dégoûte du métier... S'il vient à considérer tristement ses épaulettes, sa croix d'honneur, autant de muets témoins de son avancement rapide; il se dira : « Si j'étais resté à mon régiment je serais capitaine, commandant, colonel, général! » et il parcourra avidement le *Moniteur de l'armée*, et Antoinette l'entendra s'écrier : « Bon ! un tel, il vient d'être fait officier de la légion ! ah! si j'avais été là !... » et il pestera tout bas,.. il appellera ses pratiques pékins... Qui sait? il lui prendra peut-être une sorte de nostalgie du régiment... quand on a servi, qu'on a eu un avancement aussi rapide que le sien, on s'en souvient toujours... Les anciens soldats sont comme les vieux comédiens... Ils ont toujours leur passé placé devant les yeux. Ce pauvre Brunet, un vieux comédien que j'ai vu dans ma jeunesse et qui a bien diverti nos pères, il se cachait dans son petit salon, à Fontainebleau... et là, la porte fermée, abrité par deux paravents, il se répétait ses anciens rôles à lui tout seul et il cherchait encore à les perfectionner, quoiqu'il ne lui fût plus possible de remonter sur les planches! J'ai connu un vieux

prévôt d'armes de l'Empire... Il y avait vingt ans qu'il avait pris sa retraite, quand on parvint, à l'occasion du mariage de je ne sais plus quel fils de Louis-Philippe, à le faire décorer... Il était comme un fou ! il avait fait acheter un verre de cristal où était peinte une magnifique croix d'honneur... Il avait fait ajouter sa décoration à son portrait, à son buste de Dieudonné, il embrassait sa croix trois fois par heure et il est mort fou, bien fou, en criant : « Fendez-vous... plus à fond... une... deux... deux appels du pied droit ! » Pierre n'en arrivera pas là et il prendra son mal en patience; mais il souffrira... et qui sait où peut mener le chagrin ? Il négligera sa forge; Antoinette, qu'il adore maintenant, lui apparaîtra plus tard peut-être comme l'obstacle vivant qui a détruit son avenir... Oh ! puisse la chère enfant ne jamais entendre sortir de sa bouche ces mots terribles : « Si je ne m'étais pas marié, pourtant ! » Un coup de poignard fait moins de mal que ces paroles-là !

— Oh ! dit Antoinette en pâlissant, est-il possible de faire de pareilles suppositions, et que vous me faites souffrir avec vos histoires de prévôt et vos journaux militaires !

— Mon enfant, je parle avec l'expérience

d'un homme qui a beaucoup étudié... Je n'ai jamais *joué à l'amour*, mais j'ai assisté à bien des parties engagées sur cet enjeu, et l'on dit que ceux qui regardent jouer les autres sont beaucoup plus forts que les acteurs eux-mêmes... Eh ! bien, c'est désolant à dire, mais je ne crois pas au bonheur réel donné par l'amour.

— Oh ! vous blasphémez, monsieur Courtois, dit vivement Antoinette.

— Non, malheureusement, chère enfant, et la première fois que vos parents sont venus me consulter à ce sujet... c'est moi qui ai conseillé à votre père et à votre mère de chercher à vous détourner de ce qu'on appelle un mariage d'amour.

— Et vous voyez que vous aviez tort, car je crois qu'aujourd'hui j'aime encore plus Pierre qu'il y a six mois.

— Vous dites cela parce que vous n'avez vu qu'un monde absurde, où votre cœur loyal n'ayant rencontré que le mensonge, la vanité et la sécheresse de cœur, n'a pas trouvé place... Mais si vous voyiez le vrai, le grand monde...

— Je le défierais aussi bien que tout autre...

— Ah ! çà, où allons-nous, dit Baldy... Je

croyais que toutes ces machines d'épreuves étaient enclouées, moi, et voilà que la conversation reprend la même tournure qu'il y a six mois... Sommes-nous donc des girouettes... moi, je croyais que tout était fini... Pierre aime toujours Antoinette et elle aime toujours Pierre... c'est fini ! Qu'ils se marient et n'en parlons plus ! Si Pierre veut rester officier, je vends la forge et j'en fonde une autre à Mostaganem, au diable ! qu'est-ce que ça me fait, ou je n'en fonde pas du tout... Que diantre! je ne me mêle pas beaucoup de la maison... Mais j'ai... j'ai, entendez-vous, bon Courtois... vingt-cinq bonnes mille livres de rente au soleil... gagnées honnêtement, qui ne doivent rien à personne, et malgré toutes les fêtes, les noces et les festins des six mois derniers... j'ai, entendez-vous bien... j'ai encore 30,000 francs d'économies sur le velours... Deux ans devant soi... voilà comment je joue... moi ! Et je veux, sac à papier !...

— Ah! si tu jures, mon ami, je ne dis plus rien. Tu es le maître.

Madame Baldy recommençait à prendre la figure pincée qui lui était habituelle avec les étrangers.

— Non, je ne jure pas, Rosalie, mais je crois.

— Tenez, Baldy, tenez, Antoinette, disons tout de suite la vérité, nous avons un petit secret entre nous deux, la mère Baldy et moi.

— Ah, sac à... hannetons ! dit Baldy, tu l'entends, ma fille, ta mère nous trompe et le docteur est son complice : vengeance ! Babet, un verre de ce vieux rhum. Quel est ce secret?

— Parlez, monsieur mon complice, dit la mère Baldy dont les lignes du visage reprenaient peu à peu les teintes *remontantes* de la bonne humeur.

— Oui, parlez, monsieur, reprit Babet, je ne serais pas fâchée, le jour de ma fête, de savoir votre opinion sur l'amour.

— Tiens, au fait, tu pourras nous être utile, Babet. Tu l'as connu, toi, l'amour?

— Ah ! c'est méchant, c'est vilain, monsieur ; vous allez me gâter tout mon plaisir. Je n'ai pas pu connaître l'amour, car j'ai vu son portrait l'autre jour, il avait un petit sac dans le dos, plein d'aiguilles à tricoter et un arc à la main comme les gens des francs-archers, dans mon pays...

— Mais tu m'as pourtant parlé d'un certain boulanger.

— Oh. l'horreur ! il n'avait pas des ailes, celui-là ; je l'ai abandonné pour cause de noirs et de bleus dans le dos, c'étaient ses ailes à lui, et ses flèches étaient en jonc : quel jonc!

— Comment, dit Antoinette, un homme oserait menacer une femme !

— Mademoiselle Antoinette, il ne faut pas penser à ces choses-là ; vous êtes une fille toute mignonne et moi je ne suis qu'une grosse buse. Et puis d'ailleurs le pauvre garçon ne m'a jamais menacée.

— Ah ! je disais aussi.

— Oh non, il tapait tout de suite, sans annoncer les coups.

— Babet, ma mie, vous parlez beaucoup ce soir, pour une femme seule.

— Monsieur l'a dit, ce n'est pas tous les jours fête ! Et puis, on m'a raconté qu'un monsieur qui faisait les comédies les lisait à sa cuisinière ; si elle riait, il était content. Dites votre mystère, nous verrons si ça me fera rire.

— Oui, dites, mon cher Courtois, ajouta Baldy, de quoi s'agit-il ?

— Voici : Antoinette a encore trois mois devant elle, n'est-ce pas?

— Oh ! deux mois, monsieur Courtois, interrompit Antoinette.

— Soit, deux mois, deux mois et demi. Eh bien, nous avons pensé, madame Baldy et moi, à utiliser ces deux mois en lui faisant connaître le *vrai monde !*

— Encore ! je m'en doutais, dit Baldy ; avec toutes ces conventions... On lui a demandé six mois, elle a fait ses six mois, je refuse.

— Et moi, j'accepte, dit tout à coup Antoinette.

— Ah bast ! dit le père.

— Oui, j'accepte. Je ne suis qu'une toute petite fille, mais j'ai mes idées comme tout le monde. Vous m'aimez tous, je le crois?

— Oh ! Antoinette !

— J'en suis sûre, ajouta la charmante enfant en se jetant au cou de sa mère qui avait envie de pleurer ; j'en suis sûre. Et c'est parce que je vous aime aussi de tout mon cœur que je veux tenter encore cette épreuve.

— Je n'y comprends plus rien, dit Baldy.

— Tu vas me comprendre, cher père. Qu'est-ce que vous voulez tous ? mon bonheur ! Maman se dit : « Antoinette sera riche, elle a quelques talents et elle peut trouver un époux qui lui apportera un grand nom et une grande fortune. » Je vous devine et je vous

remercie de vos bonnes intentions à mon égard. Maintenant je vais m'expliquer bien franchement : moi, je suis sûre d'aimer toujours Pierre, *quand même*, mais vous n'ajoutez pas une grande foi à mes convictions. Nous avons vu un certain monde impossible qui ne nous a laissé qu'un bien désagréable souvenir. Un homme mort dans un duel, une pauvre mère devenue folle, une vilaine Othon du Triquet, voilà nos connaissances et nos amies. Je n'ai pas de mérite du tout à préférer Pierre à ces gens-là. Mais je le préférerais au roi lui-même, comme dit *Fleurette*, tu sais maman, dans cette petite romance que tu aimes tant :

Si le Roi me dit qu'il m'adore,
Je lui dirai : Je vous honore!
Mais mon cœur n'aimera que toi.

J'ai trois mois devant moi, dites-vous. Je m'abandonne toute à vous. Voyons le monde, le vrai, comme dit M. Courtois ; je me laisserai faire la cour, je danserai, je chanterai si vous voulez, et, dans trois mois, comme dans six, comme toujours, je suis sûre que la petite chanson de Fleurette aura toujours raison. Vous raisonnez parce que vous vous croyez tous très-sages, à cause de votre âge; mais

nous qui sommes jeunes, nous sommes bien plus sages que vous. Demandez quelles sont les petites têtes qui ont sauvé Roger, l'ami de Georges, des mains de madame Othon du Triquet. Demandez qui a envoyé Gabriel en Afrique chercher sa future, demandez qui me soutient dans mon amour pour Pierre. C'est un petit cénacle de *folles têtes* de vingt ans comme vous dites, et dont j'ai l'honneur d'être la présidente. Ah dame! j'ai mes secrets aussi, moi... nous croyons au premier amour, qui doit être le seul de la vie; nous rêvons peut-être, mais nous sommes jeunes et nous nous plaisons dans les songes roses de la vie à deux, de l'amour printanier, de la sainte confiance, de la fidélité, que sais-je? de tout, en un mot, ce que les gens raisonnables appellent des folies et que nous appelons nous, la raison, parce que nous croyons trouver le bonheur là où les autres ont trouvé la lassitude, parce que nous voulons faire de l'amour un vrai Dieu de vérité; parce que nous voulons que ce que l'on raille, on l'adore dorénavant. Faites de la politique, des discours, soyez savants, messieurs et mesdames, qui vous croyez bien sages, bien au-dessus de tous les préjugés. Nous trouverons le moyen

d'être si complétement heureux, si complétement raisonnables, que notre association fera envie et qu'on dira : oui, voilà les vrais sages, ils aiment, ils croient. Tout est là ! j'ai parlé beaucoup, et je me résume en quatre mots : allons voir le vrai monde, je suis prête et je veux bien danser pendant trois mois, mes jambes sont bonnes et je fatiguerais bien des danseurs, encore ; mais vous aurez beau faire, cher docteur, chère maman, mon cœur est là-bas, en Afrique, et comme je vous aime et que vous m'aimez, vous y êtes bien un peu aussi, quoique vous ne vouliez pas l'avouer. Autrefois, avant de se marier, on faisait des pénitences, des neuvaines, des retraites, vous m'offrez le plaisir, la danse, le bruit, les fêtes et les spectacles. Je ne perds pas au change au moins ; comme cela, je ne penserai que le moins possible? Et quand cela sera fini, quand Pierre dira : Je suis prêt ; alors je vous dirai comme aujourd'hui : J'aime Pierre et je n'aurai jamais d'autre mari que lui ! Et vous en serez tous aussi contents que moi. J'en ai dit presque aussi long que M. Mélingue dans Monte-Cristo ? Babet, donnez-moi un petit doigt d'anisette, ce n'est pas tous les jours fête ?

Ainsi conclut Antoinette.

Nos lecteurs ont dû s'apercevoir que ce refrain : « *Ce n'est pas tous les jours fête,* » avait sa raison d'être et que tout le monde avait parfaitement dîné chez le petit père Courtois. Tous les yeux petillaient et, à la demande générale, Antoinette chanta la *Fleurette* dont elle avait cité quelques vers. — Tout le monde applaudit comme de juste. Mais Babet fut enthousiasmée.

— Ah ! mademoiselle Antoinette, que c'est joli. Vous aussi vous allez voir *les barons, les pages, les chevaliers et les seigneurs de haut parage, tous dans leur plus bel équipage.* Et ils vous parleront à l'oreille, mais vous ne verrez et n'entendrez que Pierre ? *mais vos yeux ne verront que lui; mais votre cœur n'aimera que lui.* Ah ! si mon boulanger !

— Babet, Babet, n'y songez plus, il vous rouait de coups.

— Oui, parce qu'il disait que j'étais une bonne *pâte* de femme ?

La soirée était avancée, onze heures allaient sonner à Saint-Sulpice quand les convives quittèrent le petit père Courtois et la grande Babet. Il avait été décidé que M. Baldy donnerait ses 30,000 francs à madame Baldy et

que ces dames iraient passer deux mois dans la ville de Bicheville, où le docteur Courtois avait de nombreuses et belles connaissances.

Avec la permission de ses parents, Antoinette fut chargée de répondre à Pierre. — Nous lirons cette lettre plus tard, avec notre jeune officier.

X

Bicheville.

Bicheville, la nouvelle étape des Forgeronnes, est la capitale d'un grand duché allemand, du moins elle a un air de capitale avec des habitudes de province. Son voisinage d'une ville de jeux, la facilité de son climat, l'élasticité de ses mœurs en font une ville à part. J'ai dit *élasticité de mœurs*, et je suis indulgente. Les fleurs d'amour se cueillent à Bicheville aussi facilement que les pêches à Montreuil, le lilas printanier et le dahlia d'automne, le beau laurier-rose de l'été et jusqu'au perce-neige de l'hiver; toutes ou presque toutes succombent avec grâce et prodiguent leurs doux parfums aux adorateurs de passage, comme aux fidèles habitués du pays.

Bouche-d'Acier y a perdu sa coquetterie (chacun sait que la coquetterie est le latin de la femme), et Pervenche a secoué la poussière de ses bottes en quittant Bicheville. — « Sauvons-nous! a-t-elle dit à Bouche-d'Acier, ici les honnêtes femmes nous coupent l'herbe sous le pied. »

Le bon marché de la vie, la beauté de ses promenades, ses antiquités, etc., etc., tout concourt en un mot à faire de Bicheville le *Botany-Bay* de l'Europe. Comme Hombourg ou comme la capitale de l'Australie, elle a le privilége d'attirer toutes les existences équivoques d'hommes et de femmes des pays civilisés. Dès qu'un homme a fait le pétard, je demande grâce pour le mot, c'est celui qu'on emploie à Bicheville pour dire que quelqu'un a fait banqueroute dans son pays; — je l'ai retenu, et je me suis promis de le faire passer à la postérité! — donc, dès qu'un homme a fait le pétard dans son pays, — ou bien lorsqu'il a volé au jeu, — qu'il a refusé un duel ou qu'il a déserté, — enfin toutes les fois qu'une raison quelconque le force à s'enfuir sans plus tarder, c'est à Bicheville qu'il accourt tout d'abord... Il en est de même pour l'autre sexe : Si une femme s'est scandaleuse-

ment séparée de son mari, si une cuisinière a épousé son maître pour lui rendre en gros ce qu'elle lui a volé en détail, scrupule respectable d'un cœur sensible; si une Déjazet de théâtre, après avoir pris la fortune de son protecteur enamouré, lui a volé son nom et son honneur par-dessus le marché... c'est encore Bicheville qui recevra Déjazet, cuisinière, adultère ou banqueroutier, et leur fera le plus cordial accueil. Bref, tout ce qui est rejeté de la société de tous les pays, comme l'écume de la marmite sociale, peut aborder à Bicheville, pour peu qu'on possède un petit capital et beaucoup d'aplomb. Jamais les nobles habitants de Bicheville, car tout le monde est noble dans ce charmant pays, ne demanderont la source à laquelle on a puisé ses moyens d'existence. Si on a le bonheur d'être recommandé à l'une des *reines* du pays, reines dont nous vous parlerons tout à l'heure, et que l'on soit disposé à lancer quelques centaines de cartes de visite et à faire quelques courbettes, on est reçu d'emblée dans la *meilleure société* du pays. On ne vous oblige pas à être honnête, à être spirituel ou aimable... fi donc!... ce serait trop demander.

Madame Baldy et sa fille, munies d'une let-

tre de crédit de 30,000 francs et d'une lettre d'introduction auprès de leur ministre résident (toutes les cours ont des ministres résidents ou des consuls généraux à Bicheville), débarquèrent par une belle après-midi et descendirent à l'hôtel du *Monarque*. Leur premier soin fut d'envoyer chercher le respectable et spirituel baron de Fogunbach, auquel le petit père Courtois les avait chaudement recommandées, ainsi que nous l'avons vu à la fête de Babet.

Le baron leur donna une loge à l'Opéra pour le soir même, et les engagea à aller, dès le lendemain, porter leurs cartes au ministre et au banquier. Le surlendemain il vint les chercher pour la promenade, et elles trouvèrent en rentrant à leur hôtel une invitation à dîner de leur ministre et une autre invitation pour le samedi suivant chez le banquier; on devait y jouer la comédie, puis l'on danserait, etc.

Les deux femmes étaient enchantées.

Madame Baldy se disait.

— Je suis dans le vrai grand monde, et Antoinette ne peut manquer de faire ici la conquête d'un homme distingué. Elle a accepté

si franchement, que je crois que son Pierre ne lui tient pas trop au cœur.

Antoinette, de son côté, murmurait tout bas :

— J'ai vu bien des vilaines gens à Paris; Pierre aurait le droit de me dire : « Tu ne m'as sacrifié que des coquins ou des imbéciles ! » Quel plaisir j'aurai à lui répondre : « Il y a un baron, un comte ou un marquis, mais *des vrais,* qui étaient riches à millions, ils m'ont fait la cour, et cela ne m'a pas empêché d'écrire tous les soirs sur mon nouveau cahier : — Sois tranquille, Pierre, mon amour est immuable, et il n'y a pas de roi au monde qui puisse te l'enlever. »

— Mais, conclut tout haut madame Baldy devant le baron... un dîner jeudi, un bal samedi; nous ne pourrons jamais être prêtes.

— Oh ! vous vous y ferez ! Vous n'êtes pas au bout, allez ! vous en verrez bien d'autres ! Ici, nous sommes toujours en fêtes ou en festins... nous ne songeons qu'à nous amuser. Tenez... il y a justement demain raout chez le duc de Fles... après-demain, concert chez le prince Armand... jeudi, dîner chez votre ministre... vendredi, comédie chez la comtesse Hermengarde ; souper, concert, bal et comédie samedi chez votre banquier, et la semaine

prochaine, c'est à recommencer ! On ne se repose qu'en s'amusant, dans cette bonne cité de Bicheville !

Le duc, le prince, la comtesse!... Tous ces grands noms effrayaient un peu Antoinette, et beaucoup plus encore madame Baldy.

— Oh ! nous n'oserons jamais, disaient les deux femmes, nous, pauvres petites bourgeoises ! au milieu de tous ces titres, de toutes ces élégances, nous ferons ombre au tableau !

— Bath ! bath !... grommela le baron entre ses dents ; mais les deux femmes ne l'entendirent pas ; ce n'est pas vous peut-être qui y serez le plus déplacées !

Deux jours se passèrent en préparatifs de toilette. Le dîner du ministre résident fut la chose la moins embarrassante : un dîner n'a rien d'effrayant ; dans leur monde interlope, les dames Baldy avaient vu bien des dîners de cérémonie, et c'est toujours la même chose ! La soirée fut courte du reste, car la maîtresse de la maison était indisposée, et chacun rentra chez soi vers les dix heures. La première épreuve les avait un peu aguerries, aussi fut-ce sans trop de trouble qu'elles firent leur entrée dans les salons du banquier qui les avait si gracieusement invitées de prime-abord.

Là, elles se trouvèrent réellement en présence d'un luxe véritable, le fameux :

« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales »

était tout à fait applicable à la merveilleuse disposition du bal du financier millionnaire. Six grands salons en enfilade, tous splendidement éclairés ; un charmant théâtre élevé dans l'angle du dernier ; des meubles somptueux, et je ne sais quoi de chaud et de parfumé qui règne dans l'atmosphère des maisons bien tenues ; la profusion des rafraîchissements et des friandises de toute nature, les accords d'un orchestre admirablement composé, et par-dessus tout l'éclat des grands noms, que les laquais armoriés annonçaient à chaque instant, joint au grand air de toutes les femmes, la plupart belles et jeunes ; tout cela réuni leur causait des éblouissements. C'est qu'il faut en convenir, ce n'était plus du tout comme chez Othon et consorts.

Antoinette sentait ses genoux se dérober sous elle, elle eût voulu être bien loin. Au milieu de ces milliers de bougies, de ses lampes étincelantes, les dames Baldy n'y voyaient ni plus ni moins que trente-six chandelles !

— Allons-nous-en, maman, dit Antoinette,

qui se sentait envahie par une frayeur sans nom. Toutes ces grandes dames là ne sont pas faites pour nous, ou plutôt nous ne sommes point faites pour elles... Vois donc!... personne ne nous regarde... elles nous dédaignent sans doute... sauvons-nous!

— Restez, mon enfant, dit le baron en souriant; tout ce beau monde, comme vous l'appelez, sera dans huit jours à vos pieds, car vous êtes jolie, jeune, gaie, riche et surtout inconnue, inoffensive par conséquent! — Ce sera un succès d'emblée. — Allons, remettez-vous de votre trouble, et venez vous asseoir avec moi dans un coin... Je vais vous expliquer les règles habituelles qui régissent la société dans tous les pays, dans celui-ci en particulier. — Vous verrez bien vite que ce n'est qu'un mécanisme à étudier ; après avoir causé une heure avec moi, vous en saurez beaucoup plus long que si vous aviez fréquenté, deux ans, notre monde sans avoir été prévenue! Que de gens se sont fourvoyés pour n'avoir pas eu les connaissances premières que je vais vous indiquer à grands traits. Ne tremblez plus; vous avez l'air d'une petite biche effarouchée. D'abord, il ne faut pas avoir peur du monde, mon enfant. Le monde

est un croquemitaine qui ne fait peur qu'aux enfants, et ne dévore que ceux qui le craignent. Il est incontestablement bête, mais bon enfant après tout! Rien n'est plus simple que d'aller dans le monde, d'y être répandu, de le dominer même; seulement il faut savoir s'y prendre et vous êtes dans les meilleures conditions pour cela. Vous êtes nouvellement arrivée, étrangère, et, toute charmante que vous êtes, parfaitement insignifiante; pardonnez-moi, comme individualité propre...

— Ma fille sait jouer du piano, interrompit madame Baldy, blessée dans son orgueil maternel, elle a dessiné le grand Apollon, elle... etc.

— Je ne dis pas le contraire, reprit le baron; mais enfin! vous n'avez rien qui choque, qui blesse, aucune supériorité saillante à vous faire pardonner. Votre position sociale ne vous oblige pas à la réserve, à la raideur, et vous pouvez, sans humilité, faire les premières avances. Vous êtes donc, je le répète, dans les meilleures conditions possibles pour régner chez nous, tout cet hiver. Ecoutez-moi attentivement! Je vais tout à l'heure vous présenter quelques danseurs; — vous les inviterez, sans cérémonie, à un petit thé que madame

votre mère organisera un jour par semaine à votre hôtel. Ensuite, je vous présenterai à ma cousine la duchesse de***, qui va venir tout à l'heure, et qui, à son tour, vous mettra en rapport avec quelques-uns des gros bonnets d'ici. Une fois que vous en connaîtrez quatre, vous les connaîtrez tous! — Soyez avec eux modeste et gracieuse. Ce sont les premières entrées qu'il faut conquérir tout d'abord. N'offensez aucune de ces dames par vos toilettes; — ici, l'on est plus jaloux des ajustements que de la beauté et de la jeunesse; — observez cela avec soin, et vous m'en direz des nouvelles! Dès demain matin, vous irez rendre visite ou laisser des cartes, d'après une liste que je vous donnerai. N'oubliez jamais de rendre les cartes que vous recevez, c'est là l'obligation sociale la plus importante dans la capitale de Bicheville. Une carte, cela veut dire : « Je désire cultiver votre connaissance. » Rendre la carte, c'est répondre : « Avec beaucoup de plaisir! » C'est une formalité indispensable... vous m'entendez, indispensable. Si vous vous dispensiez de cette formalité, comme l'ont fait quelques orgueilleuses que je pourrais vous nommer, vous pourriez bien rester dix ans dans la ville sans connaître no-

tre société. En somme, ce ne serait peut-être pas un grand mal, ajouta-t-il. Mais si vous désirez vous y impatroniser, comme je le crois, je vous dois compte de la manière dont vous devez vous y prendre. Ne pas tarder plus de vingt-quatre heures à rendre les cartes de visite ; des cartes, toujours, toujours... Aussitôt que les cartes que vous aurez laissées vous auront été rendues, vous irez rendre visite en personne. Vous vous informerez adroitement du jour ou du soir où reçoit madame X... ou madame Z... et au jour ou au soir susdit, vous vous ferez tranquillement annoncer toutes les deux : c'est ce qu'on appelle faire son entrée tout d'un coup. Les préliminaires sont supprimés, et vous arrivez bien vite à connaître tout le monde. A la promenade, au théâtre, au concert, à l'église, au musée, vous saluez la première sans affectation ; vous êtes toujours prête à dire une chose gracieuse, à faire un compliment, et tout est dit. J'ai vu beaucoup de femmes réussir dans *notre* monde et être les reines de la saison en peu de temps, uniquement par l'observation rigoureuse de ces quelques petites règles, tandis que d'autres, beaucoup mieux douées, mais mal conseillées, ou plus orgueilleuses, sans doute, se

sont vues isolées, — et non-seulement isolées, mais calomniées, attaquées pour avoir négligé ou dédaigné ces petites minuties de convention, qui sont ici l'étiquette consacrée depuis des années.

L'aimable cicérone parla longtemps dans ce sens à mesdames Baldy, et elles se promirent de suivre, en tout, ses conseils. Ils n'étaient pas mauvais, au bout du compte, car huit jours après, les cartes des vicomtes, des comtesses, des barons et des duchesses de Bicheville débordaient un petit panier destiné à cet usage, et masquaient une grande partie de la glace posée sur la cheminée. Car suivant une habitude bourgeoise, mesdames Baldy fourraient, dans l'intervalle qui sépare le verre de la bordure le plus de cartes qu'elles pouvaient. En quinze jours, les invitations aux concerts, aux bals, aux raouts, aux théâtres, les offres de promenades matinales, de matinées dansantes, etc., etc., tombèrent, dru comme grêle, chez les deux forgeronnes. On pouvait établir une moyenne de cinq à sept par jour. C'était bien commencer, avouons-le. Les dames Baldy se firent un devoir de remplir, dans la mesure de leur pouvoir, tous les devoirs que leur imposaient toutes ces invitations. Elles

n'avaient plus un moment à elles. Le jour, la nuit, ce n'était que fêtes, que divertissements. Promenades, musées, bals, soirées, concerts, dîners, soupers; c'était à mourir de plaisir. Madame Baldy, n'espérant plus dormir quatre heures tranquille dans sa vie, avait pris le parti de dormir tout éveillée. Elles étaient très-répandues et réellement à la mode.

— Dieu! que c'est facile d'aller dans le monde, dans le vrai, dans le grand monde! s'écriaient-elles toutes deux. Et combien peu il faut de peine et d'efforts pour être répandue.

Antoinette ne savait pas le fin mot de son succès. Il était tout entier contenu dans cette phrase du baron : « Vous êtes inoffensive, insignifiante. » Si elle avait mis ses talents en relief, si elle eût affiché une supériorité quelconque, elle eût subitement eu pour ennemies toutes les femmes qui se disputaient maintenant son amitié. Mais ce qui la rendait chère à toutes, c'est qu'elle était simple et ne cherchait pas à briller aux dépens des autres.

Au surplus, elle tombait à point dans ce moment et servait de transition, si je puis m'exprimer ainsi. Deux reines se disputaient

le sceptre de la mode; reines, cela sous-entend deux cours, évidemment; et, à l'apparition de mesdames Baldy, un armistice fut convenu, et on éleva sur le pavois la nouvelle venue, à la grande joie de chacun des partis, qui pouvaient se dire à part soi : « Tant mieux ! tant mieux ! ça n'est pas toujours cette folle de X... ou cette sotte de Z... qui nous damera le pion encore cette fois ! »

XI

Histoire de Bicheville.

N'allez pas, de tout ce que je vais vous dire, tirer une conclusion défavorable sur Bicheville. Le peuple y est excellent... il a un rare bon sens! Quelques historiens se sont plu à le gratifier de nombreux défauts; — ils l'ont accusé d'être paresseux à l'excès, faux dans ses rapports avec les étrangers, méfiant comme un renard, épris du bien d'autrui et des coups de couteau dans l'ombre. Ces historiens étaient abusés et n'avaient pas vécu comme moi en rapport direct avec le peuple de Bicheville. Il a au contraire de grandes qualités... il est raisonneur, c'est vrai, un peu pédant, mais il a le culte de la famille au suprême degré... il

est sobre comme un Spartiate et se bat comme un lion pour défendre son droit.

Un grand point en l'honneur du peuple de Bicheville, c'est qu'il n'est point ivrogne. Je n'ai jamais vu pousser plus loin l'amour de l'eau. A chaque instant les gamins (s'il n'y a des *voyous* qu'à Paris, il y a toujours des gamins partout), les gamins, disons-nous, entrent sans façon chez les marchands de tabac, qui sont en même temps liquoristes, et absorbent un ou deux verres d'eau avec un plaisir marqué. Il en est de même du reste de la population de Bicheville. La sobriété est tellement dans les mœurs des habitants, que dans les cafés, on regarde comme une chose extraordinaire l'action de *renouveler* une consommation ; on montre au doigt l'étranger qui a bu une bouteille de vin à son dîner, et l'on jette de singuliers regards à l'imprudent Parisien qui ose absorber un verre d'absinthe. On dit que les méchants sont buveurs d'eau... Je n'en sais rien... J'ai été témoin de quelques infamies dans mon existence, et j'ai entendu dire presque chaque fois, en parlant des coupables : Ils étaient ivres ! Quoi qu'il en soit, j'ai toujours eu une profonde répugnance pour l'homme qui titube ; or, un citoyen de Biche-

ville se rencontre rarement dans cette situation. Ils aiment à danser, c'est vrai, à chanter, c'est encore vrai. Il n'y a pas de mal à cela... J'aime mieux la musique que l'ivrognerie...

Le tiers-état, ou pour mieux dire la bourgeoisie, est plus intelligente, plus mêlée au mouvement social à Bicheville que partout ailleurs. Loin d'être, comme dans la plupart des autres pays, le parti ventru, pansu, égoïste et conservateur quand même, à Bicheville, c'est la bourgeoisie qui est le véritable parti d'action... Rien n'est plus charmant, plus franchement démocratique et plus distingué en même temps que les bals bourgeois, nommés vulgairement *bals du Cercle* ou *bals du Casino* de cette ville exceptionnelle. Qu'il y a loin de cette bourgeoisie-citoyenne, si nous pouvons employer ce terme, aux bourgeoisies idiotes qui ont fait la fortune de Paul de Kock, d'Henri Monnier et de Gavarni ! — Si le commerçant parisien a une juste réputation de loyauté et de probité, — si sa parole vaut de l'or, — s'il est bon au fond, — s'il est un modèle d'économie et d'intelligence commerciale, — toutes qualités qui lui sont reconnues depuis des siècles, et qu'on ne peut pas

lui contester; — il est, il faut l'avouer, hélas! d'une indifférence déplorable en matière de liberté. Le mot indifférence ne rend même pas suffisamment ma pensée : le commerçant parisien a horreur de la liberté... voilà le mot juste!... Il aime à jouer au garde national et à porter sur le dos ces faux sacs en carton, véritables accessoires de théâtre, qui nous ont toujours paru d'une bouffonnerie sans exemple... De deux choses l'une, ou un sac sert à quelque chose, ou il ne sert à rien... s'il est inutile, pourquoi en porter... s'il est utile, pourquoi en porter de faux? Le commerçant parisien, sorti de son comptoir, ne s'occupe jamais de politique, ou si par hasard la conversation tombe sur ce sujet, il baisse la voix et répond en jetant autour de lui des regards craintifs : « Moi, je trouve que le gouvernement a sagement agi en réprimant vigoureusement les écarts des journalistes!... » ou une autre phrase dans ce goût... Pour lui le gouvernement, qu'il se nomme Louis XVIII, Louis-Philippe ou Napoléon III, est une chose sacrée. S'il n'y avait eu que des commerçants à Paris, nous n'aurions peut-être jamais eu 89; mais à coup sûr 1830 et 1848 ne seraient pas arrivés!

Il n'en est pas ainsi de la bourgeoisie de Bicheville. Ils sont tous gardes nationaux, les commerçants de ce pays; mais gardes nationaux sérieux et convaincus; leurs sacs, s'ils en ont, ne sont pas postiches... et leurs fusils, toujours bien entretenus, ont déjà bien des fois fait feu en faveur de cette liberté qui est leur culte, et contre les pouvoirs absolus, qui sont leur bête noire à eux! Ils sont franchement démocrates, sans être pour cela des agitateurs insensés... Ils ont conquis la liberté, et ils sont devenus conservateurs à leur tour... et ils la gardent bien. Malheur à celui qui touchera maintenant à cette idole qu'ils ont été bien longtemps à atteindre, et que leur a donné un grand mouvement social! Tout buveurs d'eau qu'ils soient, ils ont prouvé qu'il n'y a pas besoin de liqueurs fortes pour échauffer le bon et énergique sang des patriotes.

Il y a encore à Bicheville une classe qui jouit d'une importance réelle et méritée, une classe qui, dans des temps déjà loins, était la véritable aristocratie du pays, et qui a conservé sous les gouvernements qui se sont succédé tout son prestige et tout son éclat; nous voulons parler de la classe des professeurs et de celle des avocats; deux professions qui se

confondent à Bicheville; mais ces hommes ne se mêlent que peu ou point au mouvement mondain de Bicheville, soit qu'ils éprouvent une certaine répugnance pour certains personnages d'un certain monde, soit qu'ils aient un profond amour de la solitude, ils forment de petites coteries à part, et ces avocats, ces professeurs, soldats de la pensée, qui n'ont jamais hésité dans les moments du danger à devenir les soldats de l'action, les doubles défenseurs de la patrie qu'ils ont faite avec leur tête et avec leurs bras, et dont ils soutiennent vaillamment tous les jours la gloire en lui préparant un avenir de complet épanouissement, semblent éviter le contact, non pas de la foule, mais de je ne sais quel élément répulsif qui surnage encore sur la surface d'un monde exceptionnel.

Donc, à Bicheville, peuple, bourgeoisie, professeurs, avocats, la plus grande partie de l'aristocratie même, se trouve une réunion de véritables libéraux, de démocrates convaincus et d'intelligents patriotes qu'on rencontrerait difficilement ailleurs. — Ajoutez encore un climat ravissant, une cité proprette, où ne manquent ni les monuments, ni les théâtres, ni les promenades, ni les fruits savoureux, ni

les vins exquis... et dites-moi comment il se fait qu'avec tous ces dons du ciel et des hommes, Bicheville soit une des villes d'Europe les plus malsaines, les plus irritantes, les plus démoralisantes à habiter qui existent... Cela tient-il à un état d'incubation, de préparation, d'initiation à la vie nouvelle de la liberté, ou cela remonte-t-il plus loin, et cela a-t-il pour base un ancien et déplorable état de choses? Je ne saurais vous le dire; mais le fait est là, patent, indiscutable.

Cela tient peut-être... Je vais exprimer mon opinion... N'allez pas jeter de grands cris en entendant la montagne accoucher d'une souris... cela tient à un quart de douzaine de familles de l'aristocratie, pas plus! Ne vous récriez pas, je vous ai prévenus: ce simple quart de douzaine est la souris de ma grosse montagne! Ne criez pas à l'impossibilité en présence de tant de mal pour un si petit nombre; attendez! c'est qu'hélas! à ces trois ou quatre familles, viennent fatalement s'adjoindre cette population d'étrangers répudiés de chaque nation, chassés de tous pays, qui apportent leurs épaves à Bicheville. — Tristes épaves que celles-là! Une morgue insolente, des fronts d'airain, des joues bouffies de va-

nité et gonflées de soufflets, des mains salies, des épaules bâtonnées!... On les accueille parce qu'à Bicheville ils portent des paletots fins et des bottines vernies! parce qu'ils sont recommandés à quelqu'un, tandis que dans leur pays ils n'auraient droit qu'à une camisole et à un boulet pour toute breloque. Mais je me hâte d'ouvrir une parenthèse pour présenter deux exceptions.

Quand je démasque une partie très-minime de l'aristocratie ayant exercé une influence démoralisante dans ce beau pays, et l'on ne saurait jamais trop sévir à ce sujet, je n'enveloppe pas l'aristocratie tout entière dans cette justice que je fais, dans cette exécution que je tente; loin de là, je m'empresse de dire qu'il y a à Bicheville, comme partout ailleurs, plus que partout ailleurs peut-être, de nobles et patriarcales familles, de rares vertus, des caractères d'hommes et de femmes, c'est même, je l'avoue, le plus grand nombre, inspirant et commandant le respect de tous. Mais malheureusement, comme ils ne peuvent méconnaître un état de choses dont la réalité indiscutable frappe les yeux de tous et de chacun, un état de choses que l'on ne peut nier à moins d'être aveugle, sourd ou muet,

ils ne veulent pas se mêler à ce monde, ou n'y font que des apparitions rares et courtes.

Connaissant tous les vices, toutes les effronteries en cours, ils vivent renfermés chez eux, envoient leurs fils à l'étranger et marient leurs filles le plus tôt possible, mais ils ne les mènent point dans le monde. « — Comment voulez-vous que je fasse pour produire mes filles? me disait un jour la marquise de X... à un bal où je m'étais laissé entraîner, je me suis amusée à compter les femmes; elles étaient au moins soixante, toutes mariées; combien y avait-il de maris pour ce troupeau? sept ou huit au plus, et encore sur ce petit nombre y en avait-il quatre de complaisants, ou du moins qui passaient pour tels aux yeux de chacun. »

Donc, ces familles honorables, véritable petit faubourg Saint-Germain en miniature, vivent isolées ou forment des petites colonies très-restreintes, et à la porte desquelles les étrangers font une longue quarantaine, tant on y craint la contagion endémique de la société brillante de Bicheville. Les jeunes filles ne voient le monde que le lendemain de leur mariage, et, après l'avoir traversé en courant, reviennent le plus vite possible aux petites so-

litudes des grands parents. Quelques-unes succombent, et alors il y a deuil à la colonie patriarcale, qui se fortifie de plus belle et retire tout *exequatur* possible.

Pourquoi, me direz-vous maintenant, ces familles si honorables, ce noyau d'aristocratie pure ne réagit-il pas, ne se constitue-t-il pas, ne prend-il pas la place à laquelle il a droit, la prépondérance qui lui appartient? Pourquoi? C'est qu'il n'y a rien de plus difficile à extirper qu'un abus, surtout quand cet abus remonte bien haut dans l'histoire d'une nation.

Il faut cependant convenir que tant que les choses iront ainsi, une société normale, estimée, estimable, se respectant et respectant tous ses membres, est impossible à constituer à Bicheville. La noblesse du pays se renferme donc chez elle, impénétrable; — elle ne donne pas de bals, car il faudrait inviter leurs membres tarés, et elle n'a pas le courage d'une exécution nécessaire pourtant! Mais jamais personne n'a osé prononcer tout haut le jugement édicté par tous, et cette noblesse s'isole de telle façon, que le haut du pavé, la prépondérance, ce qui représente l'aristocratie dans ce pays, nombre lilliputien, quand on

calcule, effrayant, quand on compare, est uniquement représenté par ces grandes dames, endettées envers leurs couturières ou défrayées par leurs amants, par ces grands seigneurs qui ont dû soutenir des procès pour porter le nom de leurs pères, ou qui grugent leurs fournisseurs; — cocottes titrées, courtisanes sans beauté, cyniques sans esprit, valets de cœur en quête d'un mariage ou d'un consulat, chevaliers du lansquenet qui se servent de la lance de leurs aïeux pour perforer la lune! Toute cette société truffée de vices, de honte, galantine de messalines vieillies, de débauchés sans allures, graissée d'hypocrisie, bardée de mensonge et piquée de lâche effronterie; cette société s'étale au milieu de ses falbalas, de ses bijoux de pacotille, de ses fausses nattes, au grand soleil de l'impudicité; — comme ces cartonnages de théâtre que les rôtisseurs mettent en montre, soigneusement entourés de persil et de papier doré... l'apparence est tout... vous portez la main sur l'objet, et la tête de veau ou le dindon appétissant sonnent le carton creux et répandent une odeur de peinture à l'huile rance qui soulève le cœur.

Autrefois le mal était moindre; il y a seule-

ment dix ans on aurait pu tenter une réforme à Bicheville, mais au lieu de cela, tout a été en grandissant; comme la calomnie de Basile, le mal s'est étendu doucement, lentement, progressivement, à pas de loup, et maintenant il est trop tard; de local, le venin de corruption est devenu constitutionnel. Il faudrait une révolution complète dans l'organisme de cette société pour en arracher le virus malsain qui la ronge.

Mais cela existe et existera longtemps encore peut-être, — il y a prescription! Et puis, faut-il l'avouer, personne n'a encore osé le dire tout haut, quoique tout le monde le pense tout bas. La même raison qui fait qu'après un laps donné de temps on peut ne pas payer une dette légitime ou continuer à porter un nom qui n'est pas le sien, fait que l'on supporte cet état de choses. Le vice a pris *possession d'état* à Bicheville. Il en est de même pour les étrangers, en exceptant naturellement ces familles honorables, considérées et considérables, qui viennent jouir d'un beau climat et visiter un nouveau pays en touristes; familles qu'aucun contact passager ne peut atteindre; celles-là viennent s'installer pour un temps plus ou moins long dans la ville

et se contentent d'assister en spectateurs à ce panorama grotesque. — Ils font les réflexions que nous faisons ; — ils voient tous les mondes, toutes les coteries ; ils en découvrent tous les rouages, tous les secrets, et retournent chez eux riches d'observations.

Ainsi donc, pour nous résumer : l'esprit, le cœur et la noblesse de Bicheville, c'est-à-dire l'aristocratie pure, la bourgeoisie intelligente, les professeurs, les avocats... tout ce qui brillait jadis et devrait briller encore d'un éclat resplendissant, mais qui, dispersé, isolé, ne peut faire un tout... que le mouvement, les relations, la politique a divisé et subdivisé en mille petites coteries, tout en un mot est représenté par le monde taré dont nous avons parlé tout à l'heure. La vertu est obligée de s'enterrer vivante, et le vice et l'effronterie, maîtres de la voie, marchent triomphalement escortés des étranges épaves qui leur font une digne escorte... Débauchés et femmes perdues, escrocs et comtesses, — pick-pockets, — voilà la société de Bicheville représentée par une demi-douzaine de familles tarées, de banqueroutiers en exil et de faux monnayeurs en rupture de ban. Cependant, quelquefois, des gens qui se respectent se laissent aller, d'abord par

ignorance, à fréquenter ce monde gangrené; — puis ils y retournent de temps en temps, poussés par ce besoin irrésistible d'épanchement social, d'amusement à tout prix et de curiosité bien pardonnable... mais ils se reprochent au fond du cœur leur faiblesse et se méprisent un peu eux-mêmes de l'avoir fait. Il faut donc, pour mériter sa propre estime, se priver dans cette ville de tout ce qui fait la vie agréable et facile; il faut se cloîtrer dans son intérieur, courir les petites coteries de l'aristocratie si l'on peut s'y faire recevoir, si l'on veut épancher son intelligence ou raviver la flamme de son foyer lumineux. Quant à fonder une association quelconque à Bicheville, il n'y faut pas songer... Ce serait un rêve insensé... Cela est et sera toujours ainsi à Bicheville tant qu'on n'aura pas fait bonne et entière justice des abus qui y règnent depuis si longtemps. J'en ai dit bien long sur cette ville, mais je n'ai pas encore dit tout ce que je pourrais en dire. Malheureusement, ou plutôt heureusement, le roman a ses bornes, ses limites qu'il n'est pas permis de franchir...

Passons des généralités aux détails.

XII

Revue des salons.

L'aimable baron de Fogunbach, le cicérone des dames de Baldy, ne leur avait pas dit tout ce que je vous ai esquissé sur le compte de Bicheville. Mais il ne laissait pas que d'éclairer leur religion sur bien des points.

« Eh quoi ! s'écriait-il, vous vous laissiez épouvanter par tous ces grands noms, par cette morgue et par ces élégances. Tenez... pour votre amusement, un peu, pour votre instruction beaucoup, je vais être votre Asmodée, votre Diable boîteux, soulever la plupart des masques, examiner quelques consciences humaines sous vos yeux. Ne m'accordez cependant pas plus de mérite que je n'en ai... Tout le monde, ou presque tout le monde sait tout

ce que je vais vous dire, et voilà bien le plus curieux de l'affaire. On est tellement habitué à vivre avec l'impudence ou les ignominies de ses voisins, à les côtoyer sans cesse, qu'on finit par ne plus s'en apercevoir et que cela ne paraît plus extraordinaire. L'habitude fait tout, et je vous citerai un exemple entre mille de ce que peut faire dire ou faire l'habitude. J'ai un de mes amis, qui, poussé par des revers de fortune, dut accepter une place de commissaire de police. Il occupa quinze ans ce poste infime, et il disait qu'il avait tellement pris l'habitude de parler et d'interroger les bandits de toutes sortes, les forçats de tout âge... qu'il ne les regardait plus comme des misérables... et ne pensait plus à l'horreur du crime. Il avait fini par faire son devoir comme une machine... il ne voyait que le fait et non l'horreur du fait... et un jour il se prit à dire à un de ses clients que lui amenait la gendarmerie :

« Eh bien ! mon ami, vous avez donc coupé madame votre mère par morceaux ? »

Mais commençons notre revue. A tout seigneur tout honneur ! Vous êtes devant l'une des reines du pays : Inclinez-vous, prosternez-vous, c'est la marquise Hermengarde qui fait à Bicheville la pluie et le beau temps, pour

certains. Quelle est sa position officielle, étalée au grand jour, sue de tous, acceptée de tous... Je ne vous le dirai pas, vous crieriez à l'invraisemblance... eh bien ! cela est pourtant; cette femme est un scandale ambulant, une impudicité affichée, une immoralité publique, officielle, pour ainsi dire. Il y a dans son existence des hontes de détail qui feraient rougir votre Othon du Triquet ! Eh bien ! cette situation sans précédent, cyniquement avouée, est saluée depuis quarante ans par tout le monde. Elle est bien une *reine*. *Tout le monde* va chez elle ! heureusement, ce n'est qu'à Bicheville que l'on voit une chose pareille !

Tenez, cette dame! une reine encore, avec son collier de sequins; il lui est arrivé dernièrement une scène assez piquante. Elle était au bras de son mari dans un musée, et elle aperçut son amant escortant une femme dont elle est fort jalouse. Croyez-vous qu'elle ait dévoré ses larmes en silence ! Vous ne connaissez pas les mœurs qui régissent notre société à Bicheville. Elle a quitté brusquement le bras de son mari, a couru sur son perfide et l'a vigoureusement souffleté et, après s'être accrochée à lui, elle l'a entraîné hors de la salle. C'est le mari qui a été obligé de recon-

duire la Dulcinée du sigisbé infidèle. Cela a fait sensation, et la *reine aux soufflets* est plus à la mode que jamais.

Son mari a sa part du succès et il en jouit sans trop de fatuité.

Celle-ci a un faible pour la peinture, sa spécialité est d'entretenir des rapins... c'est l'Othon de la palette. Ces petits messieurs ne sont pas toujours bien discrets: l'autre soir, un de ces Raphaëls en barbe qui s'ennuyait à mort dans un bal, pendant qu'elle valsait avec un étranger qui mange à Bicheville la caisse d'un banquier de Prusse qu'il a *sauvée*, s'approcha de l'époux de la dame, lui demanda poliment l'heure, et attendit que le reflux de la danse fit passer la belle près d'eux.

Alors, enfonçant violemment ses gants, il lui cria tout haut : « Caroline, vous voyez que je mets mes gants; » cela voulait dire : allons-nous-en !...

Au surplus dans cette *société*, rien n'est moins rare que d'entendre un enfant appeler papa un monsieur qui n'est pas le mari de sa mère, tandis qu'une jeune fille dit ingénument à tout le monde: C'est Pietro, le bon ami de maman, qui me fournira ma dot.

Regardez là-bas, cette petite personne bien faite, sautillante, criarde, affolée de plaisir, aux manières étranges et qui paraît à la fois si heureuse et si étonnée de se trouver dans un salon, c'est la Déjazet d'une petite troupe de province, dont les quatre-vingts francs par mois d'appointements ne payaient pas les costumes, elle a scandalisé Carpentras et occasionné le changement de son mari, qui y était receveur-général. Les naturels du pays s'étaient révoltés de voir chaque matin la Déjazet sortir son corset sous le bras de la recette générale. Ce receveur était un homme instruit, aimable et spirituel, au début d'une carrière qui s'annonçait brillante, et qui, sans sa malheureuse passion pour la soubrette, serait parvenu aux plus grandes positions administratives. La jolie voix de l'actrice,—elle chante le couplet d'une façon égrillarde, — sa danse cancanesque et ses allures frétillantes, ont fait perdre la tête au jeune homme et il a fini par l'épouser, sans que cela fût nécessaire, dans une autre ville de province ! Mise pendant dix-huit ans au ban de la famille et de toute société, les salons ici se la disputent, et cependant, il n'y a pas à s'y tromper, elle fait des cuirs en parlant et n'a jamais pu apprendre

à marcher sur un tapis. Ce n'est pas même une de ces actrices bien élevées qu'on voit avec sympathie gravir les échelons sociaux, elle n'a jamais eu le moindre talent. C'est une cocotte qui s'est mise à jouer la comédie, parce qu'elle s'ennuyait de piquer des bottines... C'est une *cabotine* de quinzième ordre... Tenez, on dirait qu'elle veut justifier le portrait que je viens de vous en tracer. Voyez, quel saut de carpe elle vient d'exécuter au cotillon ! Tout le monde se retourne et rit tout bas : car chacun sait son histoire aussi bien que moi. Cela ne l'empêchera par d'aller demain chez le duc de Hangerville, et après-demain chez la femme de son ministre. Ce qu'il y a d'amusant, c'est qu'il y a quelque temps on voulut la mettre en rapport avec une chanteuse d'un talent réel, incontestable, et consacré par les plus légitimes succès, une des femmes les plus intelligentes et les plus distinguées que nous ayons ici, nouvellement mariée à un galant homme ; cette chanteuse, avant son mariage, était déjà riche et considérée, et sa conduite a toujours été irréprochable. Eh bien ! la Déjazet fit quelques difficultés... Une personne de théâtre? vous comprenez ! Cette idée de voir une artiste de talent prétendre à une in-

timité avec elle, indigna tellement un ami de la Cabotine, qui se trouvait là, qu'il raconta partout l'affaire, en s'étonnant bien haut de l'effronterie de cette ex-chanteuse qui se croyait l'égale de l'ex-Déjazet de Carpentras!...

A votre droite, sur ce canapé jaune, c'est une marquise à la façon de la Déjazet... Elle n'était pas piqueuse de bottines, mais elle fut longtemps repasseuse dans une ville voisine... elle avait la pratique du régiment et ses meilleures journées ne se faisaient pas chez la lingère! Elle était la maîtresse du lieutenant Nujeol, ce jeune homme à la figure intelligente et fine que vous voyez là-bas; un jour lle lui offrit deux jumeaux pour sa fête... et il l'épousa bel et bien. Tout le monde sait encore cela, ce qui n'empêche pas cette repasseuse trop féconde d'être bien vue à Bicheville. Dieu me pardonne! voici madame la duchesse de Calanne, un de nos *gros bonnets*, les plus respectés ici, qui la présente à la baronne Hyacinthe, une autorité étrangère. Écoutons le début de la repasseuse : « Ah! madame la baronne, il y a longtemps que je désirais cet honneur... Est-ce que je n'aurai pas aussi celui de présenter mes hommages à monsieur votre époux? Me permettez-vous de

m'asseoir ? je suis *esquintée !* » — Et elle s'installe à côté de la femme du diplomate, faisant bouffer sa robe de velours rouge, et trinqueballant ses boucles d'oreilles en strass. — Voilà la connaissance faite, demain la baronne embrassera la repasseuse sur les deux joues... Tout est dit.

Le complaisant cicérone ne put réprimer un petit éclat de rire, lorsque, regardant Antoinette, il la vit la bouche béante, et, le dirai-je, l'œil quasi hébêté... En effet, la jeune fille ne revenait pas de tout ce qu'elle entendait :

— Comment, est-ce possible ! mais tout votre grand monde est fort mêlé, à ce que je vois. J'aime à croire que vous exagérez un peu, monsieur le baron.

— Non, chère enfant, loin d'exagérer, j'amoindris au contraire... et j'amoindris beaucoup, je vous le jure. Pourquoi n'êtes-vous pas mariée ? Je vous en dirais autrement long, ce sera pour plus tard. Ce n'est qu'un exorde... un commencement.

— Ah ! continua Antoinette... je vous demande grâce pour ces trois personnes si entourées; c'est bien sûr le père, la mère et la fille. Voyez comme tout leur entourage sem-

ble attentif à ce qu'ils disent, écoutez le murmure flatteur qui accueille leurs moindres phrases. Cette famille doit jouir de la considération générale.

— Oh ! pour ceux-ci, répliqua le baron, cela passe les bornes du possible. C'est l'exemple le plus inimaginable, le plus inconcevable et le plus démoralisant. Ces gens-là si respectés, ou du moins, si acceptés en ce moment, si l'on remontait un peu en arrière... Voici ce qu'on trouverait :

Celui que vous appelez le chef de famille était, il y a quelques années, marchand de harengs; après une banqueroute frauduleuse, il put quitter le pays grâce à une souscription, ou plutôt à une quête organisée pour lui. Il s'enfuit en Perse où il espérait faire fortune. Il en a trouvé le moyen, comment ? Dieu le sait, le shah de Perse aussi et beaucoup d'autres n'en ignorent rien. Si vous voulez connaître quelques-unes de ses aventures, lisez la *Perse dévoilée*, un très-intéressant ouvrage d'un charmant bas-bleu, où sont signalées la plupart de ses honteuses actions. Il y a deux ans qu'il en est revenu, et tout le monde, notez bien ceci, *tout le monde* sait ce qu'il a fait. Car un des singuliers côtés de cette société,

c'est qu'aucun vice, aucune honte n'y sont dissimulés ! — A quoi bon ?

Il y a eu, à son retour, un léger mouvement de surprise, un peu d'indécision ; mais comme il est riche, qu'il donne des fêtes et des dîners, qu'il a un front d'airain, et qu'une fois par semaine on trouve dans ses salons et à sa table un accueil confortable, les marquis et les duchesses, les nobles étrangers et les *reines ;* toute la société tarée de Bicheville, en un mot, encombre son hôtel, les gens qui se respectent ont fini eux-mêmes par suivre le mouvement, il faut bien faire comme tout le monde, et l'on en est quitte pour se laver les mains, après ; on rougit d'y avoir été, et l'on y retourne... Cependant il a eu deux fois déjà ce que j'appellerai des flagellations... Né dans un village voisin de Bicheville, le peuple lui a donné un surnom, un sobriquet : ils l'ont appelé le voleur de chiens (1), et dernièrement il a été repoussé à l'unanimité par un des cercles de la ville. Le colonel Artus, président de ce cercle, est un homme des plus estimés et des plus esti-

(1) Nous avons traduit en français le sobriquet donné à notre *escroc* (retour d'Égypte).

(*Note de l'auteur.*)

mables. Quand on proposa comme membre honoraire notre Persan évadé, le colonel Artus se leva frémissant d'indignation et s'écria : « Je ne veux pas connaître cet homme... ce que je puis vous déclarer, c'est que c'est un misérable, un *escroc*, un bandit, un voleur. J'en suis fâché pour ceux qui le proposent et pour ceux ici présents qui croient pouvoir aller chez lui, mais mon opinion formelle est qu'un honnête homme, un homme qui se respecte, ne peut mettre les pieds chez une aussi ignoble canaille. (Il se servit, je crois, d'une expression encore moins parlementaire.) Je déclare, ajouta-t-il pour finir, que personne ne peut excuser ce polisson, il est *indéfendable*, — il est *hors* la loi des honnêtes gens !... »

Il fut donc repoussé à l'unanimité, comme je vous l'ai dit... mais on continua à aller manger ses dîners et à boire son punch à la romaine, ce qui mit en fureur le brave colonel. « ..... Tas de poules mouillées, tout pour le ventre... Ils iraient dîner et danser chez le bourreau, s'il se mettait en tête de recevoir. » — La femme de ce triste sire, bonne créature, ancienne femme de chambre, espèce de Babet en robe de soie, lui dit

quelquefois : « — Mais tu tentes le bon Dieu, mon ami !... » « — Tu plaisantes, répond le *voleur de chiens*, est-ce que tout le monde, et le plus *beau monde*, n'encombre pas mes salons?... N'aie pas peur, tant qu'il me restera de quoi faire la pâtée, j'aurai toujours les chats pour moi. » Ces fortunes scandaleuses, faites en Perse, sont bien étonnantes ; il y en a encore d'autres ici ; je vous en parlerai un jour ou l'autre plus en détail.

Passons à cette dame blonde qui a l'air si distinguée, et que vous voyez entourée de ses quatre jolies filles. Celle-là, c'est une étrangère, une femme intelligente et de grande naissance. Elle est séparée de son mari, et mal famée dans son pays par suite d'aventures trop éclatantes, trop bruyantes surtout. Ici elle jouit du droit de prescription dont je vous parlais tout à l'heure. Elle a le salon le plus curieux qu'on puisse imaginer. Comme vous n'irez probablement jamais, je ne vous le conseille pas d'ailleurs, quoiqu'*on y aille*, encore un mot de Bicheville ; je vais vous le photographier. La maîtresse de la maison fait partie d'un petit cercle de femmes qu'on appelle les *dames d'après-minuit*. — Les dames *d'après-minuit* sont une dizaine

de femmes de la société, quelques-unes du pays, d'autres étrangères, qui ne commencent à recevoir qu'à deux heures du matin, les spectacles fermés, les soirées bourgeoises éteintes, closes, les existences sérieuses endormies; ce sont des femmes du monde qui reçoivent du monde, mais qui en France ou en Angleterre s'appelleraient peut-être d'un tout autre nom. Chez elles, on joue toute la nuit un jeu d'enfer, on s'enivre, on mange, ou plutôt on dévore gloutonnement, et l'on étend ses jambes sur les chaises. Je veux vous conduire (en idée) chez celle dont nous parlons en ce moment, et vous verrez que vous n'auriez pas trouvé mieux chez Othon du Triquet et autres. Il y a vingt ou vingt-cinq ans que la comtesse de Flessac habite ce pays-ci... Elle donne presque tous les soirs ses soirées d'après-minuit... mais principalement deux fois par semaine. C'est aujourd'hui son jour, entrons-y, — toujours par la pensée, bien entendu! — Il est deux heures du matin, les habitués commencent à arriver. Figurez-vous un immense salon, une salle de vingt-cinq pieds de long sur six de large, le double de celui-ci, ressemblant à la fois à une église ou à une galerie. Dans ce grand salon il y

a de tout, on y fait de tout ! On chante dans un coin, près d'un petit piano droit couvert de partitions. Dans un autre coin, on absorbe les viandes froides et le champagne frappé. Il n'y a pas de maître d'hôtel, chacun se sert à volonté... Si toutes les fourchettes sont occupées, on prend sans scrupules les morceaux de viande avec les doigts... Dans un quatrième coin on cause... Ici l'on travaille, là on dort... Liberté pleine et entière. C'est un tohu-bohu, une tour de Babel... on y fume comme à l'estaminet; vers quatre heures du matin la fumée est devenue si épaisse, qu'on est obligé d'ouvrir toutes les fenêtres pour distinguer les objets, car il règne dans cette pièce, à cette heure matinale, un épais brouillard auprès duquel ceux de la Tamise sembleraient une nuée scintillante de clartés... Cela dure jusqu'au lendemain à une heure assez avancée, car souvent on y déjeune, après quoi la maîtresse de la maison se couche pour toute la journée... Mais ce qui est à noter, impossible à croire, et cependant ce qui est, c'est qu'au milieu de ce monde bizarre, de ces hommes qui fument, boivent, jurent et jouent; au milieu de ces femmes qui causent à voix basse de musique, de ga-

lanterie, de rendez-vous et de bien autres choses encore, circulent quatre jeunes filles, celles de la maîtresse de la maison, toutes quatre bien élevées et véritablement pures. Expliquera qui voudra ce mystère... il m'échappe, quant à moi. Vous comprenez, d'après ce salon hétéroclite, qu'il peut soutenir la comparaison avec ceux de Pervenche et de Bouche-d'Acier, ces trop légères amies de la Titi, dont vous m'avez raconté l'histoire.

Le monde qui va là, est ce demi-monde de partout qui s'appelle ici le grand monde, c'est-à-dire ces deux catégories que je vous ai déjà esquissées et que j'ai fréquentées de temps en temps en amateur et par curiosité. Bien d'autres que moi, hommes et femmes, entraînés par l'espèce d'originalité de ces dames de la nuit, et aussi affriolés par la perspective des quatre petits anges blonds aux cheveux d'or flottants sans un seul lien sur des robes blanches, dont la parure consiste en d'adorables roses artificielles qu'elles attachent à leur ceinture verte, bien d'autres que moi, dis-je, ont franchi le seuil nocturne de ces étrangères; mais rendons-leur justice, ils n'y sont allés qu'une fois... la fumée les aveuglait.

On prétend même, mais je n'affirme rien, qu'on y a créé un ultime coin où se trouve tout ce qu'il faut pour la toilette... et que, comme sur le bateau à vapeur, on y a établi des cuvettes? Le mal de mer s'appelle ici le *mal de fumée*. Mais nous répétons que nous ne garantissons pas l'authenticité du fait. — Les *dames d'après-minuit* sont les... véritables lionnes de Bicheville; *c'est là surtout qu'on s'amuse*, disent les jeunes gens.

— Et quelle est donc cette jeune femme qui ressemble à une sous-maîtresse de village? Elle me plairait, quoiqu'elle ne soit point jolie, si ce n'était son air sournois et en dessous.

— Vous l'avez photographiée en deux mots, elle a en effet un peu des allures de la sous-maîtresse. Pauvre et veuve d'un homme pauvre qu'elle avait aimé et qui la laissa dans la misère, elle n'avait en effet pour toute ressource, pour toute perspective, que la carrière pour laquelle elle semble faite, et que son éducation, assez soignée, lui permettait de remplir, quand elle réussit à faire la conquête de ce vieux monsieur à cheveux blancs que vous voyez là bas, un siège qui dura deux ans. Adroite, souple, flatteuse, ambitieuse,

elle entreprit de faire tourner la tête à cet excellent homme, plein d'esprit cependant, veuf aussi, mais d'une des femmes les plus accomplies et les plus charmantes qu'on puisse imaginer. La captation fut habilement menée, car on apprit un jour que, touché par l'amour éperdu, par les petits soins et les flatteries outrées de l'adroite veuve, il l'épousait avec enthousiasme et l'obligeait, oui, *l'obligeait*, à accepter par testament tout ce qu'il possède, ce que dans sa délicatesse elle voulait refuser. Mignard a trop d'amour-propre pour convenir jamais qu'il a fait une sottise, même s'il en est intimement convaincu, aussi s'affirme-t-il et se prétend-il le plus heureux des hommes. La vérité, je crois, est ceci : Depuis le mariage, les petits soins ont grandement diminué, l'aimable vieillard s'est cassé la jambe l'été dernier, et je l'ai vu de bien longues heures étendu devant sa porte, tandis que celle qui lui promettait, avant la noce, de ne pas le quitter une minute, se promenait avec des godelureaux et des gandins ; il ne se plaint pas, mais je crois qu'il souffre. Lui qui passait pour un malin, on lui fait avaler des histoires de l'autre monde dont le plus simple bon sens ferait justice ; il y en a une

qui passe toute permission, par exemple! Enfin, chose plus grave, en épousant la veuve, Mignard a épousé aussi une petite fille du premier lit, une enfant abominablement élevée; une véritable peste qu'il trouve un prodige, et dont l'esprit consiste à dire les choses les plus désagréables aux amis de son père, à faire tomber le général A. qui est boiteux, à enlever la perruque du baron B*** qui est chauve, à relever tout haut quelque infirmité ou quelque mésaventure qu'elle a apprise en écoutant aux portes; une petite vipère, en un mot, qui fit déguerpir la moitié des baigneurs, d'un bain de mer où ses parents s'étaient arrêtés l'été passé.

Son beau-père l'adore, et elle le lui rend, car voilà un fragment authentique d'une conversation que j'ai surprise :

— Comment t'appelles-tu? ma petite amie.

— Armandine.

— Mais le nom de ton papa?

— Ah! faut s'entendre, mon premier papa s'appelait Leng, le second M. Mignard, le troisième, *je ne sais pas, nous verrons!*

Sur cette naïve réponse, jugez la mère et l'enfant!

— Quelle est donc cette grande dame si fière qui regarde tout le monde d'un air si arrogant? C'est une archiduchesse, pour le moins! Personne n'est à l'aise devant elle... Elle m'a fait une telle peur par le grand air de dignité et de supériorité qui règne sur toute sa personne, que je n'osais vraiment pas passer à côté d'elle, tout à l'heure, pour aller au buffet, et que j'ai préféré mourir de soif!

— Celle-là, en effet, mon enfant, ce n'est pas une archiduchesse, non! mais c'est la femme la plus importante du pays, la plus grande dame pour le moment. A l'entendre, n'est-ce pas, on dirait qu'elle n'a jamais connu que des ducs ou des pairs, qu'elle a été élevée sur les marches d'un trône, et qu'elle descend en droite ligne du roi Arthur ou de la reine de Saba.

— C'est peut-être l'héroïne du drame de notre ami Georges Saint-Hélène?

— Je ne le crois pas! Ou, il aurait pris là un assez sot modèle. Les grandes dames, chère Antoinette, les *vraies*, n'ont jamais ni morgue, ni hauteur, ni prétentions! Elles sont simples, car elles savent qu'elles ont droit à tous les égards, et qu'elles n'ont aucun besoin de quêter le respect ou de l'exiger...

C'est un tribut que chacun leur paie naturellement et sans effort. Le vieux mot : *noblesse oblige* est une devise traditionnelle, et jamais le peuple... mais ne parlons pas ploitique et revenons à cette bonne dame, j'allais dire à cette bonne femme! Elle est tout simplement la fille d'un épicier anglais. Toute l'enfance de cette reine de Saba s'est écoulée à coller des paquets, à tourner des *cornets* et à empiler les chandelles de *six* de monsieur son père. Notez que je ne vois aucun mal à débiter de la cassonnade, non! Il n'y aurait rien à dire à cela, si elle n'était pas si orgueilleuse. Elle a épousé le procureur général de Fluhbach... Tenez, ce grand monsieur qui ressemble à Sancho-Pança. — Depuis ce jour, l'ex-épicière a perdu la tramontane; elle ne croit plus personne assez bien né pour elle... personne ne lui semble digne de la recevoir ou de la traiter! Quand on l'invite à dîner, elle demande d'avance, avec dédain : « Qu'y aura-t-il? » Il lui faut le nom des invités comme quelques gourmands s'enquièrent du menu. Elle a une cour complète, tout ce qui de près ou de loin touche à la place de son mari l'entoure, la choie, la prône, l'encense et l'exalte... Employés, avocats, débu-

tants, commissaires, juges d'instruction, etc... tout ce monde est à ses pieds, et elle se garde bien de les relever, elle les tyrannise, au contraire, elle en fait ses jouets, ses esclaves. Quant au procureur général, elle est parvenue à l'abrutir complètement, et il n'était pas très-fort; on prétend cependant qu'on l'a trouvé dernièrement en conversation criminelle avec une jeune dame. Les lauriers de lord Palmerston l'empêchaient de dormir!

Un terrible faiseur de calembourgs a prétendu que dans ce ménage *l'épicerie emportait le palais!* Que cet affreux jeu de mots lui soit pardonné!

— Et cette autre dame qui cause avec l'ancienne tourneuse de cornets de papier?

— Celle-là, c'est une vraie grande dame! Elle est noble de nom, de race, d'alliances, et elle appartient à la plus haute société du pays; il faut lui rendre cette justice, qu'elle reçoit le moins possible la bizarre société de Bicheville. Elle voudrait bien ne pas la recevoir du tout, même; mais son salon est extrêmement ennuyeux lorsqu'il y manque un peu de cet élément mélangé; des paillettes en cuivre sur une jupe de tarlatane distraient les yeux, une robe d'or pur finit par agacer le

regard. On a beau faire, on a beau dire, le *clinquant* est nécessaire dans ce monde, cela distrait du beau mat et éternellement le même. Puis il y a une histoire scandaleuse dans cette famille que je pourrais difficilement vous raconter. — Dans le salon de madame la marquise de Rillières on n'y dort pas, non, on y est trop bien élevé... mais on s'y endort ; c'est le vermouth du *sommeil* tranquille des gens de la haute société. Le thé y prend un goût léger d'opium, et les glaces de pavot à la crème frappée. — Cette grande dame est un type qui mérite, sinon d'être étudié, du moins d'être constaté : intrigante quand même, et bas-bleu mauvais *teint*, elle est de plus libérale... de contrebande, on pourrait citer d'elle des lettres fort curieuses et des sollicitations qui feraient étrangement sourire, en pensant à la conduite de cette dame, au lendemain d'une révolution et à la volte-face subite de ses actes et de ses paroles. Ni elle, ni son mari n'ont pu faire oublier certaines flagorneries vraiment trop... ardentes, et leur prétendu libéralisme a fait l'effet d'un moyen de parvenir; bornée, mais adroite; ignorante, mais spécieuse; empesée, mais souple ; raide, mais réellement comme il faut, la marquise de Rillières s'est condamnée

ainsi à s'ennuyer toute sa vie... Cette malencontreuse ambition, cet absurde amour-propre qui la poussent à vouloir se faire reconnaître pour savante, habile aux affaires, lettrée et démocrate, quand elle *n'est rien de tout cela*, la forcent à recevoir exclusivement des savants, des hommes politiques et des littérateurs !

Deux pelés et un tondu, disait nos grands'-mères qui s'y connaissaient : Numas complaisants qui l'adoptent malgré ses cinquante ans, pour leur Egérie ! — Constants paralysés qui ne quittent pas leur Récamier, ou Oswalds hydropiques qui l'appellent Corinne peut-être! Il va sans dire que, ne comprenant rien à la politique, à la science et à la littérature, elle est enchantée de poser devant cet aréopage décrépit ; — ces vieux savants la prennent-ils vraiment au sérieux quand ils ne sont pas endormis? *That is the question;* bref, n'ayant pas d'individualité propre, elle jalouse naturellement toutes celles qui, par l'esprit, la verve, l'intelligence et la conversation surtout, l'éclipsent et la laissent retomber lourdement dans la pénombre de son clair-obscur naturel ! Bélise de Bicheville, elle s'imagine que tout le monde veut lui pren-

dre son salon, en établir un rival du sien... Alors elle est capable des petites méchancetés les plus noires, des insolences les moins autorisées, des suppositions les plus abracadabrantes! Pour tout ce qui est grâce, esprit de bon aloi, savoir réel, c'est l'envie faite femme! Cette manière d'être de la marquise de Rillières n'effraie que les sottes. Une femme doit se trouver honorée de sa malveillance, car l'envie est *l'admiration* de *l'impuissance!* Malgré tous ses efforts, la marquise de Rillières ne sera jamais qu'une fausse savante et qu'une intrigante sans influence, et c'est bien fait. Je suis peut-être un peu sévère, mais certaines natures me sont antipathiques. Le patriotisme, le libéralisme du *lendemain* ne m'ont jamais trouvé indulgent, surtout quand on a le soin de se garder à carreau, comme on dit vulgairement.

Un catholique qui se fait tout à coup musulman ne doit pas garder une goutte d'eau bénite dans son cœur, pas plus que le musulman qui se jette tout à coup au pied de la croix ne doit saluer le croissant qu'il a renié.

— Mais ne peut-on garder un bon souvenir de ce que l'on a abandonné? objecta An-

toinette. Et ne peut-on aimer sa première femme, ou du moins honorer sa mémoire, quand on s'est remarié, par exemple?

— Chère enfant, votre raisonnement est faux comme un petit jeton *faux*... Vous parlez de *veuvage*... je vous parle, moi, de *divorce*... ce n'est pas la même chose!

— Vous avez raison; du reste, moi, je ne crois pas à l'abandon, je ne crois pas à l'oubli.

— Vivez toujours avec ces nobles et pures illusions et vous serez heureuse... Vous aimez donc?

Antoinette sourit, et sans avoir l'air d'entendre la question du baron, elle reprit ainsi le cours de la conversation:

— Et cette femme grassouillette, là-bas, auprès du piano, épanouie, le teint fleuri, l'air essentiellement bon, on dirait qu'elle veut empêcher son regard d'être doux et le faire hautain... mais elle ne peut pas y parvenir. — Qui est-ce?

— C'est une bonne et excellente personne qui serait capable de se faire pardonner ses prétentions, tant elle a un excellent sourire. C'est une petite bourgeoise qui a épousé le prince de Flach, le dernier type de l'égoïste complet, celui-là même qu'on a surnommé

le prince *qui veut bien digérer,* malgré toute la famille de celui-ci ; cette mésalliance, attaquée pendant longtemps, n'est pas encore acceptée de tout le monde ; mais elle donne droit à cette charmante femme à quelques places *réservées* dans les lieux publics ou autres. Ces marques de distinction lui ont fait perdre littéralement la tête. Elle semble toujours montée sur des échasses et n'a qu'une prétention au monde, c'est de connaître sa *place,* de savoir où est sa *place* quand elle entre et qu'elle sort.

— Où est *ma place,* quelle est *ma place !* Il ne faut pas oublier que je suis la femme de mon mari. Ah ! mais, c'est que j'ai droit à être traitée différemment des autres, moi... ma *place !* où est ma *place ?* etc., etc.

D'ailleurs, c'est la plus excellente nature du monde. On sent qu'elle se débarrasserait bien volontiers de sa morgue apparente si elle osait être elle. C'est une simple aberration d'esprit qui la pousse, et elle n'a pas la force nécessaire, la fierté suffisante, pour sentir combien tous ces *orgueils*-là sont *humbles !* De quoi a-t-elle peur ? est-elle assez modeste pour se croire vraiment si honorée des saluts qu'elle reçoit ; je crois que par elle-

même elle vaut mieux qu'elle ne se l'imagine.

Revendiquer quelque chose parce qu'on est la femme d'un monsieur, ce monsieur fût-il le fils du grand Turc !... Enfin cette pauvre créature se donne toutes les peines du monde pour se persuader qu'elle est née sur les marches d'un trône, elle se trouve si flattée de vivre sur le pied de l'égalité avec des personnes qu'elle a regardé longtemps, très à tort, comme ses supérieurs, qu'elle serait capable, à l'occasion, de commettre une mauvaise action, pour ne pas perdre une de ses brillantes relations, qui auraient cependant plus de considération pour elle, si elle était plus indépendante dans ses allures, et plus certaine d'avoir droit aux égards, parce qu'elle est une bonne et honnête femme. — Ce qu'il y a de plus joli, c'est que son mari n'a jamais pu obtenir pour elle, dans son propre pays à lui, les places qu'ils sont si énorgueillis d'occuper ici, par complaisance, dans une contrée et à une cour étrangères en l'absence d'une grande duchesse.

— Et quelles sont ces deux dames relativement abandonnées, isolées près du piano?

— Ces deux dames sont probablement les plus illustres et les plus considérables de la réu-

nion, soit par elles-mêmes, soit par leurs maris. La vieille, celle qui ressemble à ce beau portrait de Briard que vous avez admiré sans doute à l'un des derniers salons de Paris, avec ses beaux cheveux blancs, est la digne compagne d'un homme, d'un véritable génie, qui a doté sa patrie de merveilleuses découvertes. L'autre a épousé un ingénieur célèbre. Toutes deux sont l'esprit, la vertu et la bonté incarnés.

— Mais pourquoi cette espèce d'isolement ?

— Hélas ! les usages de Bicheville ne leur ont pas plu. Elles n'ont pas fait abus de cartes de visite, elles n'ont ennuyé personne, recherché personne. Sans être orgueilleuses, elles se sont tenues un peu à l'écart, se croyant dignes du respect et de l'attention publique ; elles ont négligé les formules puériles, acceptées et consacrées dans notre monde ! En un mot, elles n'ont fait aucune avance, elles n'ont pas refusé les invitations qui leur ont été faites, mais elles n'en ont pas demandées, elles ne se sont pas prodiguées. On a pris prétexte de cette fierté légitime des nouvelles arrivées, pour leur appliquer ce mot stupide qui a déjà fait fortune ici, depuis que quelques cocodès l'y ont introduit : *Ce sont des femmes qui ne vont pas dans le monde.*

Aussi je ne m'étonnerais pas, si elles continuent dans cette voie, qu'elles ne finissent par être calomniées. Car elles vivent en dehors de toute coterie. Elles aiment la franchise, la gaieté saine, les opinions sincères et les talents sérieux. Elles ont toujours vécu dans le culte du devoir, des arts et de la science... Elles ne comprennent rien aux banalités de certaines natures élastiques, poupées à ressort dont les paroles sont des devises de pralines, et les gestes des réminiscences de Guignol... Elles sont fourvoyées à Bicheville, et quand les affaires importantes de leurs maris respectifs, au sujet du chemin du... et du câble sous-marin de... seront en bonne voie... je crois bien qu'elles partiront sans avoir réussi à se composer un salon... Au lieu d'aller dans le monde, je les soupçonne fort désireuses de se sauver de ce monde de Bicheville! Ce lieu n'est point fait pour elles!

A côté de ces deux dames, vous voyez bien encore cette jeune femme aux bandeaux châtains lissés sur son front proéminent, à la physionomie rêveuse, à la taille souple et penchée.

— Ah! oui, quelle figure sympathique,

exclama Antoinette! On ne peut dire qu'elle soit précisément jolie ni qu'elle attire d'emblée le regard, mais elle le fixe tout aussitôt.

— Si sa physionomie est sympathique, elle ne l'est guère, elle, par exemple, à notre monde; on l'a prise en grippe, je ne sais pourquoi, ou plutôt je sais trop pourquoi. — Son mari est un de nos magistrats les plus illustres; c'est lui qui a terminé ces fameux commentaires de Lapius, ce travail gigantesque dont toute l'Europe s'est occupée. — Sa femme est Anglaise; c'est la fille du célèbre Lyead.

C'est un mariage d'affinités, ils sont vraiment compagnons et associés; le président a trouvé notre grand monde un peu trop bruyant, trop mêlé, peut-être, pour ses goûts et ses habitudes, il a fait peu de frais; sa jeune femme n'en a pas fait du tout, ils ont attendu très-tranquillement qu'on vînt à eux; l'on a pris pour du dédain ce qui n'était que de la réserve, de la discrétion, peut-être; l'on a décidé alors qu'ils ne plaisaient pas et ne seraient *jamais à la mode.*

— Et quelle est cette jolie personne au teint éclatant et aux cheveux relevés, un peu épaisse, au profil de perroquet, qui cause avec votre belle dédaigneuse si anti-

pathique aux Bichevillois, et qui me plairait tant à moi.

— Cette dame à la robe cerise et au pompon sur l'oreille, c'est sa cousine, madame Larabure; elle a quelque succès ici, pas autant cependant qu'aucune des lionnes étrangères que je vous ai citées au début de cette revue, la Déjazet, la lingère, la Babet banqueroutière, etc., etc., mais son succès, si succès il y a, est une des choses les plus curieuses, les plus humiliantes, pour l'amour-propre d'une femme, qu'on puisse imaginer; elle le doit tout entier à l'opposition sourde que l'on fait à sa cousine qui n'a pas voulu ou pas pu la recevoir, elle est accueillie non pas *pour elle-même*, mais *contre* sa parente, la femme du magistrat.

— Expliquez-vous, mon cher marquis, vous me paraissez un peu obscur?

— Laissez-moi continuer : donc, madame Degny n'a pas plus réussi que la vieille baronne de l'Hanny ou la jeune comtesse Gallinach, elles sont *jettatore*, dit-on, une expression que j'emprunte à l'Italie; ce sont de bonnes pièces, dont on n'a pas voulu absolument apercevoir ou écouter les beautés, pour lesquelles on a décidé qu'on serait sourd et aveugle; il a

été convenu que nous ne les *accepterions* pas, je parle toujours comme Bichevillois; sur ces entrefaites, la petite cousine, qui est une bonne enfant au bout du compte, quoique déplorablement sotte, et qui est tout étonnée de l'effet qu'elle produit, est venue ici. — Un devoir tout familial, une obligation sérieuse, a fait que le magistrat a dû enjoindre à sa femme de n'avoir peu ou point de relations, au moins pour le moment, avec sa parente; celle-ci dut obéir à contre-cœur. — Sans avoir précisément une grande sympathie pour la jeune dondon, elle aimait sa vivacité et son enjouement; elle avait tort dans son regret, elle ne pouvait pas lui donner une plus grande preuve d'amitié que de la fuir, et rien ne pouvait la servir plus efficacement. — A peine sut-on que les *bêtes noires* de Bicheville ne voyaient pas leurs parents, qu'on se mit à choyer ceux-ci et à leur trouver mille qualités, ils étaient venus déjà plusieurs fois à Bicheville, et on les avait un peu évités; le ménage avait eu un double procès, malheureux, sans doute, mais enfin scandaleux; bref, on ne leur avait pas rendu toutes les cartes qu'ils avaient déposées en arrivant à leurs précédents voyages, une impertinence inouïe à Bicheville et presque

sans précédent! A peine sut-on que le président et la présidente ne les voyaient plus, qu'on se mit à les trouver charmants, sans chercher à pénétrer pourquoi l'austère magistrat avait dû prendre ce parti, s'il ne lui était pas imposé par des considérations d'un ordre supérieur.

« — Comment! madame Degny ne voit pas sa cousine! C'est inconcevable, elle ne devrait cependant pas être si difficile, on ne l'aime pas déjà tant ici, etc., etc. — Voyez cette orgueilleuse, cette dédaigneuse, etc., etc.; après tout, madame Larabure est charmante et vertueuse, elle n'est pas bête...

« — Vous n'étiez pas précisément de cet avis l'année passée, c'est vous qui m'avez empêché de l'engager à mon bal de réveillon...

« — Mais non...

« — Mais si... etc..., etc.

« — Laissez-moi tranquille; puis, je me trompais, d'ailleurs, et dorénavant je la cultiverai, elle est belle, aimable, empressée, élégante, etc., etc... son mari n'est pas un aigle, mais il est charmant et brave, et...

« — Mais vous vous êtes montré plus que sévère à leur propos le mois dernier, cher marquis.

« — Moi ! allons donc... d'ailleurs je ne m'en souviens plus; *aujourd'hui* je les trouve *adorables*. »

Et le concert d'éloges de pleuvoir sur le ménage éconduit par les bêtes noires de Bicheville, non pas qu'on fût le moins du monde convaincu de ce qu'on disait, décidé à les soutenir demain ou qu'on eût la moindre sympathie pour la grosse brunette; mais c'était un moyen d'opposition, — n'avons-nous pas vu au théâtre se servir d'une mauvaise pièce pour en couler une bonne? — d'un ridicule pour atténuer une vertu, de Polichinelle pour écraser Leandre, etc., etc.; bref, Oscar Laraburc et sa femme jouent leur petit rôle dans le monde; ce qu'il y a de plus joli, c'est que madame Larabure ne s'aperçoit nullement que le changement survenu en sa faveur est dû non pas à l'attrait qu'elle peut avoir, mais à la rancune et à l'envie qu'inspire sa cousine, madame Degny; le jour où la femme du magistrat aura décidé son mari à lui permettre de la recevoir, on trouvera à l'envie celle-ci sotte, bavarde, prétentieuse, insupportable; on se rappellera quelques mésaventures du mari, et l'on ne voudra plus du ménage sous aucune considération. Ainsi va le monde. —

Bienheureuse exclusion, donc, puisqu'elle l'a lancée, la petite Larabure devrait bénir le président et sa femme, au lieu de leur en vouloir.

— Mais pourquoi cette exclusion ? demanda Antoinette au marquis ; cette petite *coqueluche-contre* me paraît tout à fait inoffensive et insignifiante.

— Il paraît qu'il y avait des raisons de famille, des raisons sérieuses, je vous le répète, mais comme en définitive Degny est foncièrement bon et obligeant, que sa femme a un aussi excellent cœur que lui, à la *longue* cela se fût arrangé, si les Larabure avaient mené une vie modeste, réservée, retirée, qui leur était imposée même, pour ainsi dire, par les circonstances et par leur position ; au lieu de cela, enivrés, ébouriffés par le singulier engouement de quelques Bichevillois en leur faveur, ils se sont donné du mouvement, ont fait du bruit, se sont lancés dans des dépenses imprudentes, ont voulu aussi, à leur tour, recevoir Déjazet, banqueroutière, dames d'après-minuit, etc., etc., dans un appartement impossible, sans entrée et sans escalier, *cela les a coulés*. Si l'on n'en eût autant voulu au magistrat, on n'en eût fait qu'une bouchée; quant à ce dernier, il se retirait d'autant plus des

Larabure que la surface paraissait plus brillante; il les voyait avec tristesse s'engouffrer dans cet étalage; mais ni lui ni sa femme ne protestèrent, lorsqu'au bout de deux mois il fut *prouvé, constant, avéré* parmi beaucoup de Bichevillois, que c'étaient *eux,* les Larabure, *eux!* qui ne voulaient pas les voir. Les Larabure qu'ils avaient eu tant de peine à éconduire et qui même, un jour, tombèrent à l'improviste chez eux, envahissant d'assaut leur domicile et s'y installant malgré eux, changèrent de rôle; le président et sa femme se contentèrent de hausser les épaules, ils ne protestèrent pas, mais ils durent faire de bien singulières réflexions!

Ainsi va le monde.

— Et qui est ce gros monsieur là-bas, l'air suffisant, assez beau, au teint fleuri, qui paraît atteint d'éléphantiasis?

— Celui-là, c'est tout bonnement un imbécile, dont la vanité burlesque est passée en proverbe. Il est impossible d'être plus solennellement bouffon et plus imperturbablement sot; il est capable de tout, fût-ce d'égorger ses enfants qu'il aime, cependant, si son inepte personnalité est en jeu; il est le Triboulet des salons et des assemblées, tout le monde à l'en-

vie se moque de lui, on a donné son nom à une sottise qui dépasse toutes les bornes; ainsi faire une *benjoline,* dans l'argot du pays, signifie avoir avancé une bêtise ou une absurdité pour laquelle le mot sottise ne paraît pas suffisant.

— En effet, j'ai entendu quelquefois employer ici cette expression ; elle vient des marquis de Benjoli. Mais comme il a l'air soucieux en ce moment.

— Oui, car il cherche à se venger d'une *façon machiavélique* (le gros bonhomme n'a rien de Machiavel, cependant) et il ne jouera jamais dans l'Etat ou dans la société que les rôles d'*Histrion;* il cherche à se venger, dis-je, en ce moment, de l'innocente malice d'une jeune femme qui tient entre ses doigts un habile crayon, tenez, celle qui est assise là-bas dans l'encoignure de cette fenêtre.

— Oui, je vois cette dame aux longs yeux rêveurs, au front élevé; que plusieurs de nos hommes les plus distingués entourent et ont l'air d'écouter comme un oracle.

— Justement, eh bien, cette jeune femme a commis une charge fort ressemblante, ma foi, et qui est, paraît-il, l'épigramme la plus réussie, le soufflet le mieux appliqué qu'ait ja-

mais reçu la suffisance outrée du gros bouffon, sans compter, comme ressemblance, une fidélité de daguerrotype ; à voir sa rancune, il faut qu'elle ait frappé bien juste et que cette espiéglerie, dans la pensée de son auteur, ait eu des épines bien cruelles, car Benjoli rêve de noires et terribles vengeances. Je voudrais qu'il osât les exécuter, car il donnerait peut-être à la baronne Marzy l'occasion de publier cette caricature, qui est une des choses les plus fines, les plus acérées, les plus mordantes que j'aie jamais vues ; la légende, surtout, qui se trouve au bas est désopilante ; ce gros bonhomme tuerait son père, je vous l'ai dit, si sa vanité était en jeu, jugez donc de ce qu'il rêve ! Sans esprit et sans instruction, sans rien qui caractérise l'homme, excepté la taille, il a les petites finesses, toutes les petites roueries non pas d'un intrigant, mais d'une intrigante. Il est féminin dans ses petits plans, ses petits complots, ses petites noirceurs. Il a des idées de *fille,* pour ne pas nous servir d'un mot plus vif d'un de ses collègues, c'est la... fille de la réunion. Incapable de quoi que ce soit, brouillant toutes les conversations, dérangeant toutes les conférences, compromettant tout ce qui l'approche, tous les partis à l'envie sont

unanimes à le fuir et à le juger, à vouloir s'en débarrasser quand il s'est introduit par une porte dérobée ; piqué d'être sans cesse renvoyé de l'un à l'autre comme un volant, et de n'être jamais pris au sérieux par personne, il passe sa vie tantôt à envoyer aux journaux des correspondances sur lui-même où il ne s'épargne pas les éloges, et où il se casse l'encensoir sur le nez, tantôt à faire de la basse démagogie ; tant mieux pour lui s'il se fait illusion, et s'il ne s'aperçoit pas qu'il est étouffé sous le ridicule.

— Mais laissons-là votre grotesque, cher baron, je ne le trouve pas amusant, et dites-moi donc un peu quelle est cette jeune fille si jolie et si singulièrement habillée, qui se promène dans le salon d'un grand pas, en riant aux éclats, entourée de quatre cavaliers ; quel air assuré ! et, cependant, elle ne paraît pas avoir dix-huit ans.

— Il me déplaît que vous ayez remarqué cette charmante enfant, répondit le baron dont le front se rembrunissait ; j'aurais voulu que vous ne me demandiez rien sur son compte, car j'ai beaucoup aimé sa mère et je ne puis cependant ne pas la blâmer de l'éducation qu'elle donne à cette malheureuse créa-

ture; ah! c'est là une terrible punition pour la pauvre femme, de voir sa fille idolâtrée avec tant d'amour, ressembler si peu, par la tenue, les manières et l'éducation, aux jeunes personnes de son rang et de sa condition.

— Mais où est-elle donc, la mère, je ne la vois pas ?

— Hélas ! dans un autre salon ; mais, tenez, ce sujet m'est pénible à traiter, je ne m'y appesantirai pas ; le nom de cette dame vous dira d'ailleurs toute son histoire ! C'est la baronne Peller !

— Quoi ! cette femme qui... cette baronne que...

— Ne rappelez rien de son passé, mon enfant, répondit le baron gravement; nulle femme, malgré ce passé, n'est meilleure, plus intéressante jusque dans ses fautes, ni plus généreuse. Elle a de nobles, de réelles qualités qui lui feront beaucoup pardonner, sinon tout pardonner ; sa vie est un des romans les plus accidentés et les plus palpitants qu'il soit possible d'écrire. Je sais un de mes amis qui songe à le faire peut-être, il l'intitulerait les Deux sœurs ; rien ne serait plus dramatique, plus émouvant, s'il met ce projet à exécution ; elle est l'une des sœurs ; l'autre

est une noble, pure et sublime créature! une poésie faite femme... le héros du roman, le mari de cette dernière, un héros et un martyr; oui, cette aventure dans ses entraînements coupables aurait quelque chose de grandiose, comme tout ce qui touche à la passion vraiment éprouvée; je lui pardonnerais donc celle-là et beaucoup d'autres, sans la façon dont elle élève sa pauvre enfant, et cependant, il y a des circonstances atténuantes. Exilée du monde depuis la naissance de celle-ci, pour ainsi dire, elle a oublié, dans ces dix-huit ans, nos usages; elle ne sait plus ce que doit être une jeune fille bien née; elle s'est contentée de la gâter et de l'adorer; au lieu d'en faire une vierge exhalant un parfum de chasteté sur ses pas et inspirant le respect, elle en a fait une copie de la *Marcelle* du demi-monde, de sorte que cette enfant, qui probablement est innocente et pure, j'en jurerais, a l'air d'une veuve en sixièmes noces.

— En effet, répondit Antoinette; à cette toilette de femme mariée, à ces diamants, à cette démarche assurée, à cet air délibéré, à ces éclats de rire, à la façon dont elle tient son éventail, on ne dirait jamais une jeune

fille, quelle chose singulière ; mais pourquoi sa mère ne la rejoint-elle pas?

— Tenez, n'en parlez pas! la mère n'a pas quitté sa chaise dans le salon vert, où elle garde le châle et la sortie de bal de sa fille. Elles se retrouveront à huit heures du matin, après le souper et le cotillon, car elles ne manquent pas un bal ; arrivées, les lustres à peine allumés, elles sortent les dernières ; c'est la première fois que la fille voit le monde, et la première que la mère le revoit depuis dix-huit ans ; aussi l'une n'en est-elle pas encore rassasiée, et l'autre, juive-errante de l'amour maternel, s'est condamnée à ne pas se reposer, tant que la jolie enfant gâtée n'aura pas dit : Halte-là ! — Elle passe pour avoir une dot, que je crois singulièrement surfaite ; les épouseurs ne lui manqueront donc pas, — mais ces allures n'éloignent-elles pas les hommes sérieux dont je voudrais la voir entourée et recherchée ; car il est impossible, malgré les apparences, que cette enfant ne soit pas un petit trésor ; tenez, n'en parlons plus, je sens les larmes me venir aux yeux.

Et, en effet, le baron paraissait souffrir ; on sentait qu'il devait avoir éprouvé un véritable

attachement pour la baronne Peller, et que cette sympathie survivait encore.

En ce moment, précisément, une femme d'un certain âge apparut à la porte du salon, jeta un regard furtif sur l'enfant gâtée emportée dans le tourbillon d'une valse, et alla regagner sa place, sur le seuil de la porte; on voyait dans cette femme les traces d'une grande beauté flétrie avant l'âge, l'œil éteint par les larmes, la physionomie douce et résignée; si sa taille eût été plus svelte, elle eût rappelé les belles *mater dolorosa* de Lucca.

Le baron s'était levé en la voyant et la suivait d'un regard attendri.

— Quelle est donc cette *vieille sorcière* en deuil qui vient de traverser le salon, ma belle baronne? disait en ce moment, son danseur, à la jeune fille écervelée, en lui montrant sa mère.

— L'enfant a du bon, elle a rougi, s'écria le baron. Ah! qu'un bon mari qui lui ferait désapprendre tout ce qu'elle a appris dans ce maudit hiver, et apprendre tout ce qu'elle ne sait pas, ferait du bien à la mère et à la fille, cela les remettrait dans leur voie.

Espérons!

Et comme le baron paraissait vouloir ne

plus parler de la baronne, Antoinette attira son attention sur une dame habillée en jaune et entourée de cinq ou six belles enfants.

Le baron détourna les yeux. — Ah ! nous allons clore notre revue, ma chère Antoinette ; voilà une demi-heure que mon rôle de Diable boîteux me pèse, vous allez précisément tomber sur les personnes dont, pour plusieurs raisons, malgré mon désir de vous instruire, je ne puis parler. Je suis l'ami intime du père et de la mère, voire même du mari de cette femme; ce sont tous les plus braves gens que je connaisse. Les parents ont longtemps souffert de ce mariage qu'ils n'ont pas reconnu d'abord ; ils ont fini par céder en voyant la persistance de la passion de leur fils, un véritable artiste, un poète et un homme de cœur...

Depuis vingt-deux ans, il aime sa femme comme au premier jour, quoique... et malgré que...

— Dites-moi quelque chose sur elle?

— Je n'en sais rien et ne veux rien en savoir; mais je crains que cette destinée inespérée ne l'ait trouvée ingrate... Puis, je veux douter de tout ce qu'on en dit, ce n'est peut-être pas vrai, ce serait trop odieux,

je veux penser que c'est impossible, surtout quand je considère toutes ces jeunes filles si jolies, et qui le seraient davantage encore si elles ne le savaient pas tant, — elles se marieront difficilement, — et cela m'afflige.

— Je ne vous trouve plus aimable, baron, depuis que vous me parlez par réticences. Aussi, je ne vous demanderai plus rien, dit Antoinette en boudant, — j'en sais assez, au surplus, sur votre monde, je n'ai pas envie d'en savoir davantage, — j'en ai assez ; présentez-moi donc plutôt à ces trois dames que vous m'avez désignées comme les bêtes noires de Bicheville, — ce sont celles qui me plaisent le plus de toute la réunion, — la vieille madame de l'Hanny, la jeune madame Gallinach, et la pensive madame Degny.

— Y pensez-vous, mon enfant, mais vous vous couleriez ; on ne fait pas la cour ici à l'esprit, à la vertu, à la dignité et au respect de soi, ce sont des *travers* qui n'ont pas de courtisans. Ces dames ne sont pas acceptées, on ne peut quelquefois se dispenser de les recevoir, mais on les regarde de travers, on les jalouse, on leur en veut. Si vous alliez vers elles on vous prendrait en grippe comme elles,

il faut faire comme tout le monde; vous n'êtes pas en position de lutter avec un parti pris, il faudrait être autrement indépendante que vous ne l'êtes pour l'oser, et encore!...

— J'attendrai, répondit Antoinette en faisant la moue. Ah! auparavant, je veux vous demander cependant quelques détails sur cette jeune femme aux cheveux roux, assise sur cette porte; est-elle invulnérable aussi!

— De grand cœur, mon enfant! je vais me dédommager sur celle-là avec plaisir...

— Je vous mets vraiment dans l'embarras, baron, j'en suis sûre; elle défie la critique, on l'a surnommée la bonne mère de famille, toutes ces dames en disent du bien. Il paraît qu'elle nourrit tous ses enfants avec un mérite exemplaire.

— Oh! cela ne lui coûte ni beaucoup de mal, ni beaucoup de soins, allez! c'est sa bonne qui a tous les tracas... Il lui est défendu de jamais réveiller madame... mais cette réputation la pose admirablement. Elle reste fort tranquillement jusqu'à six heures du matin au bal... Elle n'entend pas les cris des marmots et n'a pas la peine de les apaiser, par conséquent. Si les dames de Bicheville n'en di-

sent pas de mal, c'est que cette jeune femme ne les inquiète pas par une beauté exceptionnelle, ni surtout par son esprit. — Tenez! je veux soulever pour vous le masque de cette vertu! — Madame Floriet, c'est son nom, pose pour l'amour conjugal, pour la maternité, une comédie qu'elle joue mieux qu'aucune autre, quoique assez mauvaise actrice quand elle s'avise de jouer la comédie.

— Je vous avoue que je serai un peu incrédule cette fois, dit Antoinette. Elle a l'air si bonne enfant, si vive, le cœur sur la main, cette dame Floriet.

— Elle a pourtant failli être bien dangereuse autrefois, il y a sept ou huit ans. Ne riez pas ! Elle n'est plus jolie le matin, elle a l'air vieillot, quoique jeune; elle est anguleuse comme un clou de cheval, quoique très-grasse... mais il y a huit ans, oui, je dis bien, — huit ans, — elle n'était pas ainsi. — C'était une charmante créature, non pas de détails, mais d'ensemble. — Elle avait un corps incomparable, elle était tout d'éclat ; cela n'a duré qu'une matinée de soleil... un an au plus; elle fut adorable. Je me la rappelle encore, revenant de voyage dans une robe de mérinos vert, avec sa tante, cette dame, à côté du

député Villet, c'était vraiment alors un rêve de poète. Une de mes amies la vit au bain...

— Ah! marquis, vous allez être indiscret.

— Non, je suis historien, cicérone, je dis tout, je gaze, mais je dis tout. Une de mes amies donc, artiste célèbre, la vit au bain. Elle la déclara admirable. Jamais elle n'avait vu de formes plus idéales, plus sveltes, plus...

— Baron, vous m'étonnez. Comment cette femme pointue et gonflée à la fois...

— Les trous étaient des fossettes, dans ce temps-là, et ses chairs n'étaient pas empâtées. Voilà la différence.

— Mais comment changer en si peu de temps? Elle a vingt-cinq ans à peine!

— Que voulez-vous? L'ambition manquée et des déceptions cruelles! Des espérances détruites, son amour-propre flagellé, des méchancetés rentrées, le dépit, la jalousie, l'envie, la colère. Il n'est pas aujourd'hui une créature plus perverse sous le ciel, car elle est odieusement hypocrite. Grâce à Dieu, elle n'est presque plus jolie, elle n'est pas spirituelle. Je me répète, car je veux vous dire combien cette nature m'effraierait sans cette déchéance physique, sans cette nullité morale. Vous m'avez dit quelques mots de madame Antoine,

et je conclus de vos confidences que, peut-être aussi, la femme dont nous parlons n'était pas née mauvaise. Ecoutez son histoire, et vous en tirerez les mêmes inductions que moi : elle n'avait pas de dot et elle voulait se marier à tout prix. Elle voulait une position, mais elle n'avait d'autres parents que sa tante, pauvre comme elle et ne pouvant par conséquent la produire dans le monde, et cependant elle séchait sur planche, tant était grand son désir d'arriver. Elle voulait rester sage, oui, elle y était bien résolue, mais le mari ne venait pas; alors cette chercheuse d'époux perdit la tête; un beau jour, elle aima ou crut aimer un sous-lieutenant autrichien, commit une faute et n'y trouva qu'un remords... Elle en commit une seconde avec un cousin marié peu scrupuleux, et n'eut pas plus de succès ; tout au contraire, on dit qu'elle demanda à ce dernier un service qu'il ne lui rendit pas; ces deux échecs successifs la rendirent cynique, elle continua... Enfin elle tomba sur un pauvre diable qui voulait vraiment l'épouser. Dans sa position de double victime de l'amour, c'était presque une aubaine. — Elle accepta. Le roman d'amour, roman trop connu d'elle, dura quinze jours. La bonne tante ferma les yeux, le ma-

riage devait être au bout, et cela, d'ailleurs, se passait à la campagne, avec la complicité d'une femme de chambre éhontée. — C'était une troisième faute, mais une *faute de désespoir*, nom approprié faussement à bien des erreurs et qui ne justifiera jamais leurs auteurs, à mes yeux du moins ! Le jeune homme partit. Il allait tout préparer pour son mariage. Les billets d'amour éperdu allèrent grand train. La poste n'avait pas assez de facteurs pour les lettres arrivant partout, se croisant et débordant le sac des messagers. Pour la donzelle, toutefois, ce mariage n'était qu'un pis aller; aussi lorsqu'un beau jour elle fit la conquête d'un vieil académicien , qui, comme l'amant exilé, *répondit* à ses avances par des lettres énamourées, elle perdit la tête d'espérance. C'était mieux, c'était plus sortable que le jeune journaliste (l'amant n° 3 était journaliste). Elle n'hésita pas. Seulement l'amant repoussé avait des lettres en sa possession, et il fallait les revoir à tout prix.

« Rendez-moi mes lettres, écrivait-elle, car notre mariage est impossible, parce que ma tante.., parce que l'avenir... parce que notre mariage est impossible !... »

Ces raisons, tout admissibles qu'elles fus-

sent, ne parurent pas assez motivées au jeune prétendant éliminé : il manqua peut-être de cette délicatesse, apanage de certaines organisations loyales jusqu'à l'abnégation, mais aussi il est peut-être excusable ; bref, il ne rendit pas les lettres. Au contraire, il menaça d'un scandale. — Alors la tante fit une plainte, — la police se mêla de la chose, on vint chez le jeune homme, et on lui saisit quelques lettres, pas toutes cependant, on essaya d'arranger cette vilaine affaire, et le résultat de tout ce gâchis fut le départ de la jeune fille pour la province. — Là, elle fit la connaissance d'un capitaine de marine marchande, sorte d'officier de fortune qui l'épousa les yeux fermés. Ils ont fixé depuis peu leur résidence à Bicheville, qui est, je vous l'ai dit, une sorte de *port franc* pour les navigateurs hasardeux. La femme de l'officier de marine a fait un petit héritage, et vivote tant bien que mal, donnant l'exemple des vertus maternelles; maintenant, voici la vérité *vraie* sur ce ménage : — Elle a eu, en cachette, bien entendu, cinq ou six amants, mais piètres amants : clercs d'avoués, petits procureurs de petites causes, lovelaces de garnison, un banquier véreux, encore, mais pas un

homme qui pût lui donner ce qu'elle souhaitait. — Elle rêve tout bas de fautes cachées et profitables, elle a des velléités de cocotte. Mais de cocotte en collecte d'amour, et pour cela elle se met en frais de toilette. Son mari est presque toujours en mer, et dernièrement il a eu un de ces mots qui peignent un homme, qui l'habillent de pied en cap. — Dans la bonne ville de Bicheville passait un jeune prince de bel avenir, et sur qui tous les yeux se fixèrent pendant le peu temps qu'il y séjourna. Or, ce jeune fils de roi fit danser avec persistance, avec obstination une de nos belles dames. — Chacun glosait, chacun plaignait intérieurement le pauvre mari de la dame favorisée. — Notre marin, qui était présent, fit chorus et laissa échapper des paroles de blâme très-virulent contre la conduite de ce rejeton royal. « Est-il possible d'afficher ainsi une telle femme ! Son mari n'a aucun grade dans l'armée et elle n'appartient pas même à la bourgeoisie. Et voyez cependant, ce collier qui l'orne est un cadeau royal ! Cadeau royal, c'est honteux ! » Cette indignation semblerait annoncer chez notre marin un grand respect pour les convenances matrimoniales ; mais ce qui, à nos yeux, détruit

un peu l'illusion, c'est que sa propre femme avait tout fait pour être remarquée du susdit prince du sang et qu'elle avait échoué. — Voilà la femme, voilà le mari peut-être. — Ambition démesurée chez l'un, aveuglement sur les moyens chez l'autre.

— Je ne comprends pas, dit Antoinette.

— Tant mieux, chère enfant, puissent ces infamies être toujours de l'algèbre pour vous. — Mais notez que les femmes qui affichent leurs vices, si elles ne sont pas excusables, ont du moins la franchise pour elles. Elles ont le courage de leur opinion. Tandis que cette bonne mère de famille est au-dessous de tout ce qu'on peut penser. — Ce n'est pas le *vice*, non, car le vice a des sens et quelquefois du cœur; c'est pis que le vice... C'est l'hypocrisie; j'aime mieux Lacenaire que Tartufe, c'est une affaire de tempérament. On l'a surnommée, ceux qui la connaissent, madame *je vous aimais, qu'avez-vous fait*, en souvenir d'une aventure qui court le monde, et où cette ligne laconique joue un grand rôle; elle sait bien intérieurement ce que cela veut dire; mais arrêtons-nous à cette dernière étude; jusqu'à présent je vous ai montré le monde bigarré, la société mêlée de Bicheville. En un

mot, les épaves et l'écume de toutes les nations. — Je veux maintenant vous faire connaître le vrai monde. — Demain, si vous voulez, je vous présenterai à la famille de Villeblanche.

— Oh! oui, répondit Antoinette, j'ai assez, j'ai trop de vos hommes faux et de vos femmes impudiques. Allons, bien vite, nous reposer dans l'oasis que vous m'indiquez.

— A demain, mes belles dames, et croyez que votre Diable boiteux est et sera toujours à votre disposition.

Et le vieux baron reconduisit ces dames jusqu'à leur hôtel.

XII

Les Oasis Bichevilloises.

Figurez-vous une pièce immense, un salon de famille dont la magnifique simplicité a quelque chose de grave et d'imposant, et forme un singulier contraste avec les splendeurs ruolzées du luxe moderne si à la mode chez les Bichevillois; de lourdes tentures de tapisserie retombent sur les portes et sur les fenêtres, et les plis ondoyants frappés par la lumière ont, malgré leur rigidité, une exquise variété de couleurs et de tons : toute la partie des parois laissée libre par les portes, les fenêtres et les glaces, est couverte par de grands tableaux représentant pour la plupart des sujets bibliques; le plafond, voûte surbaissée, s'appuie sur une frise gravement unie qui fait

le tour du salon; la frise, du reste, n'est qu'apparente et seulement peinte; une grande fresque, la *Mort de Samson*, remplit la voûte; le temps en a adouci les tons et parfois effacé les contours; dans les angles, des piédestaux en forme de colonnes cannelées supportent d'énormes vases pleins de fleurs exotiques; le lustre est en verre coloré de Venise; ses mille facettes reflètent la clarté qu'une seule lampe, placée sur un guéridon, distribue à toute la pièce; de lourds flambeaux de cuivre massif étendent leurs bras lourds sur la cheminée et forment avec une grandiose pendule du même style une garniture à la fois sévère et du meilleur goût; un épais tapis à grandes rosaces recouvre les mosaïques du parquet. Des siéges de toutes sortes, simples, moelleux, commodes, mariant la dorure au velours et à de fines tapisseries, s'éparpillent dans ce salon, où la meilleure et la plus brillante compagnie doit nécessairement se trouver à l'aise. Tout, meubles, tentures, tapisseries, toiles et fresques, a bien un peu l'aspect flétri et vieillot du passé; le temps a passé en laissant ses traces sur toutes choses; on sent que des soins minutieux ont seuls pu les maintenir dans cet état de conservation; néanmoins, si les détails prêtent à

l'observation, l'ensemble n'en est pas moins parfait et constitue un cadre merveilleusement approprié aux personnages qui vivent dans cet intérieur.

Du cadre, passons aux portraits.

Quoique le monde, le vrai monde pour ceux qui le connaissent, s'apprécie et se devine, il reste certaines nuances qu'il est toujours difficile de saisir et d'expliquer. Bien des gens ont vu le monde sans le comprendre; d'autres l'ont compris sans l'avoir vu.

Le marquis de Villeblanche est assis au coin de la cheminée. C'est un grand vieillard mince, sec, osseux, cravaté avec soin. Tout dans sa personne est aristocratique, figure, gestes, voix, intonation. Il sent son gentilhomme d'une lieue, et c'est plaisir de l'entendre parler à ses gens; comme il sait être bienveillant en les tenant à distance! Il est sinon le dernier, du moins un des derniers grands seigneurs de notre époque. Son aménité est proverbiale, et la bonté se lit dans ses yeux. Il est aimable et fait voir qu'il tient à être aimé; aussi tout le monde se prend à l'aimer du premier abord.

Son frère le commandeur, qui lui fait vis-à-vis, est, comme individu, tout l'opposé de son aîné. C'est un petit homme, gros et gras, à la figure rougeaude, qui digère avec délices au

coin du feu. Mais quelle bonne figure et quelle heureuse placidité! On voit tout de suite que ce petit vieillard doit être le meilleur des hommes. Sa main fine et potelée, son pied délicatement chaussé et qui ferait honneur au plus élégant des monsignors romains (il montre, du reste, assez volontiers l'une et l'autre) témoignent suffisamment de son sang et de sa race. Il a bien dîné, il se repose; il se réveillera à temps pour le whist et pour le thé.

La marquise de Villeblanche est une sainte femme, dans toute l'acception du mot : pieuse sans exagération, elle a été bonne fille et chaste épouse, comme elle est la meilleure des mères. Issue d'une famille égale au moins en noblesse à celle de son mari, elle l'a épousé par amour; elle l'aime encore. Heureuse femme, elle est encore heureuse mère; ses enfants lui rendent la monnaie de ses soins et de sa tendresse en trésors de joie et d'affection; c'est, du reste, le type accompli de la grande dame; elle est parfaite en tout; grâce, bienveillance, urbanité, rien ne lui manque; elle a fait son salon, et son salon c'est elle-même; elle le prime, le dirige, comme le maëstro conduit son orchestre un jour de première représentation. Qui la voit, une fois, se sent prêt à l'ai-

mer et aspire à l'honneur de la revoir; honneur plus désiré qu'obtenu, car les portes du salon de Villeblanche ne s'ouvrent qu'à bon escient, et il faut avoir fait ses preuves pour en franchir le seuil. Dieu sait ce qu'on a dû dire à la marquise pour la décider à recevoir Antoinette Baldy!

Le chevalier a vingt-quatre ans; c'est un grand garçon brun, bien découplé, regard franc, figure ouverte, qui rappelle son père par la taille et sa mère par le visage. Distingué comme tous ceux de sa race, il a les allures d'un gentilhomme-campagnard plutôt que d'un gandin; il a beaucoup chassé et peu vécu (j'entends vivre dans le sens qu'attachent à ce mot nos jeunes gens de Paris, en l'an de grâce 1867); aussi semble-t-il un peu gauche et embarrassé dans le salon de sa mère; c'est un petit défaut dont il se corrigera bien vite; d'ailleurs, sa gaucherie et son embarras, qu'il ne cherche point à dissimuler, ne manquent ni de charme, ni de grâce.

Mademoiselle Augustine est une fillette sortie hier du couvent; c'est la joie de la maison: vive, enjouée, gaie comme un pinson, elle met un rayon de soleil sur cet horizon serein, mais un peu sombre; tout le jour elle

s'agite et chante, heureuse de se sentir libre et rendue aux embrassements maternels. Le soir, c'est différent, l'enfant redevient jeune fille; elle brode gravement auprès du guéridon, mais c'est à grand'peine qu'elle étouffe un sonore éclat de rire chaque fois que son fil casse ou qu'elle se pique les doigts. C'est déjà une charmante petite femme, et sa mère qui la couve d'un regard d'orgueil se dit tout bas : C'est ma jeunesse que je revois, j'étais ainsi à dix-sept ans !

Des commensaux du salon de Villeblanche que dire, sinon que, différents par le nom, l'âge, le sexe, la fortune, ils forment un ensemble complet par la distinction et l'aristocratie. C'est la fleur, la crème (comme on dit à Vienne) de la société. On se croirait à Paris, au faubourg Saint-Germain, chez madame de Chatenay ou chez madame de Marcellus.

C'est dans ce milieu, gourmé peut-être, mais élégant, spirituel, intelligent, que se trouve lancée Antoinette presque à l'improviste.

Le soir du 2 février, vers huit heures, son aimable cicérone, bien pénétré de la fable ingénieuse qui doit ouvrir le Sésame de l'aristocratique Eldorado, est à la porte des Forge-

ronnes. Antoinette descend, la portière se referme et les chevaux partent au galop. On arrive. Au moment de faire son entrée, la jeune fille sent son cœur se serrer. Que rapportera-t-elle de cette dernière épreuve ? Une nouvelle désillusion, sans doute, un désenchantement.

Enfin le vin est tiré, il faut le boire ; on débarrasse Antoinette de ses fourrures, et un laquais annonce à haute voix les visiteurs; M. le marquis se lève et salue avec une gravité bienveillante les nouvelles arrivées, le commandeur leur adresse son meilleur sourire, madame de Villeblanche va au-devant de la jeune fille, lui serre la main, la baise au front et lui dit d'une voix douce :

— Je suis heureuse de vous voir et de vous embrasser, ma chère enfant; tout ce que notre ami nous avait dit de vous m'avait déjà prévenue en votre faveur, et je vois bien qu'il ne nous avait pas trompés!

Le chevalier salue, et mademoiselle Augustine échange une belle révérence avec Antoinette, qui s'assied auprès d'elle, tandis que sa mère, un peu interloquée, se dissimule près de la fenêtre.

Dire que la jeune fille ne se sent point un

peu intimidée, que la gravité du lieu, la solennité de la compagnie, ne produisent pas sur elle une première impression de gêne et de froid, ce serait exagérer. Mais en voyant les efforts de tous pour la mettre à l'aise et le bon accueil dont elle est l'objet, elle ne tarde point à se remettre; et grâce à la rectitude et à la finesse de son esprit, elle arrive à placer deux ou trois mots bien innocents, mais qui, venant d'elle, font cependant sensation. — Du reste, elle écoute (c'est un véritable talent que savoir écouter, dans le monde); tandis que la conversation générale vole et varie, passant des sujets les plus sérieux aux aperçus les plus légers, des grandes questions d'économie, de science et d'art, aux plus futiles cancans de Bicheville. Bien des fois, Antoinette ouvrit de grands yeux à ce qu'elle entendait, il lui semblait que son cœur et son esprit se réchauffaient au contact des sentiments généreux qu'exprimait si bien le noble langage de cette aristocratie, si souvent et si injustement ridiculisée. Dans ce salon, au centre même de Bicheville, elle pouvait se croire aussi loin de Bicheville, même, que si elle eût été à Paris. Comme elle s'associa, de pensée, aux jugements divers, mais sévères et

justes, portés sur les membres les plus éclatants de la société bichevilloise; comme elle s'unit à ceux qui les plaignaient avec une véritable tristesse! Les aventures de ces derniers arrivaient dans ce vaste salon comme un écho de scandale affaibli; rarement on en causait, tout cela était si loin du petit groupe d'élite dont madame de Villeblanche et le marquis étaient le centre. Cependant, ce soir-là, une visite inattendue ramena soudainement Bicheville sur le tapis. Vers neuf heures, on annonça la marquise de Rillières, ce fut une émotion soudaine. On savait bien qu'elle était du même monde que madame de Villeblanche et qu'à la rigueur elle pouvait se croire avec ses pairs, mais elle s'était aventurée et compromise dans mille tripotages politiques, mondains et autres; personne n'ignorait que c'était une intrigante, mais une intrigante des plus dangereuses, une intrigante du grand monde, que c'était une femme remuante, s'occupant solennellement des affaires de l'État, lâchant, à tout propos, son petit mot sur la politique, s'occupant enfin de tout ce qui ne la regardait pas. La mouche du coche, mais la mouche venimeuse, la mouche qui donne le charbon. Il y avait donc un abîme entre elle et madame

de Villeblanche, aussi ces deux femmes ne pouvaient-elles se convenir ni trouver un point de contact. La marquise sentit, dès son entrée, qu'elle faisait peser un froid glacial sur la réunion, aussi ne resta-t-elle que quelques minutes; lorsqu'elle fut partie, M. de Villeblanche, très-sobre cependant d'appréciations, ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Voilà une femme que je suis obligé de recevoir, elle figure, hélas! parmi les nôtres; mais elle m'inspire une invincible répulsion et chaque fois qu'elle vient ici, c'est une vérible souffrance pour moi...

Antoinette retrouvait dans ce salon tous ses instincts droits et généreux; c'est avec une surprise peu déguisée qu'elle entendit annoncer tour à tour monsieur et madame Degny, la vieille baronne de l'Hany, la comtesse Gallinache, etc., etc., et elle fut étonnée des égards dont ces différentes personnes étaient l'objet, de l'attention et des prévenances dont on les entourait. Elle ne craignit même pas de dire naïvement à Augustine :

— Je n'y comprends rien ! quel accueil on fait à ces dames! comme on s'empresse autour d'elles ! comme on brigue l'honneur de leur conversation, on les fuyait ailleurs!

Le marquis l'avait entendue, et souriant il se chargea de répondre pour sa fille :

— Tout cela trouble un peu vos idées, mon enfant, je le conçois, mais il faut vous y faire, ces dames sont dans le salon de Villeblanche, où l'on rend à César ce qui lui appartient, lorsque cela est juste. Ne vous étonnez donc point si vous trouvez blanc ici ce qui paraissait noir ailleurs, lumineux ce que voilait dans un autre milieu une obscurité de convention.

— En d'autres termes, repartit Antoinette, j'ai pris la nuit pour le jour, le faux pour le vrai ; mais laissez faire, mes yeux se dessillent, quelques jours encore de votre toute gracieuse hospitalité et je pourrai dire avec Pauline :

« Je vois, je sais, je crois ! je suis désabusée ! »

— Au surplus, reprit en souriant M. de Villeblanche, toute chose reprend sa place naturelle dans notre salon, parce que quiconque y est admis a sa raison d'y être ; nous procédons par assimilation ; madame de l'Hany n'est venue d'ailleurs, ce soir, que pour annoncer son départ. Cela m'amène à vous dire que Bicheville pourrait être tout autre qu'il n'est, un milieu

agréable comme la ville elle-même, un foyer d'intelligences et d'aimables relations d'où seraient à jamais bannies les intrigues et les coteries. Tout serait alors pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais il faudrait pour cela, qu'un esprit droit et généreux, une main ferme, incapable de toutes les concessions, de toutes les transactions de conscience, dont vit actuellement le monde, donnât l'impulsion et l'exemple à notre société de Bicheville. Ce serait un utile et beau rôle à jouer.

Au fait, ajouta le marquis en se tournant vers madame de Villeblanche qui avait écouté ses dernières paroles, pourquoi ne l'essaieriez-vous pas, madame?

— Je ne suis plus assez jeune, mon ami, pour un si grand effort. Il fallait me demander cela il y a trente ans : — Je laisse ce rôle aux nobles cœurs, aux généreux esprits auxquels sourit encore le printemps. Aujourd'hui, moi, je ne puis plus que détourner la tête, ou rougir encore de ce que je vois et de ce que j'essaie de ne pas entendre. Mais le monde est ainsi fait (pas le nôtre toujours), qu'y puis-je? Au fond, néanmoins, vous avez raison, il faudrait bien peu de chose, la jeunesse, le cou-

rage et la volonté : rendez-moi la jeunesse et je tenterai l'épreuve.

Au surplus, ne vous épouvantez pas, et que cela ne vous empêche pas de revenir à Bicheville. Il ne faut pas toujours voir les choses uniquement sous leur mauvais côté ; ce qui existe est déplorable, assurément, mais tout cela peut changer d'un instant à l'autre ; le temps est un grand maître ! Après tout, le mal vient de dix ou douze personnes, *pas plus;* le reste n'est que plantes parasites étendant indifféremment leurs rameaux à droite ou à gauche, courtisant les bons, fêtant les mauvais, allant d'un pas dégagé où tout le monde va. Ce sont de véritables moutons de Panurge, rien de plus. Aussi, le méchant petit noyau dont je vous parlais tout à l'heure, disparu ou remis à sa place, les choses reprendront, à Bicheville, leur cours normal et régulier. Nous n'avons pas de princesse, en ce moment, mais notre jeune duc va se marier, il épousera sans doute une Allemande, qui nous arrivera avec les allures et les habitudes un peu sévères de son pays, et sous son influence la cour et la ville reviendront à la tenue et à l'étiquette qu'on a un peu trop laissées se relâcher aujourd'hui. Voilà pour les éléments

démoralisateurs et les abus tolérés du pays. Quant aux vices exotiques, ils tendent aussi à disparaître. Nous avons ici, vous le savez, bon nombre de consuls généraux, faisant l'office de ministres; eh bien ! ils ont fini par comprendre qu'il y avait pour eux une haute question de moralité à ne pas patroner tous les étrangers, à ne pas recueillir toutes les épaves. Déjà certaine personne qui était venue faire scandale ici, après l'avoir fait à Paris, mistress Catacurays, justement surnommée la *menteuse sans égale,* et dont sans doute vous avez déjà entendu parler, s'est fait justice elle-même et a quitté Bicheville. Il est vrai qu'elle a donné pour prétextes, à son départ, la cherté de la vie et le bégueulisme de la société. Quelle bonne plaisanterie !

Il fallait qu'elle eût bien outrepassé les bornes.

La conversation redevint générale : Antoinette vit passer devant elle, comme derrière un verre d'optique, tous les gens de Bicheville : quelle dégringolade ! oh ! mon Dieu ! par quel jeu de bascule, par quel revirement, les gens qu'elle a vus si hauts de ton et de prestance, tombent-ils si bas, dans une appréciation cependant modérée et courtoise.

Sans doute, elle avait pris la lorgnette par le mauvais bout, elle avait toujours cru que son cicérone exagérait, maintenant elle ne doute plus.

C'est ainsi qu'elle entendit parler de ce fameux procureur-général, dont l'incapacité notoire a compromis (chacun le sait), une grande journée de cour d'assises; quelle juste exécution ! et comme son procès fut vite fait ! Après lui, c'est le marquis de Grotesco qui entre en scène, quel type et quelle figure ! aussi comme sa charge est amusante et complète. Seulement, on se demande comment il se fait que cette excellente madame Degny, si bonne, si bienveillante d'apparence y ait prêté les mains.

Les portraits réussissent si bien sous ses doigts, pourquoi ne pas s'y tenir, et risquer la caricature? Ah ! c'est que vous ne savez pas que le brave marquis est ennuyeux au superlatif; là où il s'attache il tient comme glu, et c'est tout simplement pour en débarrasser le président son mari, pour lequel Grotesco s'était épris d'une dangereuse et fatigante amitié, que l'excellente, mais maligne madame Degny, s'est permis cette espièglerie. Riez de l'un, mademoiselle Antoinette, mais n'ac-

cusez pas l'autre; ce Grotesco, est du reste d'une bêtise, d'une légèreté telle, qu'il compromet tout ce qui l'approche, même les siens. C'est ainsi qu'il vient de rompre à l'improviste, sous les prétextes les plus futiles, le mariage très-avancé de sa fille, avec un galant homme, la veille même de la célébration ; brisant ainsi peut-être le cœur de sa pauvre enfant; et pourtant cet homme, si peu apte à pourvoir aux intérêts des siens et à administrer sa propre maison, à protéger sa propre famille, sollicite une sous-préfecture ; est-ce croyable. Pauvres administrés !

Antoinette entendit parler aussi un jour de madame Doctorat, hélas ! elle était tombée de Charybde en Scylla, de précipice en précipice! elle a fini, lui dit-on, triste exemple, par mener son mari en police correctionnelle et par s'y asseoir elle-même à côté de lui, toute *Grimaud de la Pétaudière* qu'elle fût née! Elle avait fini par lui faire exploiter sans pudeur l'emploi qu'il avait obtenu. Concessions, fraudes, dépôts et recettes illicites, transactions honteuses, tel est le métier qu'il a fait dans ces derniers temps, et le voile déchiré, aux remords secrets, à la honte dis-

simulée succèdent le châtiment et le déshonneur au grand jour. C'est pourtant la malheureuse femme qui l'a conduit là ! elle, mère de famille, à laquelle l'amour exagéré du luxe et de la toilette a fait oublier et ses enfants et son mari. Aussi comme ce dernier la maudit aujourd'hui, du fond du gouffre où il est tombé !

Toutes ces leçons n'étaient pas perdues pour Antoinette, elle songeait, et en voyant le jugement de tous ces honnêtes gens, de tous ces gens considérables, être le même, que dans le premier moment de son introduction dans ces divers mondes, elles s'était formulé intérieurement, elle se prit à s'estimer elle-même. Son bon sens et ses pressentiments l'inspiraient donc sainement.

C'est encore à propos de Bicheville, et dans le salon de Villebranche, qu'Antoinette entendit raconter par une personne arrivant de Paris, la dernière aventure arrivée à la Grue.

Il s'agissait pour elle et pour Legendre d'une affaire très-délicate, et qui demandait le plus grand dévouement. La Grue alla trouver une de ses cousines, belle et bonne personne, en

la priant avec instance d'obtenir pour son mari une audience d'un haut personnage, qui la refusait absolument.

Nécessairement Emma (la belle cousine), qui connaissait le dessous des cartes, déclina l'intervention. Mais ne se tenant pas pour battue, la Grue, à grand renfort de prières et de larmes, se jeta aux genoux d'Emma, invoquant sa bonté, son dévouement, si bien que cette dernière finit, de guerre lasse, par promettre d'essayer. Non-seulement elle essaya, mais elle insista si bien auprès du prince, qui refusait toujours, le menaçant de ne pas quitter la place avant d'avoir obtenu la grâce sollicitée, qu'elle atteignit le but désiré.

Vous vous figurez sans doute que la Grue va se pâmer de joie, se confondre en remercîments ! fi donc ! de la reconnaissance entre cousines ! Seulement, quelque temps après le service rendu, la Grue disait avec une adorable nonchalance à certains de ses amis : « Comment, vous saluez Emma, cher ! Mais c'est une femme *qu'on ne voit plus*, c'est la maîtresse du prince ! L'ignoriez-vous ? Tout le monde le sait. »

Chère Grue et pauvre Emma !

Elle entendit reparler ce jour-là du père de

la Grue, pour lequel, malgré tous ses défauts, elle éprouvait une certaine sympathie. Il était si bonhomme, aimait tant tous ses enfants; leur nuisant sans cesse, et cependant toujours avec de si bonnes intentions qu'on ne peut lui en vouloir. « Ne soyez pas si indulgente, lui répondit madame de Villeblanche; pour mon compte, je trouve ces natures-là très-malheureuses, car il continue à compromettre par ses absurdités, ses mensonges et ses commérages ceux qu'il aime le plus. Une fois qu'il a fait le mal, il le déplore, mais il est trop tard. Au fond, il est très-bon; mais sa légèreté est déplorable; il brouille ceux qu'il voudrait réunir, et finit par en faire des ennemis mortels. Enfin, sa manie de cachoteries, de mystères, de petites intrigues, d'inventions puériles, le fait toujours arriver au but exactement opposé à celui qu'il poursuit. Au besoin il soutient avec une opiniâtreté désespérante qu'il fait jour en plein midi. C'est déplorable! » Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il faut l'aimer quand même, malgré son *bagout*.

Comme ce récit finissait, on organisa les tables de whist, et lorsque les parties furent engagées pour la première fois, Antoinette se trouva un moment seule. C'est alors que le

chevalier, qui ne l'avait pas quittée du regard depuis le commencement de la soirée, vint s'asseoir auprès d'elle et, domptant sa timidité, engagea la conversation. Des banalités à l'ordre du soir, on passa à des sujets plus sérieux. Le chevalier avait déjà beaucoup voyagé, et de ses voyages comme de ses lectures il avait tiré une érudition solide, un jugement juste et droit, dont l'expression était souvent originale et neuve. Douée d'une nature exceptionnelle, sachant un peu mais comprenant beaucoup, Antoinette prit un vif intérêt à cet entretien sérieux. Enhardi, le chevalier finit par se montrer sous son véritable jour et devint tout à fait aimable. Aussi, au bout d'une heure, les jeunes gens étaient-ils les meilleurs amis du monde; il leur semblait à tous deux qu'ils se connaissaient depuis un siècle, et que la soirée n'avait duré qu'une minute.

Lorsque l'heure de la retraite eut sonné, ce fut le chevalier qui offrit son bras à Antoinette pour la reconduire, et en la quittant il déposa respectueusement sur sa blanche main un baiser que certains auraient pu trouver un peu prolongé pour être de simple politesse.

Rentrée chez elle, la Forgeronne se sentit

tout émue, ce fut toute frissonnante qu'elle se mit au lit, et c'est en réfléchissant encore aux incidents de la soirée qu'elle finit par s'endormir. Aussi ne garantirai-je pas que son sommeil n'ait pas été bercé par quelques rêves d'ambition et de grandeur, et que dans la pénombre des rideaux, elle n'ait aperçu les yeux fermés, au lieu du visage de notre ami Pierre, une autre figure aristocratique de notre connaissance. Mais, passons !

Trois semaines se sont écoulées, Antoinette et sa mère sont revenues presque tous les soirs dans la famille de Villeblanche sur les instances de la marquise. L'amour s'est mis en tiers dans le tête-à-tête quotidien, et le chevalier est amoureux-fou de la Forgeronne. N'attendez pas que je vous raconte jour par jour, que je suive pas à pas cette passion ardente, éclose dans un cœur neuf, mais débordant comme une coupe remplie des plus généreux et des plus nobles instincts. Ne me demandez pas non plus si notre amie Antoinette ne sentit pas pétiller, dans son petit cœur, quelques étincelles du foyer qu'elle avait allumé. Je respecte trop la conscience de l'une et l'amour sincère de l'autre pour commettre de semblables indiscrétions. Toujours est-il qu'au bout

de quelques semaines madame de Villeblanche, accueillant toujours avec égards et affection les dames Baldy, ne se défendait pas en leur présence d'une certaine tristesse, et que plus d'une fois le marquis se montra soucieux et mécontent. Je ne me charge pas non plus d'expliquer comment le chevalier parvint à mettre la marquise de son parti, à vaincre les répugnances aristocratiques de son père. J'arrive au dénoûment. Deux mois, jour pour jour, après la présentation des deux Forgeronnes dans le salon de Villeblanche, elles faisaient quasi-partie de la famille, la glace était rompue et l'affection de toutes parts avait marché grand train. De sorte que ce fut sans un grand étonnement qu'Antoinette trouva un matin sur sa table de nuit un énorme bouquet de violettes de Parme et une lettre à cachet armorié. Rougissante, elle respira longuement le parfum exquis des fleurs odorantes et retourna en tous sens la missive; puis remettant sur la table l'une et l'autre, elle ramena la couverture sur ses blanches épaules, et se pelotonnant comme une chatte frileuse, elle réfléchit : à quoi ? Dieu seul peut sonder les mystères du cœur féminin. Toujours est-il que la curiosité l'emporta sur la réflexion et

que le scel fut rapidement brisé par les doigts mignons d'Antoinette.

Voici la lettre :

« Mademoiselle,

« C'est avec l'autorisation de madame votre « mère que je vous adresse ces lignes. Voyez-y, « je vous prie, l'expression la plus sincère du « plus ardent attachement et de l'estime la « plus respectueuse. Ces deux mois ont été « décisifs pour moi ; je vous connaissais déjà, « j'admirais votre beauté. Maintenant que « j'ai pu apprécier votre cœur et votre esprit, « je vous aime ! Pardon de vous le dire d'une « façon si brusque, mais j'ai peu l'habitude « des tempéraments. Vous voir, c'est vous « apprécier ; vous connaître, c'est vous chérir ! « Voulez-vous être la compagne de ma vie ? « Dites un mot; et ma bonne mère, ma confi- « dente, après avoir obtenu l'aveu de mon « père, sera demain mon avocate auprès de « vos chers parents. Tous deux comprennent « bien que le rôle de notre caste est de s'assi- « miler tout ce qu'il y a de bon, de grand, de « généreux ailleurs, et vous êtes à leurs yeux « le type le plus accompli des grâces et des « vertus qu'on puisse demander à une femme.

« Dites un mot, je vous le répète, et dans
« quelques jours, en changeant votre nom
« contre celui de Villeblanche, vous ferez le
« plus heureux des hommes, de votre ardem-
« ment affectionné serviteur,

« R. de Villeblanche. »

Antoinette lut et relut plusieurs fois cette lettre, plus d'une fois sa poitrine se souleva et ses yeux se mouillèrent de larmes; mais enfin, maîtresse d'elle-même, elle se leva, s'habilla; puis, après avoir une fois encore (avec un soupir) respiré le bouquet et regardé la lettre, elle se mit à son bureau et écrivit à son tour :

« Mon ami, mon bon Pierre,

« Je puis enfin vous dire que je suis con-
« tente de moi. Je vous fais à cette heure un
« véritable, un grand sacrifice. Il ne tient
« qu'à moi d'être marquise, mieux que cela
« même, de partager une noble existence,
« et de jouer un rôle important dans la so-
« ciété. Cependant je refuse de bon cœur et
« sans hésitation. C'est vous dire combien je
« vous aime! Revenez vite chercher votre
« femme. Elle est sûre d'elle-même désormais,
« et elle est à vous tout entière. Elle a vu

« tous les mondes, et de toutes les épreuves
« successives qu'elle a essayées, la dernière est
« la plus sincère, la plus convaincante, la
« plus décisive. Revenez donc, je vous attends.

« A vous,

« ANTOINETTE. »

La jeune fille cachetait cette lettre, lorsqu'on lui en apporta une autre, datée d'Alger :

Pierre, blessé dans une rencontre avec les Arabes, déjà convalescent d'ailleurs, avait obtenu un congé et rentrait en France; peut-être suivait-il sa lettre.

Antoinette baisa religieusement la missive de son ami et remercia Dieu de l'avoir aussi bien inspirée.

C'est ainsi que madame Baldy manqua faire faire à sa fille un mariage aristocratique, et que le trio de la fidélité compta une victoire de plus.

XIII

Fin d'Othon.

Que devenait cependant notre vieille amie Othon Dutriquet ? Hélas ! le départ longtemps inexpliqué de son Roger l'avait plongée dans les larmes ; mais l'eau et le feu ne peuvent faire bon ménage ; et l'ardeur naturelle de la folle créature eut promptement séché ses pleurs. L'amour est un flambeau ; la douleur un éteignoir ; or, Othon brûlait toujours, et il fallait songer à remplacer l'ingrat. La chose ne fut pas longue ; qui sait ? Sa place était peut-être prise avant même qu'il l'eût quittée. La prévoyance n'est pas défendue ; et si Calypso, de dolente mémoire, avait eu une dose plus forte de cette aimable vertu, le vénérable Fénelon, dont Dieu ait l'âme, n'aurait pas in-

fligé à dix générations le supplice d'apprendre par cœur cette phrase lamentable, que je vous demande pardon de replacer encore une fois sous vos yeux :

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, etc. »

Vous savez le reste.

Je comprends Rachel, qui ne voulait pas être consolée parce que ses enfants n'étaient plus. Des enfants, cela ne se retrouve pas sous le pied d'un cheval. Mais des amoureux, c'est plus facile. Calypso le prouva bien, puisqu'elle remplaça le père par le fils, Ulysse par Télémaque; et Othon le prouva à sa manière en allongeant la liste déjà si nombreuse de ses adorateurs, désintéressés ou non.

Pourtant son succès baissait. Il semble que la fatalité se fasse un malin plaisir de s'acharner sur les grandes individualités. Un malheur n'arrive jamais seul. Le monde, son monde à elle, comprenait que la déchéance commençait, et il voulait y aider. Les cadeaux ne suffisaient plus à retenir les volages; le capital était entamé. Pauvre Othon ! La digue était rompue, et le torrent des infortunes allait se précipiter sur elle. Vainement, comme un héros d'Homère, elle opposait aux coups du

sort, non pas un front d'airain, mais un visage artistement fardé; non pas un cœur de roc, mais un cœur tendre et affamé d'amour : rien n'y faisait. Un reste d'égards subsistait seul, et le moment approchait où de cette grande ruine il ne resterait plus pierre sur pierre.

Un instant, toutefois, elle crut, la pauvre amoureuse, avoir ressaisi la fortune par les cheveux de devant. Un monsieur, ce devait être un étranger, avait pour elle quelques attentions. Elle avait été assez adroite pour le faire languir au moins quarante-huit heures ; c'était un grand courage de sa part : elle l'aimait tant! Mais il était riche, novice pour Paris; c'était donc un homme à ménager... Elle le pluma. Non pas entièrement, toutefois. Voici le fait :

Au plus fort des assiduités de ce nouveau soupirant, un grand bal s'organisa à la préfecture; Othon, était-ce vrai? avait, disait-elle, donné à un joaillier une parure à changer. Il fallait qu'elle éclipsât ses amies; et, pour prouver à son amoureux tout son désintéressement, elle exigea qu'il louât pour elle une parure de diamants, rivière, diadème, etc. Plus la parure sera chère, moins, évidemment,

on pourra supposer qu'elle en espère le don; c'est un peu plus coûteux pour la location; voilà tout. Donc, notre homme, empressé et riche, loue une parure de 25,000 fr., dépose la somme en nantissement, et voilà Othon radieuse. Elle brilla, et, lui, jouit du succès, du triomphe de sa belle. Du reste, elle ne se montra pas ingrate, croyez-le bien.

Le lendemain, car tout passe, l'amour, la nuit et le plaisir, comme la beauté, comme la vie, comme la mémoire surtout; le lendemain donc, ou deux jours après, visite du joaillier.

— Que voulez-vous, mon cher?

— Madame, je viens pour la parure que j'ai louée à madame...

— Louée! Êtes-vous fou? Suis-je une femme à louer des parures, s'il vous plaît? Je vous trouve singulier. Apprenez, puisque vous ne le saviez pas, que madame Othon Dutriquet joue toujours bon jeu, bon argent. Ce qu'elle a, elle le garde; et je vous trouve fort impertinent de venir réclamer une parure dont M. le comte m'a fait cadeau!

Et voilà mon homme éconduit. Il courut chez le comte, qui fut ébahi. Le tour était fort. Fallait-il faire une esclandre? Il aima mieux, après réflexion, se taire; il paya

25,000 fr. le droit de traiter Othon comme la dernière des filles, et s'en donna pour son argent. Je pense qu'on ne lui reprochera pas d'avoir un peu jasé. C'était, après tout, son seul dédommagement.

Madame Dutriquet appelle en riant ce petit tour d'escroquerie, un cadeau forcé.

— C'est plus fort que moi ! s'écrie-t-elle, je ne puis oublier comment j'ai gagné mes éperons !

Mais il y avait entre autres amants d'Othon, un écrivain, s'il vous plaît, qui ne vit pas la chose non plus d'un bon œil. Il voulait bien ignorer la source des rentes de son amie; il faisait sagement du reste, puisqu'il en profitait, mais ce procédé plus que léger lui sembla dépasser une mesure raisonnable. Cela frisait un peu trop, non-seulement l'indélicatesse, mais encore la police correctionnelle; et quoique habitué à manger de tous les pains, il ne voulait pas manger de celui-là. Qu'arriva-t-il ? Ceci : Le premier matin que Dutriquet s'en vint chez son ami l'auteur, Egérie visitant Numa; celui-ci lui signifia sans aucun des égards qu'il aurait pu lui devoir, qu'elle eût à s'abstenir désormais de paraître, non-seulement chez lui, mais devant lui; que son escro-

querie mettait entre eux une barrière insurmontable, et que, quant à lui, il était résolu, par respect pour lui-même, à n'avoir jamais avec elle le plus petit rapport. C'était juste, mais dur pour Othon. Elle pleura, baisa ses mains... tout fut inutile, il la repoussa, il la chassa...

Elle se releva furieuse, l'œil à la fois ardent et humide.

— Ah ! cria-t-elle, tu me chasses de chez toi, eh bien, j'y reviendrai, aujourd'hui même, et il faudra bien que tu me reçoives !

Et elle sortit, mais en passant près du bureau, elle prit une carte de visite et vous allez voir ce qui advint.

Était-ce seulement le désir de la vengeance qui l'animait ? Était-ce aussi l'effet d'une affection sincère cruellement méprisée, je l'ignore ? Elle rentra chez elle, vida toutes ses poches, prit un mouchoir sans marque, et ne garda que la carte de visite du littérateur. De là, elle courut à la Seine; et du pont Saint-Nicolas, alors encombré de mariniers et de commis d'octroi, elle se jeta dans la rivière. Vous pensez qu'avant trois minutes elle était repêchée et *évanouie*. Qui était-elle? on l'igno-

rait; mais la carte, la bienheureuse carte est trouvée. Quel trait de lumière! On la reconduit, toujours muette, à l'adresse marquée; et il fallut bien, en présence de la police, que le pauvre auteur reçût chez lui, sous bénéfice d'inventaire, le cadavre goguenard.

— Eh bien! disait-elle avec fierté en racontant elle-même cette belle escapade, il ne s'attendait pas à celle-là, l'ingrat! J'espère que j'ai su gagner mon pari!

Quant aux suites de cette aventure, on les ignore, si ce n'est qu'un bon rhume de cerveau pinça la belle. Mais aussi, faire de pareilles folies! A son âge!...

Ce fut la dernière fois qu'elle fit parler d'elle. Sa noyade préméditée lui porta malheur. Le rhume de cerveau tomba sur sa poitrine. Une pleurésie bien conditionnée se déclara promptement. Elle traîna six mois, maigrissant de jour en jour, devenant squelette, pleurant ses charmes qui fondaient, regrettant ses succès d'autrefois, et pensant encore à l'amour qui avait embelli sa vie et qui la terminait aussi. Cheveux, dents, embonpoint, tout partit avec cette flamme qui brillait au fond de son cœur, dernière étin-

celle qui montrait du moins que dans ce corps, esclave de la chair, une petite parcelle d'immortalité crépitait encore.

Qu'un monde moqueur lui jette le blâme.

Pour nous, nous aimons mieux penser qu'à elle, comme à Madeleine, il sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. Allez! pauvre pécheresse, vous ne pécherez plus; mais d'autres pécheront pour vous, et le monde n'en tournera pas moins!

Imitons l'Arioste, qui, dans son poëme immobile, change adroitement de sujet, quitte un personnage pour un autre, traverse les mers sur l'aile de la fantaisie, et, grâce à la magie de son imagination, conduit le lecteur, sans fatigue, par des chemins toujours fleuris, jusqu'à la fin de son épopée héroïque et burlesque.

Mais nous oublions que nous sommes un simple romancier, astreint à des limites rigoureuses aux lois de la vraisemblance; nous n'avons pas d'hippogryphe à notre disposition, et si quelques-uns de nos personnages *doivent* traverser les flots et *contempler ton azur, ô Méditerranée*, on est bien obligé d'avoir

recours tout simplement, et tout prosaïquement au premier steamer venu.

Bornons-nous à passer en Afrique, où nous retrouvons madame de Winzelles, madame Houlot et sa fille.

XIV

En Afrique et en France.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la terrible catastrophe que rapportaient dans tous ses détails les journaux du mois de juillet 185... Ils doivent se rappeler encore les péripéties navrantes de ce drame où la volonté humaine, en lutte avec les forces de la nature, fut contrainte de céder et d'abandonner au néant, une pauvre femme que l'amour des aventures, disons mieux, de la science, avait conduite dans ce terrible péril.

Cette pauvre femme, c'était madame de Winzelles. Nous retracerons le fait sommairement. Arrêtée dans son excursion africaine par ce soulèvement qui coûta la vie au regrettable général de Maynard, madame de Win-

zelles, malgré son intrépidité, avait dû revenir sur ses pas, avec madame Houlot et sa fille, ses fidèles compagnes.

Parvenues dans les gorges de Ouled-Gebel, un paysage singulier, même pour l'Afrique, s'offrit à leurs yeux. Partout les traces d'un immense bouleversement; débris volcanisés, rocs broyés par la fureur des éléments déchaînés, végétation rappelant celle des bords de la mer Morte; et au-dessus, encadré dans des falaises à pic, un ciel d'un bleu implacable; la chaleur du soir, concentrée dans cette sorte d'entonnoir, était à peine supportable, malgré les vêtements blancs dont la petite caravane avait eu la précaution de se couvrir.

Au centre, s'ouvrait un cratère, éteint sans doute depuis des siècles, peut-être depuis peu de semaines; car dans ces mornes solitudes la durée devient à peine sensible, et les traces de la veille ressemblent, à s'y méprendre, à celles du vieux temps. Un cratère, c'était une trouvaille, une curiosité : en quel état se trouvait-il? Quels étaient les trésors cachés que son sein renfermait? Quelle était la composition de ces roches, de ce sol tourmenté par les feux souterrains? Voilà ce que se demandait madame de Winzelles. Or, suivant elle,

la chose était toute simple : il suffisait de pénétrer dans les entrailles de la terre ; d'arracher au chaos son secret. Un cratère n'est autre chose qu'un puits sans eau. Avec des cordes, et on en avait, il était facile de se faire descendre; et madame de Winzelles l'entreprit.

Vainement ses amies, et les hommes même de son escorte essayèrent de la détourner de son dessein; vainement quelques-uns proposèrent, tant elle avait su inspirer de sympathie et d'affection à tous ceux qui l'entouraient, de descendre dans ce gouffre, à sa place. Elle les remercia de leur dévouement, mais ne l'accepta pas ; il fallut se résoudre à lui obéir.

« Je ne serai pas longtemps, dit-elle; et je vous amuserai bien à mon retour, en vous racontant ce que j'aurai vu. »

Elle se fit solidement attacher sur une pièce de bois, suspendue à deux cordages; un tronc d'arbre servit de poulie, et, après avoir embrassé ses deux amies qui pleuraient, elle donna le signal de laisser aller.

La corde glissa lentement, sans oscillations sensibles. Le silence était effrayant : au bout d'un instant, le signal de remonter fut donné

par la sonnette ; madame de Winzelles reparut souriante, et dit ;

— C'est dommage qu'il n'y ait plus place que pour une personne sur ma voiture. Je vous aurais emmenées avec moi. L'air est très-frais là-dedans, et j'ai l'intention d'y faire construire un de ces jours un petit cabinet de travail. On y respire tout à fait à l'aise; mais il fait sombre dans le fond. Donnez-moi la lanterne.

On obtempéra à ses désirs, et elle descendit pour continuer son exploration.

Tout à coup une vapeur grisâtre sortit du cratère; un grondement sourd se fit entendre, mais la sonnette ne bougeait pas. Toutefois comme la corde principale s'agitait, on crut prudent de la retenir. Au moment où madame de Winzelles allait atteindre le bord, elle poussa un cri, glissa de la planche sur laquelle elle était assise, et fut engloutie dans l'abîme. Les liens étaient brûlés. Le tonnerre souterrain grondait toujours. La fumée devenait à chaque instant plus épaisse et une éruption paraissait imminente. Il fallait quitter à la hâte ce lieu funeste, témoin d'une mort si soudaine, et emporter les dames Houlot, qui,

dans leur douleur, voulaient se précipiter dans le gouffre, pour sauver leur amie.

Ainsi finit cette femme remarquable par les qualités de son cœur, et par celles de son esprit. Beauté, étude, savoir, bonté, tout fut englouti à la fois. Mais du moins, comme si Dieu avait voulu respecter jusqu'à la fin le sentiment de pudeur inné et de douce poésie qui dominait chez elle, son corps fut dérobé à tous les yeux; nul ne le vit défiguré et sa charmante physionomie demeura toujours pure et sereine, calme et souriante dans la mémoire de ceux qui l'avaient aimée.

Cette triste nouvelle parvint promptement en France.

Mais avant de vous raconter une autre mort, nous avons à vous parler de plusieurs de nos héros que nous avons laissés à Paris.

Dix ans se sont passés. Que de choses peuvent tenir dans un si long intervalle! et que le temps met de promptitude à marquer de son ineffaçable empreinte la physionomie du monde.

Madame Legendre n'a pas échappé à la loi commune. C'est à peine aujourd'hui si l'on pourrait reconnaître dans cette grosse maman, potelée et grassouillette, la sotte et préten-

tieuse Hélène d'autrefois. Mon Dieu ! oui, qui l'aurait cru ? La *Grue* est devenue une femme, une mère ! O métamorphose !

Mais tout s'explique.

Imaginez les perfectionnements (sont-ce bien des perfectionnements ?) que peut apporter à une personne d'une physionomie agréable, l'embonpoint et la maturité; mêlez-y les changements inévitables du moral, le renoncement aux prétentions exagérées, et vous aurez ainsi une idée de ce qu'était devenue Hélène.

Maintenant que sa sœur, cet objet de tant de jalousie, n'est plus là pour lui faire obstacle, délivrée d'une comparaison qui tournait tous ses sentiments en amertume, madame Legendre, qui au fond n'était pas une méchante nature, promet de devenir bonne tout à fait. Elle a aujourd'hui trente-six ans, elle est mère de cinq enfants, et il semble que la maternité ait développé en elle le germe latent d'une tendresse générale.

De bornée, vaine, envieuse, médisante, elle est devenue aujourd'hui, non pas intelligente; mais modeste, douce, presque aimante. Elle a nourri elle-même tous ses enfants, et elle a le bon esprit de les élever mieux qu'elle n'a été

élevée elle-même. C'est une justice à lui rendre. Elle assiste aux leçons qu'on leur donne, elle y comprend même quelque chose, ou du moins elle ne s'y endort pas; elle fera certainement de grands progrès, avec du temps et de la persévérance, aussi ne serais-je pas étonnée que lorsqu'elle approchera de la cinquantaine, elle ne fût en état d'entrer en quatrième... préparatoire !

En plein printemps de la vie, à la fleur du bel âge, comme on dit dans le *Pré-aux-Clercs*, sa beauté avait reçu quelques dures atteintes; les années n'y ont pas remédié, au contraire.

La coquetterie est partie avec les attraits, la gourmandise en a pris la place. Elle s'est mise à préférer la table à la toilette.

Revenue à la simplicité, elle a pourtant gardé un peu plus longtemps ses désirs ambitieux. Elle a lancé son mari dans des entreprises industrielles : poussé par elle, il s'est mis à faire des essais coûteux, des expériences nouvelles auxquelles personne n'était moins apte que lui. L'acclimatation du caféier avait surtout porté un terrible coup à sa fortune; mais aussi pourquoi vouloir détourner les gens de leur voie, mettre un artiste dans une usine, changer le pinceau en bêche, la lyre

en arrosoir, et la Muse en maritorne? Qu'allait faire ce peintre dans cette galère? y gagner de l'argent? Il en perdit.

Tel fut le destin de Perrette et de son pot-au-lait! Hélène aussi avait rêvé de millions, de palais... en Espagne, etc. Au bout du compte la dot s'est écornée dans ces belles entreprises; le temps s'est gaspillé, l'âge est venu pour tout le monde. C'est alors, pour employer une expression vulgaire, qu'il a fallu en rabattre.

Voilà l'effet de quelques douches d'eau froide administrées à propos : la vanité se calme, tombe, et les bons instincts peuvent alors se développer librement.

L'excellent père d'Hélène, qui ne peut plus, quelque envie qu'il en ait, vanter comme autrefois les charmes de sa fille, se console en admirant la beauté de ses petits-enfants. Sont-ils jolis! dit-il. Et quel brillant avenir il arrange pour eux! D'abord, les garçons ne peuvent devenir que princes consorts ou présidents de républiques américaines, pour le moins. L'Allemagne, d'ailleurs, regorge de riches héritières qui veulent absolument pour époux des Français; nous avons leur affaire. On a vu tant de roi épouser des bergères!

Pourquoi les jeunes Legendre, les fils d'Hélène, de la sublime Hélène, n'épouseraient-ils pas des princesses ?

Quant aux filles, leur sort est encore plus assuré, s'il est possible. Les empereurs garçons ne manquent pas, et plus d'un parmi eux sera trop heureux de faire les plus grands sacrifices pour obtenir la main d'Agathe ou de Joséphine. Cela ne fait pas un pli, comme disait Quoniam.

Ainsi, madame de Winzelles même, si elle avait voulu dans le temps, aurait épousé le prince de Kaniferstein; elle serait aujourd'hui, si elle avait vécu, grande Douairière, avec dix-sept cents vassaux et vassales, un carrosse doré et des ducs derrière !

Et le bon vieillard essuie une larme.

Laissons-le avec sa douleur bien naturelle et ses illusions bien pardonnables, et voyons ce que deviennent les principaux héros de cette histoire.

Histoire, avons-nous dit : c'en est une, en effet, et des plus véridiques ; vous avez maintes fois coudoyé ou salué dans nos salons la plupart de nos personnages, et sauf quelques-uns, et des meilleurs, qui sont retirés actuellement dans un certain coin de la Picardie,

sauf aussi un petit nombre que la mort a choisis, vous les rencontrerez encore sur l'asphalte des boulevards, au bois ou aux Bouffes.

Vous rencontrerez surtout la Mexicaine, qui, grâce à son manége adroit, à sa beauté et à la nullité de son mari, est devenue une lionne. Le grand monde l'accepte, le demi-monde l'admire. Son goût pour les arts et la littérature (de méchantes langues disent : pour les artistes et les écrivains), a donné à cette femme un cachet particulier. Ce n'est pas un bas-bleu : fi donc ! elle craindrait de noircir dans l'encre le bout de ses ongles roses. C'est une connaisseuse, un amateur, une artiste *in partibus*. Elle ne pratique aucun art, si ce n'est la musique; mais elle conseille, elle inspire, elle guide les jeunes, elle console les vieux. Loustal, qui n'est ni jeune ni vieux, est depuis longtemps distancé. L'école d'Athènes se renouvelle souvent.

Le marquis Grotesco et le marquis de Benjoli ont eu, tous les deux, à peu près le même sort, la même fin. Aussi ridicules l'un que l'autre, on eût pu les prendre pour les deux frères Siamois de la sottise outrée; l'un avait rêvé d'être ambassadeur, l'autre voulait être ministre, oui, ministre vraiment ! pour brouil-

ler et bouleverser une administration. Puis ils avaient rabattu à l'unisson de leurs exigences et se contentaient d'être, l'un chargé d'affaires, l'autre secrétaire-général, — puis de Charybde en Scylla, ils ont baissé encore d'un cran, puis de deux, puis de trois, — leurs prétentions. Et à force d'harceler, d'importuner, de fatiguer ceux qui dispensent des places, ils ont fini tous deux, accord touchant ! par se contenter : — ô misère ! — de deux minces sous-préfectures qu'on leur a accordées de mauvaise grâce, comme on jetterait un os à un chien qui vous gêne, pour se débarrasser de leurs embêtements et de leurs sollicitations. Punis dans leur vanité, nos deux grotesques, qui jadis ne trouvaient aucune fonction assez importante pour leur outrecuidance, — il est vrai qu'ils étaient les seuls de leur avis, — ont fini par se contenter du maigre gâteau qu'ils ont saisi au vol et en s'inclinant jusqu'à terre. Ils sont exécrés l'un et l'autre dans leur sous-préfecture respective; l'un fait jouer sur le théâtre du village des pièces qu'il n'écrit pas, et dont il ne sait pas même bien choisir les auteurs, l'autre prononce à la mairie et au conseil d'agriculture, des discours qu'il fait composer par le maître

d'école; une importante affaire pour le département, une institution de crédit-foncier dans la bourgade, a manqué, parce que le marquis Grotesco ayant marchandé au maître d'école, César Lelgris, le discours qu'il devait lui fournir, le malin pédant ne le livra pas à temps, de sorte que Grotesco ne put rien dire du tout et que l'affaire manqua! Il faillit être destitué. Il essaye maintenant d'arranger les choses en faisant du prolétariat de bas étage. Il donne des poignées de gros sous pour faire crier sur ses pas, chaque fois qu'il traverse les rues, par les voyous de l'endroit : *Vive le marquis Grotesco! le sublime, l'incomparable marquis Grotesco, l'administrateur habile, l'orateur convaincu, l'ami du peuple*, etc., etc. Et les gamins, de lui faire des pieds de nez par derrière! — Calmez votre enthousiasme, mes enfants, s'écrie-t-il la larme à l'œil et regardant à l'entour, oui, je me serais sacrifié au bien de ma patrie. Mais on ne m'a pas compris, — je n'en suis pas moins attendri. Donnez-moi votre main et trinquons ensemble. Et il s'éloigne d'un air grave, et les applaudissements continuent. Cette grosse farce se renouvelle chaque dimanche après la messe; c'est un moyen comme un autre.

Le lecteur, qui nous a suivi dans notre récit, qui a tour à tour plaint, blâmé, haï, aimé chacun des personnages qui y passent, le lecteur sera peut-être bien aise de savoir ce que sont devenus la plupart d'entre eux. Leur sort a été varié comme leur mérite; et nous ne reprocherons pas cette fois à la Providence d'avoir agi en aveugle.

Georges, le fils du vieux combattant de 1815, a triomphé, on l'a vu, de la résistance que ses parents opposaient à son mariage avec Léonie Leclerc. Celle-ci, qui tient enfin un mari, a fait beaucoup de progrès dans son art. Elle occupe une position marquante dans un grand théâtre de province, et feint d'être fort contrariée de n'être pas engagée à Paris, où Georges est forcé de demeurer. Au fond, je suppose qu'elle aime autant cela. Un mari, c'est très-gentil; mais c'est toujours la même chose, tandis qu'en province, à distance... Et puis, Georges la fait mousser dans les journaux où il a accès, et de la sorte son directeur ne veut plus s'en séparer.

Quant à Georges, il fait jouer pièces sur pièces, gagne un peu d'argent, et pense à se retirer un de ces jours à la campagne. Il y a justement par là-bas, dans le département de

l'Oise, quelques bons amis, à lui, auprès desquels il finirait volontiers ses jours. Nous verrons plus bas s'il a donné suite à ce projet.

Le petit père Courtois est mort en soignant des cholériques l'année dernière. Il n'avait pu se résigner à quitter sa clientèle, ses enfants, comme il disait. Il est mort comme un soldat, sur la brèche.

Le vicomte de Châtenay vit dans ses terres, et Charles, le fils de Suzanne la folle, Charles, qui lui doit son éducation, mène aujourd'hui à Paris la vie que menait autrefois son protecteur. Chacun son tour.

Roger et sa fidèle Cécile courent la province ensemble. Ils ont du succès, sont toujours d'accord et mettent quelque chose de côté. Vous les verrez un jour retirés du théâtre, élevant leurs enfants comme des patriarches et devenus, lui maire de son village, elle, dame patronesse. On pourrait plus mal choisir. Quand on a su faire son chemin par le travail, on est à la hauteur de tout le monde.

XV

La ferme de Mont-Rose.

— Eh bien, Jeanne? Comment le n° 13 a-t-il passé la nuit?

— Le numéro 13, ma sœur? Il est bien bas, très-bas. La pauvre fille n'ira pas loin maintenant, je suppose.

— Vous avez averti monsieur l'aumônier?

— Oui, ma sœur; il est venu cette nuit à trois heures, et il est reparti.

— Allons, c'est bien. Les hommes ont fait pour elle ce qui était en leur pouvoir. Maintenant le reste regarde Dieu !...

Et les deux femmes se séparent, pour vaquer chacune à leurs occupations ordinaires.

Où sommes-nous donc ?

Quelle est cette grande salle? De minces

poutres rayent un plafond blanchi à la chaux. Les murs sont jaunes et nus. Les lambris bruns. Une longue file de lits à rideaux blancs s'alignent au long des murs. De distance en distance une fenêtre à petits carreaux. Au milieu, un autel avec une statue de la Vierge et deux vases de fleurs artificielles. Le silence partout, sauf quelquefois un soupir étouffé...

Nous sommes à l'hôpital.

Oh ! quel lugubre séjour ! Et pourtant c'est là que nous retrouvons Titi, la joyeuse, la folle Titi ! Le boudoir est remplacé par la salle Sainte-Marthe; le divan capitonné, par ce lit d'hôpital; les orgies par la douleur, et la joyeuse vie par la triste mort.

Car elle est triste, cette mort. Pas d'amis, pas de parents au chevet de la malade. Rien que la charité de ces filles pieuses; charité sincère, dévouée, de tous les instants, il est vrai; mais charité banale, dévouement d'une inconnue pour une inconnue, qui laisse un vide au cœur et vous fait froid.

Oui, la pauvre Titi, c'est à présent le numéro 13. Voilà son nom. Elle est classée, parquée, étiquetée comme une chose. Mais que lui importe? L'avenir n'est plus pour elle, et l'éternité commence. Le passé, souve-

nir tumultueux et charmant, poignant aussi, remplit seul sa pensée. Oh ! la vieillesse ! car on est vieux de bonne heure dans les plaisirs, et les fleurs trop vite écloses sont promptement fanées. Filles folles et poètes, donnez-vous la main; car pour nous aussi, enfants de la pensée, la vie est courte, et le temps nous emporte à grands pas sur la route de l'oubli !

Et comme il dit vrai, notre collègue en poésie :

Mais soudain, qui frappe à sa porte ?
C'est l'hôte qu'on n'attendait pas!
Le temps inexorable apporte
La maladie ou le trépas...
Pour le pauvret que tout délaisse,
L'hôpital succède au grenier.
Ne riez pas : c'est la vieillesse,
La vieillesse du chansonnier.

Ajoutez, cher poète, et de la fille d'amour, de cette pauvre Ève déchue, meurtrie par le plaisir, épuisée par l'ivresse, brûlée par la corruption des villes.

A huit heures tout était fini. La mort avait fait son œuvre; et le lendemain, à midi, un cortége de deuil s'éloignait de l'hôpital. Les amis du temps joyeux n'étaient pas là; mais la Bise et son mari Fanfan n'y faisaient pas défaut; et comme ils avaient essayé d'adoucir

les derniers jours de Titi, ils l'accompagnaient pieusement à son dernier asile. Quoniam aussi était là, et Bellotte : deux époux encore! M. Baldy, M. Sainte-Hélène, qui n'est plus concierge, Pérard, s'étaient joints à eux, ils avaient tenu tous à donner à la famille de Titi ce dernier témoignage d'estime et d'affection.

. . . .

Et maintenant, me direz-vous, pourquoi ce livre porte-t-il le titre de *Piège aux Maris?* Où donc est le piège aux maris? Il est, cher lecteur, il est surtout là où la plupart des femmes l'ont en vain cherché.

Voyez Sophie Duchêne, la belle Mexicaine; voyez Titi, l'ouvrière paresseuse et folâtre; voyez Hélène Legendre, l'ambitieuse; Antoinette Baldy, la fille du forgeron, — comparez! l'une a réussi par l'astuce, par l'intrigue, par l'hypocrisie; elle est parvenue en effet à trouver un mari, je me trompe, elle en a trouvé plusieurs, car, dans la carrière qu'elle avait choisie, elle était forcée d'en arriver là; mais l'estime des honnêtes gens ne se prend pas à ces sortes de pièges, et c'est en vain qu'elle voudrait y prétendre.

Titi, plus franche, corrompue sans calcul, suivant sans retenue et sans remords le torrent

des passions, a succombé; son métier l'a tuée. Une nuée d'amants, pas un seul mari, pas même Fanfan qui l'avait tant aimée, qui lui offrait de la réhabiliter, de racheter un passé honteux, et en qui elle ne voyait qu'un caprice passager.

Antoinette, comme Eméla, comme Mathilde, a trouvé le véritable piège : la candeur, la sagesse, la droiture, la résignation dans le malheur, l'espérance infatigable, la confiance en Dieu, les satisfactions de la conscience. Voilà les seules armes fortes et sûres pour triompher dans le combat de la vie; voilà les instruments de notre bonheur. C'est à nous de les connaître, de les acquérir, de savoir en faire usage. O femmes ! mes sœurs, n'est-ce pas que le cœur est heureux du devoir accompli? N'est-ce pas que la conscience est tranquille, alors qu'on peut se dire : Je n'ai fait de mal à personne, hormis dans le cas de légitime défense; j'ai fait du bien autant que j'ai pu, et Dieu doit être content de moi?

Malheureusement, il est des exceptions. Les exigences naturelles de la société semblent quelquefois bien dures à certains caractères. On se révolte, on essaye de secouer un joug qu'on trouve trop lourd; et, à force de se

croire supérieur aux autres, on n'arrive qu'à augmenter son propre malheur, en tâchant de se venger sur autrui de ses propres mécomptes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'orgueil s'est montré sur la terre. Il est aussi vieux que le genre humain, et l'Écriture nous signale, dès les premières heures de la création, l'homme accueillant les conseils du malin esprit et entrant en lutte contre son Créateur.

La révolte est l'homme même. Elle l'anime, le pousse, l'enflamme; mais elle l'aveugle aussi. Dès qu'il cesse de se considérer comme une partie du grand tout, dès qu'il prétend à une place plus éclatante ou plus élevée que celle qui lui est due, dès qu'il aspire à la suprématie, il tente de troubler l'harmonie universelle, il détruit l'ordre, il devient obstacle et risque d'être brisé. Juste châtiment de la rébellion !

Voyez le fils de madame Antoine. Élevé dans les idées d'une philosophie matérialiste, habitué dès son enfance à peser toute chose dans la balance de l'égoïsme, n'estimant que ce qui lui était utile, remplaçant l'honneur par le calcul, la morale par la jouissance, il devait se heurter tôt ou tard à l'impossible.

L'égoïste, qui voit dans tous les hommes des instruments pour ses besoins ou ses plaisirs, l'égoïste est l'ennemi commun. Il n'apporte pas son tribut à la tâche de tous, et il réclame sa part de récompense. Il cherche à débarrasser sa route des obstacles qui l'encombrent, à balayer le nuage qui obscurcit son ciel; mais un beau jour une voix redoutable se fait entendre; c'est la société, la morale, la conscience; et cette voix lui crie : Tu n'iras pas plus loin !

Passons à de plus doux tableaux.

Que le lecteur veuille bien nous suivre à la ferme de Mont-Rose : il retrouvera là ceux de nos personnages que la mort a épargnés, et ce ne sont pas, à part madame de Winzelles, dont nous avons dit la triste fin, les moins sympathiques.

La ferme de Mont-Rose tire son nom d'une colline voisine, que les feux du soleil couchant éclairent, en effet, d'une lueur rose. Elle est à six kilomètres de la petite ville de..., et expédie une partie de ses produits à la ville même, et le reste à Paris, par un embranchement spécial qui se rattache au chemin de fer du Nord.

C'est là que Pierre, devenu, au sortir du

service, l'heureux époux d'Antoinette, a pris ses invalides, comme il dit. C'est là que Gabriel et mademoiselle Houlot ont cherché, avec l'oubli des épreuves passées, l'emploi de leur activité juvénile. La ferme de Mont-Rose, créée sur de vastes terrains, que les écus de la forgeronne ont permis d'acheter comptant, est devenue le centre d'un petit monde nouveau : sorte de cité où des esprits éclairés ont essayé de réaliser les perfectionnements que la société ordinaire leur a semblé réclamer.

N'est-ce pas un beau rêve, en tout cas, si c'est un rêve, que de désirer le bonheur de ses semblables, de donner de l'attrait au travail, de satisfaire tous les nobles penchants de la créature humaine, de tirer de la nature tous les secours qu'elle peut nous donner, d'assurer le bien-être dans le présent, la sécurité dans l'avenir par l'épargne, et de former une société nouvelle sur les bases de la raison, de la science, de l'égalité et de la fraternité?

Eh bien! ce n'est pas un rêve. Cette société a été fondée, elle fonctionne, elle dure, elle réussit. Formée d'abord d'un petit noyau d'amis, elle s'est étendue. La ferme est devenue village; le village est devenu ville. La vallée tout entière, qui s'étend au pied du

Mont-Rose, s'est successivement trouvée envahie par de nouveaux habitants, tous soumis aux mêmes lois, et les acceptant sans contrainte, dès leur arrivée.

Une suite d'années heureuses, de récoltes exceptionnelles a permis à l'exploitation agricole de prendre une grande et féconde extension. L'esprit d'ordre et d'économie de madame Houlot, les connaissances étendues et pratiques de l'ancien chef de bureau arabe, ont merveilleusement aidé la colonie naissante. La Bellotte, qui ne paraît pas regretter les chaussons aux pommes de l'Ambigu-Comique, commande en souveraine la buanderie sociale. Quoniam, dirigé par Fanfan Maconnais, a dans son département toute la partie du fer : pioches, houes, bêches, socs, etc. Gabriel, l'économiste théorique, surveille l'application. Antoinette, elle, grâce à la large part qu'elle a apportée dans le fonds commun, grâce surtout à cet esprit de douceur et d'aménité qu'elle doit autant à son caractère qu'à l'éducation, grâce aussi aux manières affables et distinguées qui rappellent le monde où elle a vécu quelque temps; Antoinette, disons-nous, est la gouvernante suprême de la partie commerciale, Traités avec les

fournisseurs, avec les acheteurs, établissement des prix marchands, relations extérieures, elle joint à ces soins multipliés la surveillance de l'infirmerie. Car la colonie a son hôpital aussi, comme elle a ses pensions de retraite et son asile pour la vieillesse.

Garantis ainsi contre les chômages du présent et de l'avenir, entourés de secours de toute sorte, secours qu'ils reçoivent et qu'ils donnent, exercés dans la santé par un travail rémunérateur, soulagés dans la maladie par des soins intelligents et fraternels, comment ces hommes ne seraient-ils pas heureux ? Aussi, à part un seul cas, on ne se souvient pas qu'un membre de la société ait quitté volontairement la vallée de Mont-Rose.

En outre, Pierre, qui, malgré le rapide chemin qu'il a fait dans le métier des armes, préfère les instruments de labour aux armes de la guerre, et le soc à l'épée, a voulu que tout colon appelé par le sort à payer le tribut du sang à son pays fût racheté par la communauté. Nés sur le sol, les hommes y vivent et y meurent. Les voyages lointains, confiés alternativement aux jeunes gens les plus propres au commerce, suffisent à les former; et l'apprentissage de la vie n'en est pas moins bon

pour n'avoir pas été fait dans les camps.

N'attendez pas, lecteurs, que je vous décrive, par le menu, la ferme créée par nos amis. Qu'il vous suffise de savoir qu'à cette heure elle prospère encore. Les développements que l'avenir pourra exiger les trouveront prêts. Ils ne demandent qu'à s'annexer le plus possible d'hommes capables, intelligents et bons; ce dernier point ne doit pas être oublié; car c'est du cœur que viennent les grandes pensées. L'intérét seul ne peut servir de base durable aux sociétés. La lutte ne peut produire que la haine, tandis que des sacrifices mutuels produisent l'entente, la sympathie, la bienveillance et l'amour.

Enfin, si l'on me consultait pour le choix d'une inscription à graver sur la porte de la ferme-modèle de Mont-Rose, voici celle que je proposerais, c'est celle que Gil Blas adopte pour sa retraite :

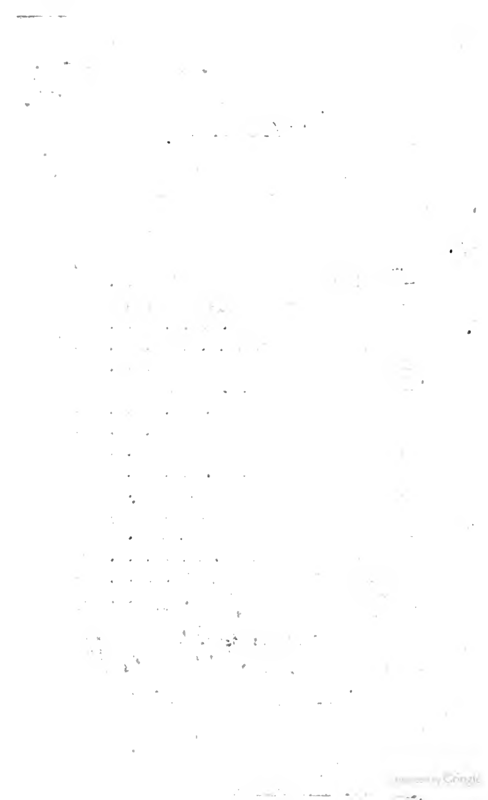
Inveni portum. Spes et fortuna, valete.
Sat me ludistis : ludite nunc alios.

FIN.

TABLE

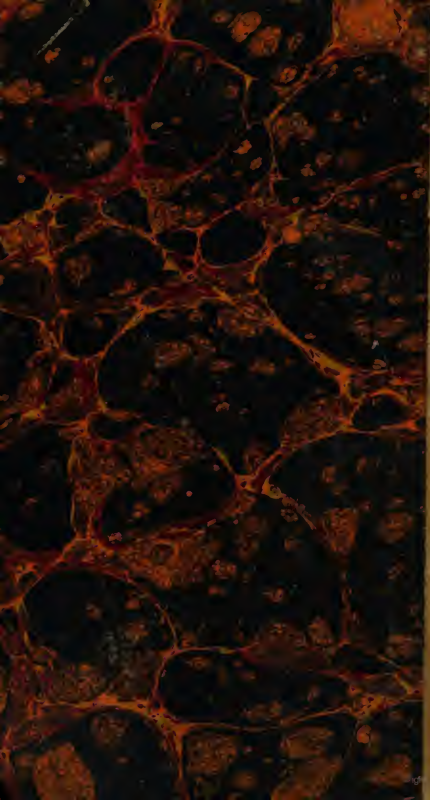
FIN DE LA TABLE.

Sceaux.— Typographie de E. Dépée.




BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI





B